



MARCIAL GALA

*Appelez-moi
Cassandre*

z

numérique

PRÉSENTATION DE APPELEZ – MOI CASSANDRE

Rauli, garçon sensible et rêveur, grandit sous le ciel de Cuba. Son père roule des mécaniques dans une Chevrolet déginglée tandis que sa mère l'habille en fille, en mémoire de sa sœur disparue. À dix ans, il plonge dans la puissance de la littérature. Il lit *L'Illiade* et découvre qu'il est Cassandre, princesse troyenne, maudite par Apollon pour s'être refusée à lui. Comme Cassandre, Rauli peut lire l'avenir et c'est un piège. Né dans le mauvais corps, avec un pouvoir de séduction dévastateur, il est rejeté pour tout ce qu'il est, chez lui à Cuba, et en Angola où il devient soldat... Être Cassandre rendra-t-il le quotidien plus supportable, en sublimant sans cesse la réalité ? Quelle sera son échappatoire, sinon trouver refuge auprès des dieux de l'Olympe ou de la Santería ?

Lyrique et décapant, lumineux et bouleversant, *Appelez-moi Cassandre* est porté de bout en bout par une insatiable soif d'imaginaire.

« Éblouissant. » *The New York Times*

Pour en savoir plus sur **Marcial Gala** ou *Appelez-moi Cassandre*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Marcial Gala est né à La Havane en 1965 et partage sa vie entre Buenos Aires et Cuba. Romancier, poète et architecte, il est l'indéniable héritier des grands maîtres latino-américains, lauréat du prix Alejo Carpentier (*La Cathédrale des Noirs*, Belleville Éditions).

Appelez-moi Cassandra s'inscrit dans la lutte pour les droits des enfants et des personnes LGBTQIA+, et rend hommage au pouvoir sans limites de la littérature. Une voix au souffle exceptionnel.

Pour en savoir plus sur **Marcial Gala** ou *Appelez-moi Cassandra*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS ZULMA

Être éditeur, c'est avant tout accueillir des auteurs inspirés et sans concessions – avec une porte grand ouverte sur les littératures vivantes du monde entier. Au rythme de douze nouveautés par an, Zulma s'impose le seul critère valable : être amoureux du texte qu'il faudra défendre. Car il s'agit de s'émouvoir, comprendre, s'interroger – bref, se passionner, toujours.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

OceanofPDF.com

COPYRIGHT

La couverture d'*Appelez-moi Cassandra*
de Marcial Gala
a été créée par David Pearson.

La citation de Jorge Luis Borges en page 9 est extraite de « Quasi-Jugement
dernier », *Œuvre poétique : 1925-1965*, traduit par Nestor Ibarra, Gallimard,
1985, p. 51.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Titre original :
Llámenme Casandra

© Marcial Gala, 2019.

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K.,
Frankfurt am Main, Germany.

© Zulma, 2022, pour la traduction française.

ISBN : 979-10-387-0141-0

Ce livre numérique, destiné à un usage personnel, est pourvu d'un tatouage
numérique. Il ne peut être diffusé, reproduit ou dupliqué d'aucune manière

que ce soit, à l'exception d'extraits à destination d'articles ou de comptes rendus.

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

MARCIAL GALA

APPELEZ – MOI CASSANDRE

Roman traduit de l'espagnol (Cuba) par François-Michel Durazzo

ÉDITIONS ZULMA

OceanofPDF.com

*À Shinere et Shenae Gala Ávila.
À la mémoire de Reinaldo Arenas.*

OceanofPDF.com

Comme le cheval mort que la marée inflige à la plage.

JORGE LUIS BORGES

OceanofPDF.com

Je suis assis à regarder la mer.

À la maison, il est très tôt, tout le monde dort, alors moi, je me suis levé, j'ai ouvert la porte et je suis sorti sur le balcon. J'ai pris une chaise au salon pour être à l'aise. J'ai dix ans et, comme c'est dimanche, je n'ai pas école, je peux passer la matinée à regarder la mer, un temps qui me semble infini, jusqu'à ce que j'entende la voix de ma mère dans mon dos :

— Mais, Rauli, où tu t'étais fourré ?

Je ne veux pas être ce Raúl-là, je le sens, je veux être Cassandre, pas Raúl. Je ne veux pas qu'on m'appelle le Sans-Os à l'école, je ne veux pas que ma mère m'appelle Rauli, je veux passer beaucoup de temps à regarder la mer jusqu'à ce qu'elle s'épuise dans mes yeux et ne soit plus qu'une ligne blanche qui fait pleurer. J'habite à Cienfuegos, une ville côtière au sud de l'île, je ne suis pas encore ce guerrier de pacotille ici en Angola où il ne pleut jamais, le capitaine ne m'a pas encore appelé dans sa tente pour me dire :

— Déshabille-toi, on va jouer à quelque chose qui va te plaire.

Le capitaine est de Santiago, à l'est de Cuba, et comme c'est un Oriental, ses mots me parviennent sans leurs *s* et moi, je souris parce que j'ai peur. Je souris toujours à ce qui me fait peur, je n'y peux rien. Je souris quand nous traversons les villages et que les gens voient passer la colonne de tanks et de camions militaires avec des yeux qui, sur leurs faces terreuses, deviennent immenses ; ils nous observent, pieds nus, souillés de terre rouge, et moi, j'ai l'impression que ces pieds-là veulent nous dire quelque chose, ils veulent me raconter quelque chose à moi en particulier. Je rêve que ces pieds me disent :

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

Malheureusement je suis encore chez moi, je regarde la mer et je pense, parce que malgré mes dix ans je pense beaucoup ; je pense que j'aimerais ouvrir les bras, sauter et m'écraser sur le pavé ; comme ça, papa et maman pleureraient beaucoup et José arrêterait de me regarder avec sa tête de monsieur je-sais-tout. « Raúl s'est tué », dirait-on à l'école, mais cette fois ce serait vrai et moi je serais

heureux, je n'aurais plus à voler de l'argent à maman pour m'acheter des livres et dire au libraire :

— Donnez-moi celui d'Edgar Allan Poe, on me l'a volé à l'école.

— Poe, on ne l'a plus, on en a un de Robert Louis Stevenson, dit le libraire. C'est un beau livre, il y a un crâne sur la couverture, mais je ne sais pas si ça convient à ton âge.

— C'est pour maman, dis-je à l'homme qui me met le livre dans les mains en me regardant avec méfiance.

— Bon, mais ne l'emporte pas à l'école, sinon on va te le confisquer, et si on te pose des questions, ce n'est pas moi qui te l'ai vendu... C'est clair ?

— Oui, dis-je, moi qui vois des fantômes.

Je regarde l'entrée de mon école et ils sont déjà là, habillés en tenue de petit marin. Mon école est très ancienne, avant c'était une caserne, elle s'appelle Dionisio San Román à cause d'un marin mort lors de l'insurrection du 5 septembre 1957. Je rentre à pied à la maison. J'ai dépensé en livres l'argent du bus et je traîne les pieds pour soulever la poussière et puis la respirer. J'aime son odeur. « Regarde-moi ces chaussures », me dit ma mère une fois que j'ai monté les escaliers, frappé à la porte de notre appartement et que Nancy m'a ouvert.

— Je vois des morts, leur dis-je.

Mais elles n'aiment pas ça. C'est mal de voir des morts ; ça, c'est bon pour les fous, désormais nous sommes tous des marxistes-léninistes, des athées, et voir des morts, c'est bon pour les fous.

— Tu veux être un fou, toi ?

— Bien sûr que non, dis-je avant d'embrasser Nancy et ma mère.

Je prends le goûter que Nancy me pose sur la table avec un sourire, je la remercie et file dans ma chambre lire Stevenson.

Je devine aussi des choses. Ô mon Zeus, je sais que je mourrai à dix-neuf ans, très loin de Cienfuegos, ici en Angola ; le capitaine va me tuer pour que

personne ne sache pour nous, je le vois à ses yeux, sa moustache, sa façon de me regarder.

— Personne ne doit savoir ce qu'on fait, hein, Olivia Newton-John ? me dit-il quand je me penche pour le sucer. Tu as compris ? Sinon je te tue, ne va pas foutre ma carrière militaire en l'air, sinon je te tue comme un chien, c'est clair ?

— Oui, dis-je.

Et je laisse le membre du capitaine pénétrer dans ma bouche, puis je crache ce qu'il y laisse, je me relève et regarde par la fenêtre, d'où l'on ne voit pas la mer, seulement la terre rouge et brûlante de l'Angola.

— Qu'est-ce que tu fais debout si tôt ? dit ma mère dans mon dos. Tu n'as plus sommeil ?

— Non, je n'ai plus sommeil.

C'est que je me vois tomber, traversé par les balles, très loin d'elle et de mon père qui est parti et ne revient toujours pas. Je sais où il se trouve, il est avec la Russe, la professeure d'anglais que nous avons rencontrée sur la plage de Rancho Luna, le jour où un rhume a empêché ma mère de nous accompagner et mon père nous a emmenés dans sa vieille Chevrolet ; mon frère et moi, nous avions à peine enfilé nos slips de bain et plongé dans l'eau chaude, dans un même cri de joie, qu'en sortant nous l'avons trouvé assis sur le sable, en train de bavarder avec une grande blonde qui faisait avec lui un étrange contraste, car elle était fine, elle avait les mains soignées, alors que celles de mon père sont toujours crasseuses. Il nous l'a présentée et il s'est trouvé que la femme était russe, elle s'appelait Liudmila.

— Comme Liudmila Gourtchenko, a précisé mon père.

Très bizarre, la Russe ! Elle avait des yeux en amande, immenses, et d'un bleu si profond qu'il semblait noir. Elle nous a embrassés, José et moi, sur nos joues mouillées, elle a demandé dans quelle classe nous étions et si nous aimions lire.

— Je veux goûter, a été la réponse de mon frère.

— CM2, ai-je dit, oui, j'aime lire.

— CM2 ? s'est étonnée la Russe. Il a l'air bien plus jeune.

— Oui, c'est un petit-bout, a dit mon père qui s'est mis à rire. Il tient de moi, cependant l'homme ne se mesure pas de la tête au ciel, mais du ciel à la tête.

— Et la femme ? a demandé la Russe qui portait un bikini rose si étroit que les hommes qui se promenaient sur le rivage se retournaient tous pour mieux la voir, tandis que lui écarquillait les yeux comme s'il avait voulu y faire entrer le monde entier.

— Je veux goûter, a insisté mon frère.

Et mon père qui, torse nu, montrait ses muscles d'ancien gymnaste, a sorti de la poche arrière de son jean son portefeuille et nous a tendu cinq pesos.

— Allez à la buvette et prenez ce que vous voulez... Attention à Rauli ! a-t-il ajouté à l'intention de mon frère.

À quatorze ans déjà, il se prend pour un homme et me dit, une fois assis au bar de la buvette, que cette Russe n'est qu'une pute et papa un fils de pute. Il dit cela sans rancune, simplement comme on constate un fait indiscutable. Nous mangeons des croquettes de jambon, buvons du yaourt, et quand nous retournons sur la plage, la grande femme et papa parlent toujours, alors José lui rend la monnaie du billet de cinq pesos et nous retournons dans l'eau. Je plonge, ô mon Zeus, et quand sous l'eau j'ouvre les yeux, je vois un poisson s'approcher, me regarder, je rêve que ce poisson, c'est moi, et qu'un garçon nommé Raúl me regarde, je me sens un peu troublé par la transmutation des choses et des êtres, bien que je ne connaisse pas ce mot, car je ne suis qu'un garçon de dix ans qui est allé au bord de la mer et qui, en remontant à la surface, voit son père parler avec une inconnue.

— Allez pas raconter cette histoire à maman, comportez-vous comme de vrais petits hommes, dit-il dès que nous sommes montés dans la Chevrolet. Si vous parlez, je vous amène plus à la plage.

— Nous menace pas, dit mon frère. Vingt pesos et je me tais.

— Tu crois que tu peux me faire chanter, saloperie ? demande mon père, avant de sourire et de lui tendre les vingt pesos. Toi, tu apprends un peu trop vite.

Si je ferme les yeux, je le vois coucher avec la Russe et faire des choses sur son corps qu'à dix ans je ne connais pas vraiment et que je ne raconte pas à ma mère, parce que je sens qu'elle n'aimerait pas ça ; elle a assez de soucis, la pauvre, pour en plus écouter les histoires de mon père et de Liudmila, qui, plus tard, se présente un jour de canicule avec un plat de pommes de terre au beurre, en disant que c'est une recette de sa grand-mère d'Ukraine ; sourires par-ci, sourires par-là, elle pose sa main sur ma tête et regarde José de loin, comme si elle avait peur de lui. Mon frère a sale réputation, la Russe le craint, mon père lui a glissé à l'oreille que c'était un garçon difficile et qu'on était à deux doigts de le placer en maison de correction. Moi, je lui plais davantage ; je sais comment mourra la Russe : d'un infarctus du myocarde après un diabète foudroyant, en 2011, à la veille de ses soixante-dix ans, dans la banlieue de Volgograd, anciennement Stalingrad. Malgré mes dix ans, je peux voir la mort de la Russe, je peux la voir la bouche ouverte demander à Sergueï, son jeune petit-fils, de l'eau qu'il ne lui donne pas. La Russe, en plus des pommes de terre bouillies au beurre, nous a apporté quelque chose à José et à moi, un livre de Pouchkine qu'elle met dans les mains de ma mère comme si c'était un grand trésor ; ça oui, ça fait sourire ma mère quand elle le feuillette, parce que le livre est en russe.

— Mais ils ne vont rien y comprendre, Svetlana, dit-elle, sachant parfaitement que la Russe s'appelle Liudmila.

Ma mère est comme ça, dans le genre emmerdeuse elle est imbattable.

Elle est la secrétaire d'un chef qui lui donne l'impression d'être importante, plus importante en tout cas que mon père, simple mécanicien-carrossier qui rentre presque toujours tard, un peu ivre, avec un bleu de travail si sale, à cause de la graisse et de l'essence, que ma mère se donne beaucoup de mal pour le lui rendre impeccable. Il objecte que pour lui ce n'est pas la peine de le laver, elle

n'a qu'à le laisser comme ça, mais elle s'emploie chaque dimanche matin à savonner et brosser ce grossier vêtement de travail.

Sur le buffet du salon, mon père garde les médailles de l'époque où il était gymnaste et une photo où on le voit sur le podium, à la fin d'une compétition de jeunes athlètes des pays socialistes.

À l'heure du déjeuner, nous nous asseyons tous les quatre à la grande table de la salle à manger et ma mère insiste pour que nous nous servions de tous les couverts, même si mon père se contente d'une cuillère.

— Tu n'es pas un exemple pour tes enfants, lui dit ma mère.

— Non, c'est vrai, admet-il, moi, je suis un animal, pas comme ton chef, ce mulâtre.

Mon père déteste Ricardo, le chef de ma mère qui se présente parfois à la maison avec de la vodka en cadeau pour remercier sa secrétaire de tant de dévouement. Elle en a les larmes aux yeux quand elle reçoit la bouteille, à laquelle pourtant elle ne touche pas. Mon père la boit sans même dire merci. Elle est si naïve qu'elle se laisse présenter à la Russe sans se demander une seconde comment cette femme, si fine, si distinguée qu'on la dirait sortie d'un magazine européen, a pu remarquer un sauvage comme mon père.

Mon père s'appelle José Raúl Iriarte Gómez et il est né à Placetas, une ville pleine de propriétaires terriens d'origine espagnole aigris, qui s'en veulent d'être restés là et envient ceux qui sont partis. Mon grand-père José Ignacio, ouvrier agricole, était un intrépide amateur de combats de coqs. Ma grand-mère Carmen parlait galicien, elle cultivait des choux et des laitues qu'elle vendait ensuite partout dans Placetas. En plus de mon père, elle a eu quatre enfants, qu'elle a tous appelés José en premier prénom et qui sont tous décédés de mort violente. Les deux aînés avaient rejoint l'armée rebelle. José Eduardo, qui se rendait dans la Sierra Maestra, a été surpris par une escouade de gardes ruraux et criblé de balles au bord de la route. José Roberto a été tué à Santa Clara durant l'attaque du train blindé. Les deux autres ont été assassinés par un mari, qui a trouvé José Ricardo, le plus jeune des deux, au lit avec sa femme, tandis

que José Felipe, qui l'avait accompagné, faisait le guet en jouant de la guitare et en chantant une *ranchera*, adossé au mur arrière de la maison. Il ne devait pas faire une très bonne sentinelle, car il n'a pas entendu arriver l'homme, connu dans tout Placetas sous le surnom de Juan Brise-Fête.

— Le couteau a touché José Felipe au rein, a dit le médecin à ma grand-mère, sinon il aurait survécu.

Le jaloux a tranché la jugulaire de José Ricardo et asséné tant de coups de poignard à sa femme que, d'après ce que raconte mon père quand il est ivre et pleure ses frères, le légiste a fait une syncope et failli y rester en voyant cette morte pleine de sang à vous soulever le cœur. Parfois, mes grands-parents n'avaient pour tout repas que de la semoule de maïs assaisonnée de sel et d'un peu de sauce tomate si c'était la saison. Quand la Révolution a triomphé, mon père, alors adolescent, s'est consacré au sport et à la mécanique, puis il a acheté sa Chevrolet à un de ces bourgeois de Punta Gorda qui ont émigré dès qu'ils ont su que Cubita la belle allait sombrer droit dans le communisme.

Ma mère s'appelle Mariela Fonseca Linares, elle est née à Cruces, qui à cette époque n'était pas la ville crasseuse qu'elle est devenue par la suite, mais une bourgade prospère, dotée de plusieurs journaux, de stations de radio et d'une vie culturelle qui se prétendait active. Ma grand-mère maternelle, Elena Elisa Linares Argüelles, avait épousé un mulâtre très pâle du nom d'Eduardo Fonseca Escobar, membre de la cellule du Parti socialiste et avocat, diplômé d'une de ces universités du sud des États-Unis réservée aux Noirs. La famille de ma grand-mère, des producteurs de sucre connus dans toute la province de Las Villas sous le nom de Linares, ne lui a jamais pardonné cet amour malheureux et l'a déshéritée, si bien qu'elle est devenue maîtresse d'école et, avec son mari, a construit une petite maison en bois qui existe toujours, à Cruces. Ils ont eu de fausses jumelles. Ma tante Nancy est née très blonde, avec des yeux bleus comme moi, et ma mère un teint si hâlé qu'à l'école on l'appelait la Gitane. Elles étaient très liées et lorsque ma mère a déménagé à Cienfuegos, sa sœur l'a suivie pour vivre avec nous jusqu'à sa mort d'un cancer. Moi, j'avais onze ans

quand Nancy nous a quittés, et ma mère n'a plus jamais été la même, ni moi non plus.

Je ressemblais tellement à Nancy qu'on aurait dit le fils qu'elle aurait pu avoir, plutôt que celui de ma propre mère.

OceanofPDF.com

— Une fois de plus, je te répète que si quelqu'un apprend ce qu'on fait, je te tue, insiste le capitaine qui met son béret militaire devant le miroir, fixe son pistolet dans son étui pour sortir passer en revue les postes de garde, après avoir regardé un à un les portraits du Che, de Fidel, Raúl et Camilo, comme s'il s'agissait d'icônes.

Puis il me dit :

— Prépare le rapport, j'en ai besoin pour demain.

Je dois aller au quartier chercher ma brosse à dents et me laver la bouche. Je ne supporte pas le goût du sperme sur mon palais. Mais je dois faire attention : Carlos, le sergent de Matanzas, en a contre moi. Il a promis de me donner une râclée pour me déniaiser, me faire entrer dans la bonne case et se faire remettre, à lui et sa bande, la clé de la réserve. Je ne peux pas faire ça. Moi aussi, j'ai faim, mais je ne peux pas faire ça, je dois faire attention ; si le capitaine l'apprend, il m'enverra d'abord au mitard, puis ce sera le tour des autres, qui entre autres joyeusetés recommenceront à m'appeler Marilyn Monroe, à m'habiller en femme les jours de permission, et je n'aime pas ça, non, je n'aime plus ça.

— Je suis Cassandra, leur ai-je dit une fois, Cassandra, de retour sur terre après plus de trois mille ans, bien qu'il n'y ait plus ni Grèce ni Troie. Cette Cassandra, revenue sur une île au milieu des tropiques, c'est moi. Cassandra, qui, une fois de plus, a reçu pour châtiment de connaître l'avenir sans que personne la croie, ai-je insisté.

J'avais bu une grande quantité d'eau-de-vie angolaise et ça m'était monté à la tête, alors Carlos a dit :

— Non, toi, ce que tu es, c'est cette sale pute de Jeanne d'Arc qui va tous nous sauver de tous ces putains de mercenaires de l'UNITA et de l'Afrique du Sud.

Les autres ont éclaté de rire. Alors, il a rectifié :

— Non, en réalité, tu es le cheval d'Attila, là où tu passes, l'herbe ne repousse pas.

D'une bourrade, il m'a jeté au sol, il a ouvert sa braguette et sorti son pénis dans l'intention de me pisser au visage, mais Agustín a dit :

— Écoute, Carlos, laisse-le tranquille, c'est un malheureux, n'abuse pas.

Agustín est de Cienfuegos comme moi et nous avons fait nos classes ensemble à San Miguel avant d'embarquer pour l'Angola. C'est un grand Noir comme Carlos.

— C'est seulement pour s'amuser avec lui, il faut qu'il s'endurcisse, a dit Carlos en regardant Agustín d'un petit air qui se voulait un sourire.

— C'est pas drôle, a répondu Agustín. Lève-toi, Raúl, tu dois pas les laisser t'humilier comme ça, tu es cubain, oui ou non ? Qu'est-ce que t'as ? Merde !

— Eh bien ! on dirait bien que notre Marilyn Monroe s'est trouvé un Padre de Las Casas, qui l'aurait cru ? Je m'y attendais pas de ta part, l'homme de Cienfuegos.

— C'est un Cubain comme nous tous, si on l'emmerde, c'est nous tous qu'on va emmerder, a dit Agustín en tendant une main que j'ai attrapée pour me relever.

J'étais tellement ivre ! C'était la première fois que je me soûlais de ma vie. Agustín en avait les larmes aux yeux.

— Si ces Négros apprennent ce que nous faisons à l'un des nôtres, vous pouvez être sûrs qu'ils vont pas nous rater.

Les Négros, ce sont les Angolais. Les Angolais ont des yeux derrière la tête, ils sont toujours là, même quand ils ne sont pas là. Les Angolais ne nous aiment pas, même s'ils disent toujours oui, sourient et disent que Cuba et l'Angola sont une seule et même nation, un seul et même peuple, même si Fidel et Agostinho Neto lèvent leurs mains unies. Ils nous détestent, pense le capitaine.

— C'est pour ça qu'il faut être très correct avec eux, très courtois, si on veut se les mettre dans la poche, qu'ils comprennent la générosité de la cause pour

laquelle nous luttons, que nous sommes venus jusqu'ici, dans le trou du cul du monde, pour honorer notre héritage internationaliste et rendre au centuple tout ce que d'autres peuples ont fait pour nous quand nous en avons besoin, c'est clair ? dit le capitaine par un matin ensoleillé, debout sur l'estrade en bois improvisée, entouré de l'état-major du bataillon.

C'est peut-être la troisième fois qu'il ne me regarde pas comme n'importe quel soldat, mais comme le lion regarde la lionne, comme me regardait mon professeur de lettres de seconde qui m'avait fait venir à son bureau, pour me prêter plusieurs romans interdits à la seule condition d'en prendre soin, le plus grand soin, de les couvrir avec des feuilles de vieux magazines pour que personne ne les voie. « Tu seras écrivain », m'avait-il dit, mais aujourd'hui je ne suis qu'un soldat cubain loin de Cienfuegos et de sa mer bleue, loin de tout, sur un continent plein de fantômes, des fantômes de rois, d'obscurs fantômes de sorcières noires, fantômes qui me reconnaissent, parce que j'ai réapparu sur le sol d'Afrique.

— Tu es Cassandre, me disent ces fantômes pendant que j'entends la voix du capitaine, debout devant le bataillon en rangs qui l'écoute.

Cette même voix, monotone, blasée, qui la nuit murmurerait bientôt à mon oreille « Olivia Newton-John », menace en ce moment :

— Si j'apprends que vous allez au bordel, vous allez m'entendre, le premier qui sort sans ma permission, je l'accuse de désertion, vous êtes prévenus.

Ils ont besoin d'aller au bordel pour forniquer.

— Les Angolaises baisent pour une boîte de corned-beef ou de lait concentré, mais elles sont toutes vérolées, me dira plus tard le capitaine, lorsqu'il me pénétrera pour la première fois et que je pousserai un râle de douleur sec, semblable à la mort. Je préfère ton petit cul blanc, dira-t-il ensuite, il est tendre et étroit, parle-moi de ce poète, tu te souviens ? Celui dont tu m'as parlé l'autre soir, Virgilio quelque chose...

— ... Piñera.

— C'est un pédé comme toi ? Mais tu dois me faire confiance, Rauli, je sais que tu sais forcément qui sont les soldats qui font le mur pour aller baiser des Négresses. Dis-le-moi, ça ruine l'honneur des combattants et, en plus, ils risquent leur vie. Si les gens de l'UNITA les attrapent, leur tendent une embuscade, adieu petits Cubains ! Ce ne sera pas une grosse perte, mais ils sont sous ma responsabilité.

— Je ne sais pas, lui dis-je.

— Comment ça, tu ne sais pas ? s'exclame-t-il, puis il me gifle de sa paume bien ouverte pour ne pas laisser de marque. Dis-le-moi ou je te tue.

Il sort son arme et me met le canon dans la bouche.

— Parle, fils de pute, qui c'est le chef ici, bordel ? Si je te dis de parler, tu dois le faire. Parmi eux, il y a Carlos ?

Je fais non de la tête ; les yeux pleins de larmes, je nie. Je me dis qu'en réalité je ne suis pas ici, sur la violente terre de l'Angola, je me dis que je n'ai pas traversé la mer sur un navire plein de marins russes qui me rappelaient Liudmila, je me dis que je suis entré à l'université, que je fais des études de lettres, que je lis T. S. Eliot, et je me dis aussi que je retourne sur le balcon pour regarder la mer. Le pistolet dans la bouche me fait mal, mais je n'ai pas peur, je sais que le jour de ma mort n'est pas venu. Je sais ce qui va se passer aujourd'hui, mais je n'y peux rien, je suis Cassandre et, si je le racontais, personne ne me croirait : aujourd'hui l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola va attaquer notre régiment avec un de ces petits mortiers de quatre-vingts millimètres que leurs soldats transportent durant des kilomètres et des kilomètres sur leurs épaules, je sais qu'il n'y aura qu'un seul mort, le lieutenant Andrés Martínez, le conseiller politique du bataillon qui vient d'obtenir son diplôme de journalisme et qui, par malchance, s'est retrouvé dans une unité de combat transférée en République populaire d'Angola. Le coup de mortier va littéralement couper Martínez en deux, on ne retrouvera que la moitié de son corps, l'autre se sera évanouie dans le néant, emportée par les hyènes. Je vais devoir écrire à la mère de Martínez pour lui raconter que son fils

est tombé en héros dans l'accomplissement du devoir le plus sacré d'un jeune internationaliste. Tout cela, je le sais. Cette révélation me vient pendant que le capitaine halète dans mon dos, je vois un jeune homme dans la brume, je vois son œil noir et doré d'artilleur qui porte le mortier sur son épaule, je vois les brûlures et les lacérations laissées sur ses avant-bras par la chaleur du tube chaque fois qu'il tire, car celui qui s'approche est expérimenté malgré son jeune âge, il a été décoré par Jonas Savimbi, le fondateur de l'UNITA en personne. Je sens sa respiration qui se mêle à celle du capitaine, je vois Martínez et ses yeux bleus d'habitant de Miramar, son sourire de politicien de bas étage qui, le matin, avant l'exercice, avait l'habitude de nous parler de l'assaut de la caserne de la Moncada et de *L'Histoire m'acquittera*, le fameux discours de Castro, puis de Napoléon Bonaparte, d'Hannibal et de Scipion l'Africain, et de généraux d'autres peuples qui ont foulé le sol d'Afrique : alors, dès qu'il peut laisser Fidel et sa ridicule caserne derrière lui, il s'enthousiasme et se concentre sur Cléopâtre, Marc Antoine et Jules César, « ces dompteurs de Négros », dit-il en souriant pour se donner l'air de plaisanter, parce que Carlos, Agustín, Roberto et Ramiro sont très noirs et que, dans notre unité, il y a encore beaucoup d'autres Noirs, même s'ils sont finalement presque blancs, sans compter les mulâtres. Je me dis que si j'avais le courage de supplier le capitaine de sortir son pénis de mon anus, au risque qu'il me frappe avec l'une de ses mains, courtes, épaisses, aux grands doigts qui me rappellent tellement ceux de mon père, ou qu'il remette le canon de son arme dans ma bouche, j'irais prévenir Martínez. Je me présenterais devant lui, me mettrais au garde-à-vous, et après un « avec votre permission, mon lieutenant », je lui dirais :

— Profitez de la vie aujourd'hui, prenez la bouteille de vodka russe que vous avez achetée à Luanda et allez au bordel car, aujourd'hui, c'est votre dernier jour sur cette terre.

Je ne lui dirais pas « je viens vous sauver », car je sais que le destin de chacun d'entre nous est écrit dans le ciel en caractères indélébiles et qu'il n'y a pas d'échappatoire ; voilà pourquoi, alors que je venais de fêter mon dix-septième

anniversaire, à peine sorti du lycée, et que m'attendaient des études de lettres, j'ai été convoqué par la commission médicale du Comité militaire, j'ai dû me déshabiller, passer de médecin en médecin, montrer mon pénis et mon anus, m'asseoir sur une chaise où avant moi de nombreux garçons avaient posé leurs fesses nues ; en constatant mon irrémédiable féminité, un colonel aux yeux bridés m'a demandé si j'étais homosexuel, j'ai fermement fait non de la tête, non seulement par peur des conséquences, mais parce que je savais que mon destin était d'être ici en Angola et de mourir dans l'Ancien Monde où tout a commencé, ô mon Zeus, là où, pour la première fois, j'avais été Cassandre tant de siècles auparavant. À minuit, le petit soldat de l'UNITA parviendra à moins de cinq cents mètres de notre camp, et alors il préparera son mortier.

OceanofPDF.com

— Il n'a pas toujours été comme ça, dit ma mère à Liudmila, parce que je me suis encore enfui de l'école et que la Russe est venue me chercher sur la promenade maritime dans sa Lada bleue, m'a vu assis en train de regarder la mer et m'a appelé avec sa voix pleine de *r* :

— Raurito.

Puis elle est descendue de voiture, s'est assise à côté de moi et m'a parlé du monde, et ça m'a fait bizarre, car j'ai mis ma main dans la sienne et je me suis senti très proche de cette horrible Russe qui veut nous prendre mon père et qui maintenant me dit :

— Rentrons, ils sont très inquiets.

Je monte dans la voiture, je rentre, j'ai déjà onze ans, mon frère José et mon père m'attendent dans le salon, et ils disent :

— Joyeux anniversaire, Raulito.

Je souris, car c'est mon anniversaire et la Russe prend des airs d'héroïne parce qu'elle a réussi à me ramener entier à la maison, sans qu'on ait touché à un seul de mes cheveux.

— Pourquoi t'es pas allé à l'école ? demande mon père.

— C'est mon anniversaire.

— Le devoir avant tout, dit-il en souriant.

Ma façon d'être ne plaît pas à mon père, je le devine à sa moue torve, son regard las, sa façon maladroite de me caresser la tête. Il sait que je connais son secret, il ne sait pas comment je le sais, mais il le sait. Ma mère le sait aussi, elle montre ses dents si blanches et dit :

— Joyeux anniversaire, Raulito.

Ma mère porte une robe à fleurs, c'est une robe russe, ses sandales aussi sont russes et elle ressemble elle-même à une Russe, elle s'est teinte en blonde sans se rendre compte qu'elle imite Liudmila ; tout cela est si étrange. Moi-même, j'ai l'air plus russe que cubain parce que je suis très blond, trop pâle de peau pour le soleil des tropiques, trop féminin.

— Tu me fais penser à Julien Sorel, dit la Russe sans que je comprenne l'allusion. Tu as l'air d'un petit Français du XIX^e siècle, si délicat.

Liudmila me caresse le visage. Mon frère José la regarde d'un air farouche. Il regarde tout le monde d'un air farouche, il est comme ça, il va mourir à trente-cinq ans dans un accident de moto, très loin d'ici, dans le Nebraska, si bien que mes parents nous survivront à tous les deux, ils ne le savent pas encore, nous avons l'air tous si heureux et si jeunes, et la Russe m'a apporté un cadeau.

Guerre et Paix de Léon Tolstoï.

J'ai vu Yemaya, la déesse de la mer aux sept jupes bleues et blanches, se disputer avec Anubis l'âme de Martínez jusqu'à ce que celle-ci se sépare en deux, qu'une moitié prenne la direction du Nil, l'autre celle des chutes du lac Victoria. Mais le corps de Martínez est resté là dans le camp, tout près des dortoirs. Il lui manquait ses jambes et, quand le soleil s'est levé, elles lui manquaient toujours. Ceux qui étaient partis chasser le tireur de mortier sont revenus, le capitaine en tête, les larmes aux yeux.

— Quel sale coup, putain ! Si les Sud-Africains n'approchaient pas, j'irais tirer sur tous ces Négros de merde, a-t-il lâché.

Mais Martínez n'était pas là pour lui faire remarquer qu'il n'était pas politiquement correct de parler de la sorte, que ça affecte l'honneur des troupes. Les troupes qui, avec Gilberto, Ernesto, Amado, Sergio et Raymundo, les cinq lieutenants, chefs de compagnie au front, tenaient leurs fusils prêts, comme si de chaque recoin, derrière chaque colline, chaque arbre, un artilleur allait soudainement surgir et nous prendre pour cible. Moi pas, je n'ai pas besoin d'aller chercher mon fusil, je suis le petit bijou de l'unité, je rédige aussi les rapports et les faire-part d'obsèques. Mon uniforme est d'un joli vert, presque tel qu'on me l'a donné à Cuba, le capitaine aime me voir bien mis et, si cela ne tenait qu'à lui, il me permettrait même de me laisser pousser les cheveux jusqu'aux épaules ou presque, pour que je ressemble vraiment à une fille, mais il n'ose pas aller jusque-là, on pourrait nous fusiller si on découvrait ce que nous faisons ou plutôt ce qu'il me fait, car le capitaine me déshabille, sans que je le lui demande, il me force à m'accroupir et à le sucer, ensuite il me pénètre d'un coup sec, il m'appelle cul merdeux et cul cassé, et il prétend que je ressemble beaucoup à son épouse bien-aimée qui attend à Cuba son retour pour tomber enceinte et se construire ensuite avec lui une petite maison à Gibara, le plus beau village d'Holguín, qui possède une promenade maritime semblable à celle de Cienfuegos, quoique pas aussi longue. Tout cela, il me le

dit tandis qu'il me pénètre et met du temps à atteindre l'orgasme, faute de concentration. Au fond, j'ai beau être son petit bijou, il me hait.

Je n'aime pas être le petit bijou du capitaine.

— Tu es la petite pute du capitaine, hein ? murmure Carlos lorsque nous nous retrouvons à la cantine.

Il est si près de moi que je sens son souffle dans mon oreille.

— On ne peut pas te faire confiance, en tout cas t'avise pas de parler de moi, pédé, une balle est vite partie, tu piges ?

Je hoche la tête. Il sait que je suis bizarre, c'est pour cela qu'il me traite ainsi. Carlos est à moitié sorcier. Sur la terre de ses ancêtres, ses sens s'éveillent, il sent que lui et moi sommes sur la même onde. Il est mon chef immédiat, car j'appartiens à son escouade d'infanterie, officiellement. Quand il m'a vu pour la première fois, il a éclaté de rire.

— Avec toi, on n'est pas gâté, toi t'as rien d'un soldat, t'es de la chair à canon... à moins que tu fasses du karaté. Tu fais du karaté ?

— Non, lui réponds-je.

Il m'a regardé avec un mépris d'une telle intensité qu'on aurait presque dit de l'amour.

— On va voir ça, m'a-t-il lancé, donne-moi un coup.

J'ai pincé les lèvres et fait non de la tête. Nous venions d'arriver de Luanda dans un énorme camion de transport de troupes, Agustín, Johnny le Rocker et moi, c'était un samedi et je faisais la connaissance de Carlos Valdivia, mon sergent, qui voulait me prouver que je n'étais pas un soldat.

— Si tu refuses, c'est moi qui vais cogner, a-t-il dit là-dessus, déchaînant les rires des autres recrues.

Nus jusqu'à la taille, ils avaient joué au volley-ball, au football et au baseball, ce jour-là. Le capitaine n'était pas là. Il n'y avait aucun officier. Les soldats se sont arrêtés pour faire cercle autour de nous. Personne n'a dit : « Ça suffit, messieurs. » Personne ne voulait se battre avec le sergent Carlos Valdivia, dont

on voyait bien, à ses biceps hypertrophiés et à son nez cassé, qu'il avait été boxeur.

— Je ne te connais pas, ai-je fini par lui dire, je suis un soldat de la patrie, je suis venu à cause de Sara González et de sa chanson sur les héros... *Y que viven allí, donde haya un hombre presto a luchar, a continuar. (Et qui vivent là-bas, où il y aura un homme prêt à lutter, à continuer.)*

— Tu te fous de moi ? a demandé Carlos, avant de rire. Nous voilà avec un chanteur.

La terre rouge de l'Angola est pleine de fantômes.

— Les sorciers et les sorcières de l'Angola sont des dieux morts, dit le capitaine. Nous sommes venus ici pour implanter le marxisme-léninisme et mettre fin à l'exploitation coloniale.

Il dit cela en regardant une compagnie de jeunes soldats de la FAPLA qui viennent faire leurs classes chez nous. Ils comprennent à peine l'espagnol, mais ils hochent la tête, bien qu'ils sachent comme moi que les dieux sont vivants. Rien de ce qui a un jour vécu ne peut mourir, ils le savent.

OceanofPDF.com

J'aurais préféré que ce ne soit pas si violent, que mon âme s'envole plus haut, que nous puissions nous dire tout ce que nous ne nous sommes jamais dit quand tu me regardais avec ces yeux où brillait une secrète lumière que je parvenais à peine à déchiffrer.

— Pourquoi tu pars ? m'a demandé Roberto pendant que nous nous maquillions devant le miroir de sa maison.

— C'est mon devoir envers la patrie.

— Tu parles d'un devoir... Dis-leur que tu es homo, m'a-t-il dit pendant que je mettais du rimmel. Reste avec moi, Rauli, s'il te plaît, tu es mon seul ami, m'a-t-il dit quand je passais au rouge à lèvres.

Mais il n'y avait pas moyen, les yeux du léopard étaient déjà sur moi, je faisais moi-même partie du léopard, là-bas sur la terre rouge de Cunene.

— Maintenant que mes parents ont fui comme de la racaille, je suis si seul, Rauli, j'ai besoin de toi, qu'est-ce qu'une oiselle comme moi va faire ici, toute seule, Rauli, ne pars pas, s'il te plaît... Quel genre de soldat tu peux être ? Tu n'es même pas capable de faire le petit soldat de plomb, s'il te plaît.

— Je dois y aller... Je ne veux pas être Raúl, ni Nancy.

Je savais que j'allais mourir, je ne le lui ai pas dit, à quoi bon ? Il valait mieux lui laisser ses illusions, et qu'il croie que notre amitié avait un avenir.

Je ne veux pas être Raúl, ça, je l'ai toujours su, dès mon plus jeune âge je l'ai su. Je ne suis pas Raúl parce que je suis Cassandra et que le sang de Priam coule dans mes veines. Les dieux me l'ont dit.

— Tu es ici de passage, tu repasseras l'Hellespont et de nouveau tu sacrifieras un bœuf aux longues cornes, m'a annoncé Athéna.

Et j'ai regardé ses pieds chaussés de sandales d'or qui laissaient une fine trace, invisible à tout autre que moi, à l'intérieur de la salle de cours d'espagnol, quand le professeur venait me mettre la main sur l'épaule et me dire que j'étais beau, presque comme une petite fille.

Athéna se tient derrière le professeur, elle a dans les yeux un sourire de chouette et elle me parle dans une langue ancienne que je comprends très bien.

— Tu dois retourner dans l’Ancien Monde, dit-elle. C’est là, au pays de l’Éthiopien à la chevelure hirsute, que prend fin ton temps dans cet âge.

Sa voix dans ma tête est aussi forte que le tonnerre d’un char que conduirait un aurige et tireraient cent chevaux de feu. Le professeur, sentant que je me raidis sous ses mains, me lâche.

— Tu as froid, Raulito ? Quelque chose ne va pas ?

Je rentre chez moi. J’ai quatorze ans et je suis encore malade, au lit, attendant qu’Athéna revienne, qu’elle redescende de l’Olympe d’un pied léger et continue de me raconter les secrets d’un temps révolu.

« À bas la racaille ! » dit une pancarte, devant la porte de Roberto. « À bas la racaille ! » dit une pancarte devant la porte de mon meilleur ami qui cet après-midi n'est pas allé à l'école parce que ses parents font leurs valises.

Roberto n'a pas encore accompli son service militaire et ne pourra pas les accompagner.

— Ce sont des apatrides, des traîtres à la Patrie et à la Révolution qui leur ont tout donné, dit le professeur de géographie qui est aussi secrétaire du Parti à l'école.

La directrice, à côté de lui, grande et mince, serre contre elle son sac jaune comme si elle avait peur qu'il s'envole.

— À bas la racaille ! dit la directrice. N'oubliez pas qu'on a baissé le prix des œufs, achetez-en et jetez-les, l'heure est venue de dire de quel côté chacun se trouve, vous n'êtes plus des enfants... L'heure de dire à quel camp on appartient est venue ! À bas la racaille !

— À bas la racaille ! crions-nous, élèves et professeurs en chœur.

— Pif ! Paf ! Dehors ! À bas la vermine ! crie la directrice.

— Pif ! Paf ! Dehors ! À bas la vermine ! crions-nous.

Elle :

— Celui qui ne sautera pas n'est que de la vermine !

Nous :

— Celui qui ne sautera pas n'est que de la vermine !

Nous sautons tous en même temps, toute l'école en suspens dans l'air pendant une seconde qui dure une éternité, mais dès que nos pieds touchent le sol la directrice crie :

— Les Noirs qui s'enfuient, ils se font prendre par le Ku Klux Klan !

— Les Noirs qui s'enfuient, ils se font prendre par le Ku Klux Klan !

Une pluie fine tombe, presque rien. La directrice de l'école élémentaire Rafael Espinosa, au centre de ce trou perdu qu'est Cienfuegos, finit son discours d'une voix suraiguë :

— Pour aujourd'hui, les cours sont finis, vous pouvez aller huer l'ingénieur Ortiz, un traître à la Révolution qui lui a tout donné... À bas la racaille !

Roberto, le fils de l'ingénieur Ortiz est mon seul ami, et pourtant je suis les autres, je marche le long du trottoir avec eux, je crie avec eux et, avec eux, j'achète des œufs à prix réduit. C'est mal ce que je fais, je le sais, c'est mal d'être né de nouveau, c'est mal d'être en vie de nouveau. Je vais jeter des œufs sur la famille de mon meilleur ami, sur une porte grise qui ne s'ouvre pas. Ça fait trois jours qu'ils ne sortent pas de chez eux. Raúl, le Sans-Os, va jeter des œufs sur son seul ami. Ce Raúl-là, ce n'est pas moi, moi, je suis Cassandre, et j'ai bien des os, je suis pleine d'os que les autres ne voient pas. La Russe me voit marcher avec les autres pour aller jeter des œufs sur Roberto, elle descend de sa Lada et m'interpelle.

— Rauri, viens ici.

Je me sépare de mes camarades et traverse le trottoir.

— Où vas-tu, Rauri ? dit-elle ensuite, en regardant la boîte d'œufs dans mes mains. Ça, c'est pas bien, Rauri, on ne construit pas le socialisme en jetant des œufs.

Et comment le construit-on ? J'ai bien envie d'avoir la réponse, mais je me tais, je la regarde dans ses yeux d'un bleu très sombre.

— Tu as lu le livre ? demande-t-elle là au milieu de la rue, pendant que mes camarades crient :

— À bas la racaille ! À bas la racaille !

La Russe a un côté racaille, elle porte un jean moulant, alors qu'il est dangereux de se dandiner dans ce genre de vêtement, je n'ai aucun intérêt à ce que les gens me voient avec la Russe, encore moins mes profs, qui en marchant se retournent, et le chef de la section de la Fédération d'élèves de l'enseignement secondaire de mon établissement se retourne lui aussi, comme pour dire : « Qu'est-ce qu'elle veut à Raulito, le petit qui n'a pas d'os ? », « Ce ne serait pas un agent de la CIA ? »

— Tu as aimé ? insiste la Russe.

— Oui, Svetlana.

— Tu sais très bien que je m'appelle Liudmila, ça fait des années que ça dure, cette histoire, tu dois apprendre à m'accepter, Rauri... tu ne dois pas y aller, tu n'es pas obligé d'y aller.

— Je sais, mais je veux y aller.

OceanofPDF.com

— Tu es un vrai héros, me dit ma mère une fois que je suis entré dans la caserne où les nouvelles recrues font six semaines de classes intensives, apprennent à se servir d'un fusil, à marcher au pas et à obéir.

Elle me regarde avec des yeux émus.

— Tu es devenu un homme, dit-elle avant de me serrer dans ses bras et de pleurer un peu.

La Russe et papa aussi sont venus. Je vais bientôt partir pour Loma Blanca, un endroit où l'on nous fait passer les derniers examens médicaux, on nous donne des vêtements civils de rechange et une plaque d'identité gravée à notre nom pour être sûr de nous identifier en cas de décès, ensuite on nous embarque pour l'Angola. Liudmila m'a apporté un pain qu'elle a fait elle-même, papa une bouteille de vin bulgare et maman un pot de riz au poulet. J'appelle Agustín pour partager la nourriture avec lui. D'abord il refuse, mais finalement s'approche.

— Quel beau garçon ! dit la Russe, que papa regarde d'un air sombre.

— Tu n'aurais pas dû amener Svetlana, dit maman sans même la regarder. Je ne sais pas ce qu'elle fait ici, ce n'est pas son fils.

— Excusez-moi, Mariela, mais personne ne m'a amenée, dit la Russe, je suis venue toute seule, j'ai des pieds.

— Personne ne t'a adressé la parole, Svetlana, dit ma mère.

— Ce sont mes derniers jours à Cuba, dis-je, et je voudrais les passer dans la paix et la tranquillité.

— Oui, dit maman, mais certaines personnes ne savent pas rester à leur place, il paraît que là-bas en Sibérie on ne leur donne pas une très bonne éducation, c'est ce qu'on dit...

— S'il te plaît, Mariela, ça suffit, dit mon père, le petit s'en va et toi...

— Dans trois semaines, nous naviguerons vers l'Angola, interrompt Agustín, qui s'est assis entre mon père et moi sans pouvoir détacher son regard du riz au poulet.

Nous sommes les seuls de Cienfuegos dans cette unité où l'on fait ses classes. Les autres sont de Villa Clara, Camagüey, Sancti Spíritus. Il y a même deux gars de Granma.

Je suis presque en Angola maintenant, je vais à la rencontre de la mort. Apollon m'y emmène, il ne laisse pas Athéna me protéger. Je cours derrière les sandales du dieu, qui m'apparaît en rêve dès que je me couche dans mon hamac de soldat. Il est noir, grand et athlétique et se fait appeler Shango, comme le dieu yoruba de la guerre. Il fixe sur moi des yeux noirs et me dit :

— Ô fille de Priam, maintenant que je t'ai retrouvée, rien ne pourra te protéger de ma colère.

Je suis assis devant mon père qui, le bras autour des épaules de la Russe, me regarde avec un sourire, peut-être compatissant. Je ne peux pas m'empêcher de savoir comment mourront mon père, ma mère et mon frère, qui en ce moment est à Cienfuegos en train de se soûler avec de l'alcool à 90° dilué dans du jus d'orange en écoutant Pink Floyd. Je sais comment ils vont mourir, longtemps après ma mort, et mes yeux se remplissent de larmes et je dis :

— *Hay, madre, un sitio en el mundo, que se llama París. Un sitio muy grande y lejano y otra vez grande. (Il y a, ma mère, un endroit dans le monde qui s'appelle Paris. Un endroit très grand et très loin et encore une fois très grand.)*

— César Vallejo, dit Liudmila, qui sait tout.

Puis elle me dit qu'à mon retour elle m'offrira un très beau livre d'un écrivain que je ne connais pas et que je vais aimer presque autant que *Guerre et Paix*. Mikhaïl Boulgakov, il s'appelle.

Alors ma mère sert le riz au poulet sans en proposer à la Russe, qui s'en va, l'air fâchée, allumer une cigarette ; mon père se lève lui aussi pour la rejoindre et nous restons Agustín, ma mère et moi assis sur un banc, à côté des rosiers.

— Je ne comprends pas comment il a pu amener cette pute, murmure ma mère.

J'ai envie de dire de ne pas penser à Liudmila, mais de penser à moi, de bien me regarder, car elle me voit pour la dernière fois de sa vie ; bientôt je ne serai

plus que cendres, plus rien n'aura de sens, car je redeviendrai Cassandre et, si nous nous revoyions à une autre époque, elle ne me reconnaîtrait pas. J'ai envie de le lui dire, mais je m'abstiens, je pars. On m'emmène en Angola, je ne suis qu'un petit soldat de plomb comme les autres, de la chair à canon.

OceanofPDF.com

Il pleut de nouveau. Il pleut sur la terre de l'Angola et tout revêt la couleur des yeux de ce léopard que le capitaine a tué parce qu'il était entré dans le village pour chasser un veau. Les yeux de Martínez ressemblent aussi à ceux d'un léopard. Je dois écrire une lettre annonçant que le lieutenant Alfredo Martínez est tombé en accomplissant le devoir le plus sacré pour un jeune Cubain, le devoir internationaliste. Je dois l'écrire à une mère qui la recevra là-bas à Miramar et restera sans voix devant cette feuille de papier jaunâtre. Je dois l'écrire aujourd'hui pour que le capitaine, mon capitaine, la signe juste avant de me pénétrer, juste avant de plonger dans Cassandre comme on se réfugie dans un port sûr.

Ici en Afrique, les dieux ne se déguisent pas. Je vois Apollon, je le vois avec son arc et ses flèches, fier de sa gloire, je le vois marcher à côté de moi quand nous entrons dans le sous-bois, le fusil à la main. Bientôt, je serai mort, Apollon le sait.

Je suis né les yeux ouverts, je volais les vêtements de ma mère, je me maquillais devant le miroir et je voulais ressembler à ma tante Nancy, qui alors était bien vivante et sortait avec un ingénieur bulgare qui parlait espagnol avec un accent très amusant et venait nous rendre visite, une bouteille de vin moldave sous le bras, pour mes parents, et une tablette de chocolat pour mon frère et moi, puis il s'en allait avec ma tante, qui avant de sortir nous embrassait ; mon père marmonnait entre les dents que Nancy était l'hurluberlue de la famille, que là-bas à Sofia elle allait mourir de froid et qu'elle l'aurait bien mérité, tellement elle était détraquée.

— Moi, j'ai voulu lui présenter un ami à moi, un mécanicien formidable, avec une voiture et tout, et elle, elle a préféré ce petit Bulgare maniéré.

— Oh, tais-toi, José Raúl, disait ma mère, laisse ma sœur tranquille, moi, je ne me mêle pas de ta famille.

Quand nous étions seuls avec ma mère, j'entrais dans la chambre de ma tante, j'ouvrais les tiroirs de son armoire, qui avait toujours une odeur secrète

et parfumée, je cherchais un chemisier qui me servirait de robe, puis je me tenais debout devant le miroir, je me maquillais et me dirigeais, à pas de loup, dans la chambre que je partageais avec mon frère et là, assis en tailleur dans le rocking-chair que mon père m'avait fait fabriquer, j'attendais que ma mère abandonne ses tâches domestiques pour chercher la raison de tant de silence.

— Mais Rauli...

— Je veux être tante Nancy.

— Enlève-moi vite tout ça, s'il te plaît ; d'accord, toi, tu seras acteur, d'accord, tu es la copie crachée de Nancy, tu as les mêmes cheveux blondinets, tu as ses yeux si bleus, mais dépêche-toi, mon garçon... Fais quelque chose d'utile, joue donc aux policiers ou aux cow-boys, allez va, ton frère arrive et je ne veux pas qu'il te voie comme ça, il est capable de le raconter à ton père et tu sais comment il est : une brute indécrottable.

Il travaille à la récolte de la canne à sucre des années 1970, celle des « Dix Millions », qu'on n'atteindra jamais, je le sais, car on ne réussira pas à produire ces millions de tonnes de sucre, ni rien d'approchant. Je le sais parce que je suis Cassandra. Mon frère a douze ans et il trouve toujours moyen de piquer une colère pour une raison que ma mère et moi ignorons. On devine sa fureur même à sa façon de tout regarder avec une haine intense, viscérale. J'ai toujours cru que José finirait par tuer notre famille, qu'un jour on nous retrouverait poignardés dans nos lits, j'ai cru cela jusqu'à ce que j'aie la révélation de la façon dont nous mourrions tous et que je finirais ici en Afrique, sur les terres de l'Ancien Monde ; d'une certaine manière, ce serait un retour à une cité de Troie où les anciens dieux m'attendraient, ainsi que les fantômes de mes amants, Agamemnon et Ajax, lui qui n'aurait jamais dû m'arracher à la statue d'Athéna quand je l'ai serrée dans mes bras, Ajax celui qui a pris de force ce que je lui aurais volontiers donné et qui m'est apparu au loin, dès que j'ai débarqué ici en Angola, diffus sous la lumière d'Afrique, pour me dire :

— Ô Cassandra, fille de Priam, tu es revenue.

À l'âge de quatre ans, j'ai eu ma première révélation, je jouais dans le patio et j'ai alors vu les lignes du sol en damier de ma chambre s'aligner sans se croiser, toutes parallèles ; elles figuraient ensemble les vagues d'un fleuve qui ne menait nulle part. C'était l'Achéron, je le sais maintenant et, surgie de nulle part, naviguant sur ce fleuve, la plus vieille barque du monde a fait son apparition, conduite par un nocher à la barbe sans fin qui a levé une main pleine de moineaux et m'a demandé :

— Cassandre, as-tu l'obole ?

J'ai ouvert la bouche et Charon a pris la pièce qu'on avait déposée sur ma langue.

Plus tard, par un après-midi caniculaire, une personne est apparue au moment où les autres enfants de la maternelle m'entouraient et me criaient « Oh, la pédale ! », elle a souri et j'ai su qu'elle était une déesse, car seule une déesse pouvait, du souffle de ses lèvres, repousser les enfants, les métamorphoser en chiens rien qu'une minute et les faire fuir la queue entre les jambes. Vingt enfants voués au psychologue, grâce à la magie de la déesse qui s'accroupit, me caresse la tête et me dit qu'à Cuba on l'appelle Obatala, qu'elle est la déesse yoruba de la création.

— Mais je suis Athéna, et je suis née en exécutant une danse guerrière...

— Athéna ?

— Regarde-moi bien, ô Cassandre, tu ne te rappelles pas ?

— Je suis Raúl.

— Non, tu es Cassandre, lucide dans la divination ; tu diras à ta mère de t'acheter *L'Iliade* et tu comprendras, tu sauras qui je suis, et surtout tu sauras qui tu es, toi, dis-lui qu'elle a été publiée dans une édition cubaine et que le livre se trouve dans toutes les librairies, et qu'il y a aussi le livre de mon bien-aimé Ulysse, mais qu'elle commence par t'acheter *L'Iliade*.

En entendant le nom d'Ulysse j'ai failli vomir, j'ai ressenti une aversion si grande que j'ai dû poser les mains sur ma bouche et fermer les yeux ; quand je

les ai rouverts la déesse était partie, j'étais seul dans la cour de récréation et la maîtresse arrivait en courant vers moi.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? me demande la maîtresse en criant.

— Rien, m'dame, rien.

— Mais il y a quelque chose... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas, m'dame... on jouait et...

— Demain, viens avec ta maman, dis-lui qu'il faut que je lui parle.

La maîtresse sait que je suis bizarre.

— Il faut l'emmener chez le psychologue, dit-elle, il est très efféminé, il pleurniche tout le temps ; si ça continue comme ça il va avoir beaucoup de problèmes.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, lui crie ma mère. Mon fils est un vrai garçon, oui madame, détrompez-vous, ses oncles sont des martyrs qui ont combattu dans la Sierra Maestra et son père a été champion national de gymnastique.

— Je dis juste...

— Je me fiche de ce que vous dites, dit ma mère, qui, alors, me prend par la main et marche si vite que j'ai du mal à la suivre. On va tout de suite rentrer à la maison pour que tu m'expliques ce qui s'est passé, Rauli, ajoute-t-elle.

Nous avons dû attendre plus de vingt minutes que le bus arrive et, pendant tout ce temps, ma mère, assise à côté de moi sous l'abribus, n'arrêtait pas de taper des talons furieusement.

— Je te le dis, moi, cette pétasse va m'entendre... Je vais te changer d'école, mais d'abord je vais lui crêper le chignon et lui en mettre une... Elle va se souvenir de moi toute sa vie... Je suis une femme honnête, moi, mais quand, chez moi, c'est la Nègresse qui parle, ça ne pardonne pas.

Puis le bus est arrivé et ma mère, sur le siège à côté de moi pendant que je regardais défiler la ville par la fenêtre, a gardé un silence obstiné, féroce. Nous sommes descendus, et nous voilà à la maison, dans le salon ; ma mère s'assoit dans le rocking-chair en face de moi, sur le canapé, se balance, très énervée. Je

vois ses petits pieds se lever et se reposer sur le sol en damier, qui, par chance aujourd'hui, est toujours un sol en damier et non un fleuve aux eaux tumultueuses.

— Allez, parle, dit-elle.

— Une femme vêtue de bleu et de blanc est apparue et m'a dit que tu devais m'acheter *L'Iliade*.

— *L'Iliade* ? Et qui c'est, cette femme ? D'où elle sort ? C'est une maîtresse ?

Alors, je ne peux empêcher le mot *déesse* de me remplir la bouche, de s'obstiner à tomber sur le sol en damier et ruiner cet après-midi où ma mère et moi nous sommes face à face.

— Une déesse ? Une folle, tu veux dire. Les dieux n'existent pas, mon fils, désormais nous sommes tous marxistes-léninistes et les dieux n'existent pas, que ce soit bien clair... Tu as compris ?

— Oui, maman.

Depuis, les enfants de la classe me regardent avec effroi, certains, rien qu'en me voyant, fondent en larmes, alors on me change d'école. Maintenant, je suis à Dionisio San Román, un endroit loin de chez moi et plein de morts parce qu'avant c'était une caserne. Elle s'est soulevée contre Batista et presque tous les soldats sont morts. Le dimanche, ma mère m'emmène à la cathédrale pour que je voie ce qu'est la religion, cet opium du peuple. Nous prenons le bus et nous descendons au parc José Martí, puis nous marchons jusqu'à la porte en bois sombre et je vois les vieilles qui entrent prier, des vieilles qui ne regardent ni ma mère ni moi et qui « se recroquevillent peureusement, face à la force de la nouvelle vérité », dit-elle. Ça, ce n'est pas la maison de la déesse, me dis-je, mais je me tais, j'en ai eu assez pour aujourd'hui, alors je hoche la tête et dis :

— Allons acheter le livre.

— Quel livre ?

— *L'Iliade*.

— Non, ce n'est pas possible, avec les livres que tu as, ça suffit largement, dit-elle et je me mets à pleurer si fort que tout le parc semble se paralyser,

comme si mon cri pouvait figer les oiseaux dans le ciel.

Quand je pleure comme ça, tout le monde s'arrête pour me regarder. Ma mère craint ce cri ancestral.

— Tais-toi, tu es trop grand pour pleurer, mais, bon, je vais te l'acheter ce livre. Si tu te tais, bien sûr.

On va à la librairie.

Ma mère me tient par la main comme si j'allais m'envoler.

— Bonjour, camarade, avez-vous *L'Iliade* ?

— Quoi ? demande le vendeur.

C'est qu'elle a parlé si bas qu'elle n'a pas dû s'entendre elle-même.

— Ma maman veut savoir si par hasard vous auriez *L'Iliade*, dis-je de manière impertinente.

Le vendeur me regarde de toute sa hauteur, étonné de ma voix criarde, de la manière si peu cubaine dont sortent de ma bouche les consonnes et les voyelles, comme si je craignais qu'une d'elles n'échappe à son oreille.

— Nous avons reçu ce livre il y a trois jours, dit-il avant de placer un épais volume orangé entre les mains de ma mère. Ça fait deux pesos et cinquante centavos.

— Qu'est-ce que c'est cher ! dit maman en cherchant dans son sac.

Chante, ô déesse, la colère du Péléide Achille !

J'ai *L'Iliade*. J'entre dans ma chambre.

— C'est quoi, ça ? C'est la Bible ? dit mon frère, qui m'arrache le livre sans que je puisse l'en empêcher, avant de le feuilleter calmement. De la poésie, tu vas finir comme José Martí, chauve et avec une balle dans la tête.

Il est nu, à l'exception du maillot de bain avec lequel il a l'habitude de faire du water-polo. Il s'assoit sur son lit, qui est juste au-dessus du mien et se gratte les pieds de la main gauche, tout en tenant de la droite le livre ouvert qu'il se met à lire à voix haute. Je le regarde bouche ouverte, haletant comme un chien. Je crains qu'il ne me prenne le livre et le jette par la fenêtre. De la cuisine on entend maman chanter pendant qu'elle prépare le repas.

— *Oh, qué será, qué será, que no tiene remedio y no lo tendrá... (Ah, tu verras, tu verras, tout recommencera, tu verras, tu verras...)*

Tante Nancy est déjà malade, son petit ami bulgare l'a quittée, maintenant elle sort avec un Roumain aux cheveux longs d'allure canaille qui se dit gitan et déteste les Tchèques, parce qu'il a étudié à Prague et que, là-bas, il a été rejeté parce qu'il avait l'air cubain.

— J'ai visité la maison de Kafka... Kafka aussi a souffert, ces Tchèques sont des salauds, lui il aimait les putes, il allait de bordel en bordel, l'entends-je dire de ma chambre, dès qu'il arrive avec Nancy, après les présentations.

Ma tante embrasse sa sœur qui va préparer le café et s'assoit sur le canapé avec Emilio Ionesco, c'est ainsi qu'il se nomme, et ils continuent à parler de Prague et de littérature. J'entends glousser Nancy tandis que le Roumain essaye encore de plaire à ma mère.

— Nancy est malade, me dit soudain José en me rendant le livre, il le dit des larmes aux yeux, car lui aussi aime ma tante.

Mon frère devrait prendre un bain, ses pieds sentent si mauvais que je ne suis pas sûr d'arriver à dormir, alors j'éteins la lumière, je me cache sous le drap et, avec une lampe de poche, je commence à lire. Il est à peine six heures de l'après-midi ; à huit heures, ma mère va nous appeler pour dîner et quand elle entrera elle obligera mon frère à se doucher.

— Pour te débarrasser de cette puanteur de chlore que tu as rapportée de la piscine.

Elle a du mal à reconnaître que les pieds de son fils préféré puent la charogne. Moi, j'ai déjà pris mon bain, mais j'en prendrai encore un, j'aime être propre et elle le sait. J'aime aussi me tenir devant le miroir et me sentir quelqu'un d'autre.

J'ai lu des choses sur Priam, Hécube, mes frères de Troie et ces infâmes Achéens : Ménélas, Agamemnon, Patrocle, les deux Ajax et Ulysse aux mille ruses, le pire de tous, plus mauvais encore qu'Achille le héros aux mains meurtrières. Je lis tandis que dehors s'abat une averse épouvantable, presque

cérébrale, c'est comme s'il pleuvait à l'intérieur de ma tête. Du salon m'arrivent les voix du Roumain, de Nancy et de ma mère. Mon père n'est pas là. Il est sorti très tôt pour pêcher le crabe. J'aime quand mon père rentre avec un sac de crabes morts et que ma mère les prépare avec beaucoup d'épices, bien que parfois un crabe encore vivant se faufile entre les meubles du salon et semble me regarder avec ses yeux de pendule ; il veut que son fils prouve qu'il est un homme, tout de suite.

— Saisis-le avec précaution, José, pour qu'il ne te plante pas une de ses pinces, sinon tu vas déguster, *baby*, et puis passe-le à Raulito.

Je tremble à l'idée de prendre le crabe dans mes mains. Je vais m'enfermer dans la chambre. Du salon me parvient le rire de mon père, un rire grossier qui finit par s'épuiser et s'éteindre. J'entends mon frère dire que je suis une femmelette, il le dit très fort pour que je l'entende.

— Raúl n'est qu'un pédé.

— Tais-toi, bordel, je veux plus t'entendre parler de ton frère comme ça, il a que sept ans... Raulito, viens ici, et m'oblige pas à aller te chercher ! dit mon père.

Les mains de mon père sont grandes et souvent moites, trop grandes pour quelqu'un avec un si petit corps. Son chef, au garage où il travaille – je n'en ai jamais connu d'autre –, est un Noir. Mon père n'aime pas être commandé par un Noir, bien que celui-là soit ingénieur et lui un simple mécanicien, il n'arrête pas de le répéter.

— Ces gens-là, on les a trop poussés, dit-il et il regarde ma mère avant de s'exclamer : Heureusement qu'ils ne se sont pas mis contre nous.

Contre nous, c'est les Blancs, comme lui, tandis que ma mère a la peau si hâlée qu'on voit bien qu'elle a du sang noir dans les veines. Mon grand-père maternel n'aimait pas son gendre : un simple mécanicien, pas très malin, aux cheveux longs, qui avait un net penchant pour l'alcool. Je ne sais pas ce que Liudmila la Russe va trouver à mon père quand ils se rencontreront, je suppose qu'elle sera séduite par cet air de voyou hirsute qui l'a toujours caractérisé. « Un

dur, un macho, et beau gosse avec ça, c'est tout moi ! » Tel était le slogan préféré de mon père ; c'était ce qu'il disait quand il rentrait très tard en zigzaguant dans le salon.

— Je me répands comme un jeu de *yaquis*, disait-il ensuite.

Alors, je l'imagine éparpillé comme ces sortes d'osselets, fracassé sur le sol en damier du salon, qui soudain devient une mer de rayures verticales qui ne mènent nulle part. Je dois quitter la pièce avant que mon père ne vienne me chercher, je dois me tenir devant lui les mains derrière le dos et le regarder bien en face. Il ne supporte pas que ses enfants lui parlent les yeux baissés ni que leurs gestes trahissent leur inquiétude, ses enfants doivent le respecter. Je suis la moitié des enfants de mon père et je dois le regarder dans ses yeux si bleus où il y a toujours une trace de peur, comme s'il craignait de savoir qui je suis.

— Laisse-le tranquille, José, ce n'est qu'un enfant, dit ma tante Nancy qui me sourit pour m'encourager.

Les trois blonds de la maison, Nancy, mon père et moi, nous avons les yeux bleus, et cette ressemblance, au lieu de nous rapprocher, nous éloigne. La scène reste figée dans ma mémoire, ô mon Zeus, je me revois dans le salon au milieu duquel, devant un crustacé aussi apeuré que moi, je cours et m'agrippe aux jambes de ma mère, tandis que mon père regarde ma tante avec ressentiment.

— Nancy Fonseca, laisse-moi t'expliquer quelque chose, on est un homme de naissance, dit mon père.

— Et qui a dit cela ? argumente ma tante d'une voix douce. Est-ce que tu aurais appris ça sous les moteurs que tu ré pares ? Je ne savais pas que sous un camion on apprenait la pédagogie.

— Je l'ai appris à l'école de la rue, comme ça, oui, j'étais grand comme ça.

Mon père se penche à peine et tend la main tout près du sol.

— Et si c'est mon fils, il doit l'apprendre aussi, comme tous ceux qui vivent sous mon toit.

— Cette maison n'est pas seulement la tienne, intervient ma mère en faveur de sa sœur dont les traits accusent déjà les ravages de la maladie : elle a le visage

émacié, des cernes, la peau diaphane, le corps amaigri, les cheveux mal peignés, toujours un livre à la main.

Je sais qu'elle va mourir, ça se voit. Son petit ami roumain sera le dernier homme adulte à presser ce corps contre lui et à le désirer. Les autres hommes de la vie de Nancy seront les médecins du Centre d'oncologie de La Havane, où elle sera admise jusqu'à son décès. Je ne la verrai pas mourir, ma mère passera les derniers mois de la vie de sa sœur à l'hôpital, et quand elle reviendra, elle aura tellement changé que nous la reconnâtrons à peine. Pendant que ma mère s'occupera de sa sœur mourante, mon père se rapprochera de la Russe. Ils seront si intimes que lorsque ma mère reviendra, elle sera presque une intruse, quelqu'un dont on n'attend plus le retour. Il rentrera à la maison avec l'odeur de la Russe, il se mettra à table avec l'odeur de la Russe, quand il dira un mot, il donnera l'impression de parler comme l'un des personnages de Tolstoï que j'ai rencontrés dans *Guerre et Paix*. Nancy nous manquera mais de manière différente, mon frère se masturbera en pensant à cette belle tante qu'il ne reverra plus et mon père attribuera l'échec de son couple au fait d'avoir épousé la mauvaise sœur. Ma mère et moi devons la ressusciter pour continuer à vivre.

Maintenant que Nancy n'est plus là, je vais devoir être Nancy pour ma mère.

No puedo verte triste porque me mata, tu carita de pena, mi dulce amor, me duele tanto el llanto que tú derramas, que se llena de angustia mi corazón. (Je ne peux te voir triste car il me tue, ce visage de peine, mon doux amour, elles me font si mal, les larmes que tu verses, que mon cœur se remplit d'angoisse.)

C'était la chanson préférée de ma tante Nancy.

— Voyons, prends le crabe, dit mon père.

Et je vois le crustacé ramper les pinces dressées, prêt à attaquer, salir de sable jaune le salon que ma mère nettoie avec tant de soin. Le crabe lui aussi a peur. Je ne veux pas le toucher et je fonds en larmes, puis je pousse un cri aigu, presque aussi fort que celui d'Achille à la mort de Patrocle.

— Laissez-le ! dit-elle. Les voisins vont venir frapper à la porte.

— Il doit apprendre à être un homme, insiste mon père.

Je n'apprends pas à être un homme, je m'habille avec les vêtements de Nancy, je prends une de ses cigarettes Popular et fais semblant de fumer. Je crapote en me regardant dans le miroir, les volutes de fumée qui s'effilochent sont en réalité l'encens que je verse sur la statue de ma déesse Athéna, là-bas à Troie. En guise d'offrande votive, je dépose une amphore en bronze sculptée à la main. Alors, j'égorge un agneau immaculé et prie la déesse de ne pas laisser les Achéens entrer dans ma cité, de préserver surtout la vie d'Hector, je demande cela à la déesse sous le ciel gris de Troie infecté de mouches.

OceanofPDF.com

— Marilyn Monroe ! me crie Carlos, qui m'a demandé une cigarette que, ne fumant pas, je ne lui ai pas donnée.

— Tu fais ta maligne, Marilyn Monroe ! ajoute-t-il. Mais moi, je suis ton sergent, et si je te demande une cigarette, tu dois en avoir. Pour qui tu te prends, putasse ? Allez ! Trouve-moi ça !

— Je peux encore chanter comme Sara González, dis-je dans un murmure, mais il me crie de parler plus fort.

— Qu'est-ce que t'as, t'es mongol ou quoi ?

— Je peux te chanter quelque chose comme Sara González, dis-je plus fort.

— Fais pas le malin avec moi ! hurle Carlos. Il me faut une cigarette, putain !

Je regarde les autres soldats. Matías, qui a enlevé sa chemise militaire et qui, assis sur une pierre, fume ; Fermín qui fume lui aussi, non loin de Matías ; Rogelio Isidró, le gros, peut-être le plus faible après moi, qui évite de nous regarder comme s'il craignait que Carlos, avec l'imprévisibilité qui le caractérise, se tourne vers lui, m'oublie et lui crie une fois de plus : « Je veux pas de gros lards dans mon escouade. Qu'est-ce que t'as ? Fais un régime, cours, et que j'aie pas à te le répéter ! »

Rogelio Isidró dessine des femmes nues pour aider les autres à se masturber. Ses dessins atteignent une certaine dose de réalisme tout à fait du goût des soldats, et, grâce à ça, il s'est fait plus ou moins accepter. Pas moi. Aucun officier ne se trouve à proximité, ils sont tous en train d'instruire des soldats angolais, Carlos peut donc se défouler à sa guise, car même Agustín est absent : il est au quartier en train d'écrire une lettre à sa petite amie qui s'appelle Teresa ; je l'ai rencontrée à Cuba, lorsque nous faisons nos classes ensemble. Une grande mulâtresse au teint pâle, qui est la sœur d'un déserteur, rebaptisé la Milicienne et qui a pris une sacrée raclée pour avoir refusé de partir en Angola. Ce n'est pas mon cas. Moi, j'y suis et je sens sur mon visage le souffle de Carlos qui me hurle :

— Une cigarette, Marilyn Monroe !

Je ne bouge pas, je respire à peine, je me contente de le regarder dans les yeux. Je sais comment il mourra, à soixante-dix ans d'une rupture d'anévrisme, à Matanzas où il est né, mais le savoir ne m'est d'aucune utilité. Je ne suis pas encore la belle du capitaine, il ne m'habille pas encore de ces vêtements féminins si coûteux qu'il rapporte des demeures coloniales de Luanda, je ne mets pas encore de rouge à lèvres ni de rimmel bleu sombre, et pourtant Carlos croit déjà savoir que je suis Marilyn Monroe, mais moi je suis Cassandra.

— Je n'en ai pas, je ne fume pas.

— Alors comme ça, la petite n'a pas de cigarettes, eh bien ! ici il faut avoir des cigarettes, dit Carlos avant de se baisser.

Amaury, tout près de lui, grand et gros, sourit en voyant Carlos joindre les paumes de ses mains pour ramasser une grosse poignée de terre jaune, avant de se relever.

— Soldat, garde à vous ! Enlevez votre casquette. Si vous bougez, je vous tue, vous avez compris ? C'est clair ?

Je suis au garde-à-vous, aussi raide qu'une colonne dans le temple d'Athéna, je me tiens droit sous le ciel bleu d'Afrique qui semble vouloir tout calciner, je me tiens droit alors que le monde prend déjà une odeur de terre, la secrète odeur de ces dieux qui ne sont pas vraiment partis, et la terre tombe sur mon visage, pénètre entre mes lèvres pincées et tout le monde nous regarde, Carlos et moi ; nous sommes les seuls acteurs au monde de cette scène. Je sens la terre de l'Angola sur mes lèvres, je la sens comme le goût d'une antique pièce de monnaie achéenne que quelqu'un dépose dans ma bouche pour que je paie mon voyage dans l'Hadès.

— Mais bats-toi, Raúl, qu'est-ce que t'as, t'es une poule, ou quoi ?

C'est Marcos qui parle, cet échalas. Il n'y a pas la moindre solidarité dans ses propos, ça fait juste partie du jeu.

— Lui, il sait pas se battre, dit Carlos. Le jour où des Négros vont l'attraper, ils vont lui enfoncer une roquette dans le cul, vous allez voir, ils vont s'en servir

comme d'une petite poule. Ce mec, il a rien d'un Cubain...

— Non, je ne veux pas être cubain, dis-je dans un murmure.

— Qu'est-ce que t'as dit ? demande Carlos. Répète un peu, Marilyn Monroe, que je puisse te répondre, dis-moi ça.

Je ne dis rien, je sais ce que je fais ici, mais je ne peux pas le révéler, je sais pourquoi je suis revenu.

Carlos regarde autour de lui :

— Il dit qu'il veut pas être cubain, c'est qu'un lâche, on va lui apprendre ce qu'est un Cubain. Ignacio, apporte encore de la terre.

Ignacio, le petit, un soldat aussi minuscule que moi mais qui connaît les arts martiaux et qu'on respecte pour cette raison, prend sa pelle d'infanterie et la remplit de terre jaune.

— Jette-la sur la tête de ce fils de pute, cette vermine contre-révolutionnaire, qui veut pas être cubain.

— Non, pas ça, dit Ignacio.

— C'est un ordre, dit Carlos, qui ajoute : C'est qu'un jeu, il doit apprendre à être un homme, parce que, le jour où il faudra se battre contre les Sud-Africains, sa mère ne sera pas là pour lui torcher le cul.

— Qu'est-ce qu'il y a, ici ? dit une voix qui m'est familière. Soldats, garde à vous !

C'est le capitaine, accompagné de Martínez, le conseiller politique, et des chefs de compagnie, les lieutenants Gilberto, Ernesto, Amado, Sergio et Raymundo ; ils se sont approchés sans qu'on s'en rende compte. Les officiers, vêtus d'un nouvel uniforme de camouflage qui contraste avec le vert olive défraîchi de nos vêtements, se tiennent debout devant nous. Aussitôt, nous nous mettons au garde-à-vous, évitant de regarder leurs visages sévères, pleins de moustaches.

— Sergent Carlos Valdivia, expliquez-moi ce que vous faites ici, crie le capitaine d'une voix de stentor, en voyant le trio que nous formons : Ignacio, qui retient d'une main sa pelle d'infanterie plantée au sol pour se mettre au

garde-à-vous, Carlos, qui n'a pas eu le temps de se nettoyer les mains, et moi, plein de terre jaune collée à mon visage en sueur.

— À vos ordres, camarade capitaine, crie Carlos comme on lui a appris à l'école des sous-officiers. Je vous informe que la recrue Raúl Iriarte et moi faisons un entraînement de camouflage pour mettre à profit ce temps de repos.

— Mais je vois ça ! ironise Martínez d'une voix lente. En voilà un militaire dont l'honneur de combattant dépasse tout ! Je vous félicite, sergent Carlos Valdivia.

Le chef de ma compagnie, le lieutenant Amado Salvaterra, hoche la tête et le capitaine s'approche ; c'est la première fois qu'il me regarde dans les yeux.

— Quel est votre nom, soldat ?

Dans la plaine angolaise je me tiens droit. Il n'y a personne autour de moi, rien qu'un vautour qui attend ma mort pour me dévorer les entrailles, je suis Prométhée, condamné et, en même temps, je suis Cassandre et je me sais condamné. Je me tiens droit dans la plaine angolaise, je regarde pour la première fois le capitaine dans les yeux, je regarde ses yeux noirs de Cubain oriental de mes yeux bleus de pousseux qu'on appelle Marilyn Monroe. La terre de l'Angola me remplit la bouche, c'est comme une prémonition, mais n'osant pas la cracher je marmonne d'une voix sablonneuse :

— À vos ordres, mon capitaine. Soldat Raúl Iriarte.

Que fais-tu ici ? semblent interroger les yeux du capitaine. Qu'est-ce que tu fais dans une unité de combat de l'armée cubaine au milieu de nulle part ? semblaient demander les yeux du capitaine. Qu'est-ce que tu fais ici ? Dis-moi.

— Soldat Raúl Iriarte, ce que le sergent Carlos Valdivia affirme est-il vrai ?

— Oui, camarade capitaine !

— Mettriez-vous en doute mes paroles, camarade capitaine ? demande Carlos.

— Cela ne ressemble pas à une instruction, ni à rien de ce genre, cela ressemble à du harcèlement et ici, c'est mon unité, alors vous faites ce que je

dis et, dans mon unité, je ne tolère pas qu'on rabaisse l'honneur d'un soldat...
Lieutenant Salvaterra, infligez un supplément de service à ces trois-là...

— Y compris au sergent ?

— À tous les trois.

Supplément de service : courir avec un sac à dos plein de cailloux sous le terrible soleil angolais. S'accroupir dix fois de suite, le sac chargé de pierres, creuser un trou dans la terre jaune à l'aide de la pelle d'infanterie puis le remplir, recommencer dix fois. À côté de moi se trouve Ignacio, ainsi que Carlos qui me souffle :

— C'est ta faute, pédé, mais tu vas voir, tu vas voir.

— Lâche-le, Carlos, dit Ignacio.

— Toi, t'en mêle pas, tu fais peut-être du karaté, mais moi j'en ai rien à foutre.

Je sens le monde s'éloigner jusqu'à n'être plus qu'une flammèche qui brille à l'horizon. Un scarabée angolais que j'ai trouvé et moi nous trouvons au bord du trou que j'ai creusé avec ma pelle, le scarabée tente d'escalader une motte de terre jaune. Je regarde son dos noir translucide et je sens le monde s'éloigner de plus en plus... Je suis Cassandra, je suis à Troie et je suis Cassandra, je vois arriver le grand berger aux larges épaules qui sourit aux femmes de Troie avec une suffisance blasée et je sais qu'à cause de lui la ville périra, je sais que c'est Pâris, je sais qu'il est un fils de mon père. Je cours au temple de la déesse, je me laisse tomber devant la statue qui me regarde de ses yeux de chouette fardés, je sens la salive me remplir la bouche, je commence à trembler, Athéna parle pour moi quand j'annonce la ruine de la cité.

— La ville de Troie sera ruinée par la faute de ce nouveau venu qui aurait dû mourir il y a longtemps, dis-je, et tous me fixent d'un regard inflexible.

— De quoi il parle, ce dingue ? entends-je dire Carlos avant de m'évanouir.

On m'emporte à l'infirmerie.

C'est mon anniversaire, la Russe m'offre un livre de Kierkegaard, le seul de lui que j'aurai de ma vie. Elle me donne *Crainte et Tremblement* en anglais ; alors j'apprends l'anglais pour le lire. Je m'y plonge dès mon retour de l'école. J'entre dans sa pensée comme on gagne un port sûr où l'on a déjà mouillé, je me sens un peu comme Abraham auquel cette canaille de dieu des chrétiens ordonne de tuer son fils Isaac, pour ensuite se repentir. Je lis Kierkegaard pendant qu'il pleut, et, quand pointe une éclaircie, je continue de le lire. Athéna, elle, ne se repent jamais : quand elle envoie un homme tuer un autre, c'est qu'elle y a bien réfléchi, ce n'est pas pour le mettre à l'épreuve, les dieux n'ont pas besoin d'éprouver les mortels. Moi, je suis né les yeux ouverts, c'est du moins ce que me dit ma mère.

— Tes yeux étaient d'un bleu très clair qui par la suite s'est assombri, Raulito, dit-elle profitant de l'absence de papa pour jouer à m'habiller en fille, comme si j'étais sa sœur défunte.

— Sœurette, tu es chaque jour de plus en plus jolie, tu vas me manquer quand je déménagerai à Cienfuegos avec José, mais tu viendras avec moi, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Je ne veux pas être un obstacle dans ta vie, Mariela.

— Jamais je ne te quitterai, petite sœur, tu es pour moi ce qui compte le plus au monde, que ferais-tu dans cet horrible Cruces ? Viens avec nous, José ne s'y opposera pas, il est un peu rude, c'est vrai, mais il a un cœur d'or, ajoute maman qui me sourit, me caresse les cheveux et dit que si elle avait un fils, elle aimerait qu'il soit blond et qu'il ait les yeux clairs comme moi, son unique sœur.

Ma mère sent l'eau de Cologne *Tú*. Elle peut jouer à ça tout l'après-midi, elle peut m'asseoir sur ses genoux, me chanter une chanson et dire :

— Nancy, parle-moi de ton premier petit ami, ce Rolando, parle-moi de lui, il avait les yeux noirs et la bouche tordue d'un menteur, n'est-ce pas ? Et il voulait t'emmener à La Havane, non ?

Je dois lui parler d'un homme grand et robuste, noir comme la suie, que je n'ai jamais vu de ma vie, et lui dire qu'il jouait du saxo comme personne, que son sourire avait quelque chose d'ardent, celui d'un homme plein de passion.

— Et pourquoi est-ce que vous vous êtes fâchés ? demande ma mère.

— Parce que c'était un coureur de jupons et qu'un jour je l'ai surpris au lit avec l'une de mes camarades de ballet.

— Ah, maman avait raison de ne pas vouloir te laisser partir à La Havane pour suivre des cours de danse classique, tu es revenue avec un ventre dont ensuite tu t'es débarrassé, et les cheveux de papa ont blanchi d'un seul coup, tellement il a eu honte, lui, l'homme le plus distingué et le plus honorable qu'on ait croisé dans les villes de Cuba.

— Il a vieilli parce qu'il s'est enterré à Cruces et qu'il l'a bien voulu, il aurait pu déménager à La Havane, ai-je répondu pour que ma mère aille chercher les poupées et joue ensuite à l'époque où elle et sa sœur jumelle étaient toutes petites, où ma mère n'était pas encore la petite fille sage qui irait loin, pour finalement ne rien faire, où Nancy n'était pas encore la folle de la famille, la brebis galeuse, malgré ses cheveux blonds.

J'ai quinze ans, je mesure à peine un mètre cinquante-cinq et je ne pèse pas cinquante kilos. Mon père mesure deux centimètres de plus que moi, un de plus que mon frère José qui pour cela se croit le roi de l'univers ; c'est du moins comme ça qu'il se voyait, car papa a essayé de le frapper comme avant, quand il le laissait KO à force de coups, mais José, qui passe des heures sur le toit de l'immeuble à soulever de la fonte avec ses copains et à faire du karaté, ne s'est pas laissé faire. Alors, José a dû quitter la maison pour aller vivre avec Flor, sa petite amie qui avec trois ans de plus que lui a un diplôme d'infirmière, car mon père lui a dit que s'il restait, il arriverait un malheur.

— Je vais te massacrer à coups de machette, le menace-t-il sérieusement en essuyant le sang de son visage.

Mon père est lui aussi près de partir s'installer chez « cette salope de Svetlana », comme maman appelle la Russe, mais ce n'est pas ça qui va faire

revenir José. Il a pris goût à la rue, il a déjà dix-neuf ans, il aime le rock'n roll et les filles noires ; maman trouve cela dégradant ; craignant qu'un jour il lui présente une petite-fille noire, elle prétend qu'elle a autre chose à faire que de peigner des cheveux crépus. Ma mère préfère me peigner, moi ; elle me met un nœud bleu et m'appelle Nancy. Je voudrais aller dans ma chambre lire Kierkegaard, comme ça, habillé en fille.

OceanofPDF.com

J'ai dix-sept ans et je viens de recevoir ma convocation au service militaire.

— Ils vont pas te prendre, dit mon père dans le salon de la Russe, un verre de vodka à la main, tandis que Liudmila, assise sur une autre chaise, me regarde avec ce sourire compatissant que je déteste.

La Russe a l'air beaucoup plus jeune que lui ; à côté, elle ressemble à une vedette de cinéma, mon père, lui, a l'air d'un homme usé, d'un taré. Il ne s'est jamais intéressé à la lecture, mais, depuis qu'il vit avec la Russe, il est fan de Raymond Chandler. Chez elle, dans le salon, il y a une grande bibliothèque dont les ouvrages sont pour la plupart en anglais, car elle enseigne cette langue à l'Institut pédagogique supérieur de Cienfuegos. Je ne comprends pas ce qu'elle a pu trouver à mon père.

— Ils ne vont pas t'accepter, martèle la Russe.

Pourtant je suis pris. Quand le lieutenant-colonel grisonnant, qui examine d'abord mes parties génitales et me fait asseoir tout nu sur la chaise où d'autres ont déjà posé leurs fesses avant moi, me demande si je suis homosexuel, je réponds non. Je lui réponds avec une telle assurance que le lieutenant-colonel, gras et rondet, hoche la tête avec satisfaction.

— Très bien ! dit-il. Raúl Iriarte, tu es peut-être un peu petit, un peu malingre, mais nous allons faire de toi un soldat de la patrie socialiste.

Mon premier poème, je l'ai composé un après-midi où la pluie tombait aussi dru que mes mauvaises pensées. Ces premiers vers étaient aussi ma première prophétie. Je venais de terminer la lecture de *L'Iliade* quand soudain l'air de ma chambre est devenu sombre et spasmodique, les murs de la pièce se sont éloignés les uns des autres et j'ai distingué des demi-colonnes sculptées dans la pierre ; là où il n'y avait que le plafond bas, lisse, sans fioritures, d'un immeuble d'architecture soviétique, j'ai vu un ciel presque aussi bleu que celui de Cuba. Devant moi se tenait un jeune homme au regard intense, hâlé et nu à l'exception d'un morceau de tissu qui lui cachait le sexe. Il me regardait avec une extrême malveillance et, sans qu'il se présente, j'ai su que c'était Apollon.

— Ce n'est pas ma véritable apparence, a précisé le dieu. Si je me montrais tel que je suis vraiment, tu mourrais sur-le-champ.

— Je le sais.

— Sais-tu qui tu es ?

— Je suis Cassandre, ai-je répondu, ou plutôt, j'étais Cassandre, car en ce moment, je ne suis que Raúl Iriarte.

— Personne ne cesse d'être ce qu'il est, même mort, a répondu Apollon me faisant comprendre que j'allais écrire un poème, un oracle sans questions, seulement composé de réponses.

— Tu vas retourner dans l'Ancien Monde pour y mourir de nouveau, telle est ta condamnation, répéter le cycle éternellement, tu es Achille, mais aussi la tortue.

Cette dernière chose, je ne sais pas si le dieu l'a dite ou si je l'ai plutôt rêvée, car j'ai eu l'impression de sombrer dans le néant. Je me suis mis à trembler et, à mon réveil, les lignes du sol en damier de la maison s'étaient de nouveau alignées, j'ai vu les navires achéens se diriger vers Troie, je les ai vus, tel un serpent de navires plus petits que celui que mon père prenait pour nous promener dans la baie de Cienfuegos. Je distinguais leurs voiles, comme je distinguais les rames qui plongeaient dans l'Hellespont ; je me suis réveillé en

sursaut et j'ai voulu prévenir Hécube ; trop tard, la tempête me ramenait à Cuba, je revenais à la réalité de Raulito Iriarte. J'étais redevenu le Sans-Os, devant ma mère cubaine qui me regardait.

— Tu as de la fièvre, a-t-elle dit. Si tu n'as pas envie, tu n'es pas obligé d'aller à l'école.

Je me suis assis sur le lit dès qu'elle est sortie de la chambre, j'ai ouvert mon cahier de maths, la matière que je détestais le plus, et, à la dernière page, j'ai écrit un poème qui parlait du printemps à Troie quand la nuit tombe et qu'on va se promener au bord de la plage en quête d'objets rejetés par la mer et de bulots.

J'étais en cinquième, ma tante Nancy était morte et je ne voulais pas rester avec ma mère et son air si triste, je ne voulais pas être là quand elle commençait à soupirer et à dire qu'il aurait mieux valu qu'elle meure. Alors, malgré la fièvre, je me suis habillé, j'ai pris le bus et suis allé à l'école. L'après-midi, j'avais un atelier de littérature. Un jeune diplômé de la fac de lettres, aux traits austères et désabusés, envoyé dans notre école par la Bibliothèque provinciale de Cienfuegos, s'est assis devant les six élèves qui avaient préféré la littérature aux échecs et aux autres sports, et il nous a lu des poèmes de César Vallejo, Nicolás Guillén, Roberto Fernández Retamar, Roque Dalton et Mario Benedetti, son préféré ; il l'aimait tellement qu'il avait appris par cœur plusieurs de ses textes. Il montait sur sa chaise et commençait à les réciter en gesticulant des mains d'une manière très théâtrale. Ensuite, nous analysions nos propres productions, qui la plupart du temps évoquaient toutes les qualités de nos parents et notre tristesse si d'aventure nous devions en être privés, mais aussi la patrie socialiste et très rarement l'amour.

Katia a commencé à lire, une fille de ma classe assise trois places devant moi, avec qui je m'entendais plutôt bien. Puis Rogelio Camejo, dont je me rappelle les cheveux roux, les innombrables taches de rousseur, un garçon qu'élèves et professeurs surnommaient Le Rouillé. Nous écoutions ces poèmes sans dire ce que nous en pensions, juste en hochant la tête, puis nous applaudissions tous,

même le professeur, qui disait qu'ils étaient très bons. Puis mon tour est venu, je me suis levé et me suis mis à déclamer, mais, à mesure que j'avancais dans ma lecture, je voyais s'allonger la tête de notre homme de lettres, déjà bien assez longue comme ça. Quand j'ai fini, il a dit :

— Ce poème n'est pas réaliste, il est métaphysique et décadent, il rappelle ceux de Cavafy... Où l'as-tu copié ?

— Nulle part, ai-je dit avant que le professeur ne mette fin à l'atelier.

Mes camarades se sont précipités vers la sortie. Je suis resté assis pendant qu'il rangeait ses lunettes dans leur étui d'un air maussade, puis il s'est levé.

— Au bureau du directeur, m'a-t-il ordonné.

Je l'accompagne chez le directeur, Eugenio Enrique Álvarez de la Nuez, pour parler de mes évidentes faiblesses idéologiques. Il est 15 h 40 et celui-ci qui, derrière son bureau, écoute tranquillement la radio sur une station de musique classique, nous demande, au professeur et à moi, de nous installer sur les deux chaises en bois.

— Quel est le problème ? demande-t-il en éteignant l'appareil. Ne me dites pas que Raulito s'est battu, c'est un garçon très sage.

— Pire, il s'est présenté avec un poème très peu convenable... J'en ai moi-même été effrayé, et croyez-moi, je ne suis pas du genre à prendre peur pour rien, c'est pourquoi je tiens à vous tenir au courant.

— Érotique ? Insolent ?

— Pire, bien pire !

— Ah, oui ? Voyons, Raúl Iriarte, lisez-moi ce poème, et tout de suite...

J'en ai tellement les mains qui tremblent que je me sens incapable de me concentrer. Mais finalement j'y arrive.

— Où as-tu copié ça ? demande, à la fin de ma lecture, le directeur qui ne semble pas aussi alarmé que l'admirateur de Benedetti. Tu as dû aller chercher ça dans de vieux bouquins, mais fais attention à ce que tu copies, Raulín, j'ai déjà assez d'ennuis dans cette école pour tomber dans la subversion idéologique. Demain, viens avec tes parents... Merci, professeur.

Il se lève de sa chaise et serre la main du jeune homme, signe évident que l'entretien est clos.

— Je ne veux plus de toi dans mon atelier, ce n'est pas contre toi, c'est que je ne veux pas avoir de problèmes. On te dit d'abord qu'il n'y en a pas, puis on te soumet à un examen et, à trop tirer sur la corde, elle finit par rompre en son point faible. Bonne chance, Raúl Iriarte ! Tu vas en avoir bien besoin si tu continues à écrire comme ça, chuchote-t-il une fois hors du bureau.

Il m'a donné une brève accolade et je l'ai regardé se hâter jusqu'à la sortie de l'école.

Avant de rentrer à la maison, j'ai déchiré la feuille où j'avais écrit le poème et l'ai jetée à la poubelle.

J'avais de la fièvre.

— Je te trouve fiévreux, dit ma mère ce jour de printemps 1980, avant que les images de l’ambassade du Pérou ne passent à la télévision.

L’ambassade du Pérou est devenue célèbre le jour où des milliers de Havanais s’y sont réfugiés dans l’espoir d’un visa ; moi, je suis assis à côté de José, venu nous rendre visite avec Irma, sa nouvelle copine, une grande fille à la peau sombre ; elle raconte qu’elle a été expulsée du Ballet national de Cuba parce qu’elle était noire, qu’Alicia Alonso, la directrice, lui a passé la main sur la tête et, qu’en sentant ses cheveux durs, elle lui a dit : « Rentre à Cienfuegos. »

— Alicia Alonso est aveugle ? ai-je demandé.

— Comme une taupe, a répondu l’ancienne danseuse.

— Elle a bien fait de te virer, lance ma mère depuis la cuisine. Qui a vu une Giselle noire ? Avec tout le travail qu’il a fallu à Alicia pour monter cette troupe, elle n’allait quand même pas tout gâcher comme ça.

Mon frère ne dit rien, sa petite amie non plus. Il me regarde avec une haine concentrée, comme s’il croyait que j’étais d’accord avec les mots qui volent de la cuisine vers nous, des mots usés, vieux comme les feuilles d’amandier qui persistent encore dans le parc. Les yeux de sa copine se liquéfient ; leurs reflets mordorés me rappelleront le dos des gazelles quand je serai en Afrique, mais en ce moment ils me semblent tristes.

— C’est pour entendre ça que tu m’as amenée ici ? chuchote la petite amie de José en lui serrant la main.

— Tais-toi, maman, dit mon frère, arrête de dire ces saloperies...

— Moi, pour commencer, je ne dis pas de saloperies, et puis fais attention à la façon dont tu t’adresses à moi, dit ma mère toujours dans la cuisine. Quoi ? Je ne peux même plus dire ce que je veux chez moi ?

Elle aussi rêvait d’être danseuse, mais elle s’est mariée très jeune. Il y a au milieu du salon une photo qui témoigne de ce moment : mon père porte un costume en coton blanc un peu trop grand pour lui, ma mère une robe fleurie. Ils sourient tous les deux en regardant l’appareil. Derrière, la voiture louée pour

aller à La Havane, une Buick bleu et argent, et la silhouette du Capitole national. La lune de miel a eu lieu à l'Ambos Mundos, le même hôtel que celui où avait séjourné Hemingway ; mon père disait même l'avoir vu plusieurs fois sortir en short et en chemise à fleurs, un daiquiri à la main, quand en réalité, à cette époque, l'écrivain était déjà mort. Mon père ne savait pas qu'il s'était suicidé. Il a toujours été un ignorant, un affabulateur, tout juste capable de s'approprier les histoires des autres. Sur cette photo, il a l'air heureux. Pas ma mère, qui conservera cet air distant, renfrogné, mélancolique ; c'est comme si en elle il pleuvait, pas une grosse averse mais une pluie douce, une sorte de grésil, rapporté par sa grand-mère des Asturies où celle-ci est née. En tout cas, cet après-midi-là, nous sommes assis, mon frère, sa petite amie et moi, devant le vieux poste de télévision soviétique, à regarder les Havanais pénétrer comme un fleuve en crue dans l'ambassade péruvienne ; cela nous fait penser aux cours d'histoire de l'école primaire où l'on nous parlait de l'Inca et de l'Eldorado, qui cette fois n'est plus un lieu mystique, magique, mais un lieu concret où des milliers de Cubains ont l'intention de se rendre. Mon frère et sa copine regardent la télé main dans la main, sans un mot, plus silencieux que le soir qui tombe silencieusement ; je sais que bientôt ils n'auront tous les deux en tête que cette idée. « Partons », pensera mon frère, « partons », se dira sa copine, moi, je le sais, et ils partiront. Ils prendront un bateau qui les débarquera en Floride, à Key West, très loin du Pérou, mais avant leur départ on leur jettera des œufs et, parmi les œufs, une pierre qui fera perdre un œil à la copine de mon frère ; alors ils se sépareront et « adieu, ma petite Noire. Je t'ai peut-être vue, mais je ne m'en souviens pas ». J'ai dix-sept ans, je suis sorti du lycée avec d'excellentes notes ; d'ici peu j'intégrerai l'armée même si, en y mettant du mien, je pourrais entrer à l'université, Apollon m'a averti :

— Pas d'université, rien de tel ! Pourquoi retarder ton retour à l'infini, si la roue de feu des transmutations t'attend.

Je vais arriver en Angola comme un oiseau ; invisible aux yeux du capitaine, je ne serai qu'un parmi tant de milliers de petits soldats cubains aux cheveux plus ou moins hirsutes et aux visages qui voudraient ne plus être aussi glabres. En fait d'ailes, je n'aurai qu'un barda vert sur le dos, j'entendrai le chef de la compagnie nous haranguer, lâcher ses « la patrie ou la mort », moi, le matricule 9 de la première escouade de la deuxième compagnie, un simple fantassin, et ce n'est que lorsque Carlos me jettera sur le visage de la terre angolaise que le capitaine me verra avec d'autres yeux, il ordonnera au lieutenant Amado de m'amener après le « supplément de service », au quartier général, sans plus d'explications, sans le regarder dans les yeux en lui donnant cet ordre, il soulèvera seulement un peu de poussière de la pointe du pied gauche, chaussé d'une botte roumaine presque neuve, en disant :

— Envoie-moi le petit soldat blond, j'ai besoin de lui parler.

Il m'attend dans sa tente de campagne, assis derrière la table pliante sur une chaise, elle aussi pliante, il sent l'eau de Cologne *Tú*, la même que celle de ma mère, il est rasé de frais. Debout devant lui, je porte la main au front, pour lui adresser le salut militaire et prononce : « À vos ordres ! » Il répond : « Repos ! » et me regarde dans les yeux. Je sais ce qu'il va dire, ce murmure m'atteint bien avant que les mots ne sortent de sa bouche.

— Tu es de Cienfuegos, n'est-ce pas ? J'ai été dans cette ville, une très belle ville, je participais à une cérémonie du 26 juillet, j'ai adoré. Je voulais te dire : tu ne peux pas les laisser te harceler, de quoi tu as l'air ?... Ce Carlos est un taré, mais c'est un bon sergent, ses soldats lui obéissent, c'est pour ça que je ne peux pas le rétrograder, mais je vais lui faire comprendre que s'il continue comme ça, il aura affaire à moi.

Sa voix possède un timbre profond, plein de tonalités sèches, désagréables, c'est une voix virile. Je me tiens debout devant lui, au garde à vous, bien qu'il ait déjà dit « Repos », puis il s'approche de moi et me caresse la tête, juste comme ça, d'un geste qui se veut paternel, mais que j'identifie très bien, c'est le

même que celui du professeur qui me parlait de livres interdits, à Cuba quand j'étais en seconde. Il ne le sait pas encore, mais il est ma Némésis.

— Est-ce que tu as une belle écriture ? demande-t-il ensuite, et c'est comme s'il me demandait pourquoi j'ai des yeux d'un bleu si profond.

— Oui, réponds-je, car Apollon, debout devant moi, me transmet la réponse, et je rédige très bien.

— Vraiment ? Eh bien, assieds-toi et écris-moi quelque chose, peu importe ce qui te viendra à l'esprit, peut-être une lettre à ma femme, une blondinette comme toi, j'ai besoin d'un secrétaire, je ne peux pas m'occuper de tout, et ce Martínez, il me fatigue, il ne pense qu'à jouer à la balle ; quand je pense que ça a un diplôme de journaliste ! Le seul journalisme qui l'intéresse, c'est le sportif.

Je m'assois sur la chaise où il était assis, il pose un cahier et un stylo devant moi et j'attends qu'il me dicte, ce qu'il ne fait pas, alors je commence à écrire. Il s'approche et je sens la chaleur de son corps, sa respiration d'homme massif. Dehors chante un oiseau, dehors, à une trentaine de kilomètres, un jeune léopard guette le bétail des villageois ; les notables du village, menés par un homme robuste à la barbe immaculée qui tient un sceptre rustique, vont se présenter au camp avec des yeux craintifs, fixés sur leurs pieds nus et souillés de terre rouge.

— *Nous avons besoin de tuer la bête en colère*, dira le vieil homme dans un portugais si clair que le capitaine n'aura pas besoin de traduction.

— Nous ne sommes pas venus ici pour tuer des léopards, répondra le capitaine qui, voyant les yeux humides des villageois et leurs mains tremblantes, hoche trois fois la tête. Pourquoi ne le tuez-vous pas vous-mêmes ? demandera-t-il.

— *Nous n'avons pas de quoi, les soldats nous ont pris toutes nos armes*, répondra l'un des autres vieillards, remarquable par son cou robuste, entouré de chaînes de métal et de graines de brousse.

— Dans ce cas, nous allons le tuer, dira le capitaine quelques minutes plus tard. Martínez, tu en es ?

— Oui, capitaine, c'est le genre d'amusements que j'apprécie.

— Trouve-moi trois autres soldats, parmi les meilleurs tireurs du bataillon, dira le capitaine, en cherchant mon regard pour me rendre fier de lui.

Cela ne va pas tarder. Je vois la silhouette du léopard se glisser tout près des cases, je vois ces yeux qui semblent doux à la lumière du soir, je sais qu'il va mourir ; la mort du jeune léopard, son cadavre à la merci des hyènes et des vautours me font de la peine.

Ma bien-aimée, aujourd'hui, nous avons vécu une journée de canicule, presque aussi brûlante que celles que nous avons en août à Cuba, je me suis assis avec mes hommes pour contempler le coucher du soleil et j'ai pensé à toi. J'ai compris à quel point tu me manques. Tu es la femme de ma vie, l'unique, la plus belle. J'écris en pensant à Mariela, la mère qui m'est échue dans cette vie, je la vois se balancer dans son rocking-chair, en chantant un des airs qu'elle aime tant, de Silvio Rodríguez, toute seule, car depuis que mon père l'a quittée, Mariela n'a connu personne d'autre. Au départ de son homme, quelque chose en elle est mort. Je la vois devant moi, tandis que les pleins et les déliés de mon écriture se faufilent comme de discrets serpents dans la lettre que j'écris pour le capitaine. Je l'entends respirer fort dans mon dos, me toucher sans me toucher, les mains posées sur le dossier de ma chaise, tout près de mon cou.

— Tu es si petit, si fragile, comment t'a-t-on pris dans l'armée ? demande-t-il. Tu as l'air d'une jeune fille... Allez ! lis-moi ce que tu as écrit jusqu'ici, s'il te plaît.

Ce « s'il te plaît » cache quelque chose d'intime, qui excède ce qu'un officier dit normalement à un simple soldat de plomb comme moi. Je vais me lever, mais il me demande de rester assis, il reste debout derrière moi, je ne le vois pas, sa voix me parvient, sèche et virile, sur un ton pourtant doux et agité, je pense au léopard entre les arbres, qui attend la tombée de la nuit pour guetter les vaches des paysans, je pense à ses yeux de placide cruauté. Je lève tout juste assez la voix pour lire la lettre, comme lorsque j'étais à l'école primaire et que la professeure d'espagnol me montrait du doigt, la main pleine de bagues :

« Allez, à toi, Raulito, lis. » Je fais très attention aux pauses marquées par les virgules, je m'arrête une seconde à chaque point à la ligne et je prononce distinctement chacune des lettres. Quand j'ai fini, le capitaine me demande de me lever et me donne l'accolade. Il a les yeux humides.

— Merci, soldat ! Vous pouvez rentrer au quartier.

Ledit quartier est une grande tente que je partage avec six autres recrues et un soldat de première classe. Il se nomme Matías Benítez, mais tout le monde le surnomme Santiago parce qu'il vient de là. Les secondes classes sont Fermín Portela, dit Johnny le Rocker, Amaury Valdez, également connu sous le nom de Gangster à cause de son amour sans limite pour les biens d'autrui ; Juan Izquierdo, dit Beau-Gosse, à cause de sa démarche de bellâtre à deux sous ; Manuel Cifuentes que nous appelons Manuel tout court ; Agustín, mon ami de Cienfuegos, que certains appellent Musculito, pour d'évidentes raisons, et moi, Marilyn Monroe. Dans la tente la plus proche, à notre droite, dorment les six sergents. Parmi eux Carlos qui, une nuit où le lieutenant-chef de la compagnie est en permission à Luanda, entre dans notre tente et hurle « Garde à vous ! » pour nous réveiller et nous obliger à faire à trois heures du matin notre séance d'exercices matinale. Nous sortons dans le froid de la nuit africaine où dehors Martínez, le conseiller politique, nous attend. Carlos et lui ont bu du brandy angolais, ça se voit. Martínez, le minet de Miramar, et Carlos, le voyou de Matanzas, ont un point commun : harceler les plus faibles les amuse. Ils nous forcent à faire des exercices sous la menace de leur arme. On commence par des flexions et, quand nos jambes n'en peuvent plus, on passe aux pompes.

— C'est pour votre bien, dit Martínez, vous devez être forts et prêts à toutes les missions que la patrie exigera de vous... Ces macaques sont très dangereux.

Les macaques, ce sont les Angolais.

Quand Martínez est ivre, le racisme, comme la marée, se répand sur la plage de sa lèvre. Carlos, qui a pourtant la peau plus sombre que certains Angolais, rit puis s'approche, pistolet à la main, et pose son pied droit sur mes fesses.

J'essaie de faire une pompe sous sa botte, malgré le poids du pied de Carlos sur mes fesses.

— Soulève-toi, putain ! T'es un homme ou quoi ?

Je n'en peux plus, je reste allongé par terre, je rampe comme un triste serpent, et puis je me retourne. Il appuie le canon de son pistolet sur ma tempe.

— Fais tes pompes, sale pute !

— Laisse-le, entends-je dire dans mon dos la voix de Martínez. Ça suffit maintenant, vous pouvez retourner aux hamacs.

Martínez prend Carlos dans ses bras par-derrière.

— Tu es soûl... dit-il, en laissant échapper un rire ivre. Vous devez apprendre à être des hommes, c'est pour votre bien.

Carlos baisse l'arme, desserre l'étreinte de l'officier, continue de me regarder un moment puis il dit :

— Celui qui moucharde au capitaine aura affaire à moi.

— Ne t'inquiète pas pour ça, je suis un officier des Forces armées révolutionnaires et moi on me respecte, dit Martínez.

Puis il rajuste son uniforme et se tourne vers Carlos.

— Sergent, conduisez les hommes à leurs quartiers.

— Escouade, garde à vous ! s'époumone Carlos.

Nous sommes debout devant eux, deux silhouettes sombres dans la nuit angolaise.

— Retournez à vos hamacs, allez debout ! Et que ça saute ! J'ai dit maintenant !

Nous courons aux hamacs, il est quatre heures du matin et il fait froid ici à Kunene.

Cette nuit-là, Agustín, couché à ma droite, me souffle :

— Quand nous passerons à l'action, je le tuerai, on dira que c'était un Sud-Africain.

Il n'a pas besoin de me dire de qui il veut parler, c'est de Carlos, je le sais, mais je ne réponds rien. Agustín ne le tuera pas, et tous deux rentreront à Cuba, décorés. Tous deux étudieront ensuite dans la même université aux larges portes. Moi, je ne rentrerai pas à Cuba, je vais mourir ici, aux confins de l'Ancien Monde.

OceanofPDF.com

— Non, là, il doit y avoir une erreur, le recrutement n'est pas encore définitif, a dit mon père lorsque je lui ai annoncé que j'avais été déclaré apte à rejoindre les Forces armées révolutionnaires. J'y vais tout de suite, je vais démêler ce merdier.

Je le revois, maigre, émacié, une barbe d'une semaine, des bras musclés. Semblable à l'un de ces tueurs à gages décharnés qui se pointent au petit restaurant où travaille Nick Adams dans « Les Tueurs » d'Hemingway, une nouvelle que je venais de lire dans une anthologie publiée à Barcelone, *Las Nieves del Kilimanjaro*. Mon père prend la chemise qu'il laisse toujours sur le dossier d'une chaise et se lève. La Russe, bien plus grande que lui, au visage délicat mais légèrement bouffi, se lève elle aussi, je me souviens bien d'elle, ainsi dans sa robe fleurie en coton synthétique, sous laquelle on devine ses sous-vêtements. Il la frappe, pas très souvent ni très fort ; de temps en temps il lui fait une crise de jalousie à cause de l'amitié qu'elle prodigue à un professeur de physique de l'Institut pédagogique, un grand Noir, alors il la secoue fort en la tenant par les épaules.

— Calme-toi, José Raúl, dit maintenant la Russe en le regardant dans les yeux. Ce n'est pas en criant que tu vas arranger les choses, on peut sûrement régler ça de bonne manière et sans faire de scandale.

— Il va falloir qu'ils m'écoutent, regarde un peu la stature, le corps de ce malheureux, tu crois qu'il peut servir à quelque chose dans l'armée ? Ces salauds vont m'entendre.

Il met sa chemise et nous sortons de chez la Russe. Comme la Chevrolet est à l'atelier depuis presque un mois, nous nous dirigeons vers l'arrêt de bus. Il fait froid, la matinée est belle, la Russe et moi, nous avons l'air contents, spontanément, comme si quelque chose de bien allait nous arriver. Pas mon père. Mon père a la mine grave, il est inquiet pour moi. Il m'aime, c'est étrange pour moi de le constater. Nous parlons de poésie, la Russe et moi, et lui n'y comprend rien, puis de *Guerre et Paix* en attendant l'arrivée du bus et, bien

qu'il ne l'ait pas lu, il se sent obligé de donner son avis, il dit que les Russes sont ennuyeux, monotones.

— Je veux dire les écrivains, précise-t-il pour Liudmila qui le regarde d'un air fâché. Et puis taisez-vous s'il vous plaît, vous m'empêchez de réfléchir...

« Vous m'empêchez de réfléchir », dit mon père ce matin de novembre, alors que je m'apprête à laisser ma peau au sein des Forces armées révolutionnaires. « Vous m'empêchez de réfléchir », dit-il, et il nous entraîne la Russe et moi dans un entretien illusoire avec le chef du Comité militaire de Cienfuegos, pour qu'il analyse mon cas, observe bien ma maigre stature, mon corps trop mince, mes bras comme des baguettes.

— Que pouvez-vous tirer d'une recrue comme ça ? demande mon père au colonel Gerardo Iglesias Morales, quand celui-ci, après deux heures d'attente, nous accorde enfin un entretien.

Le colonel se gratte un crâne rasé et regarde, non pas les yeux de mon père, mais d'abord les seins de la Russe, avant de s'arrêter sur moi.

— C'est vrai, il est très petit, mais Napoléon Bonaparte l'était aussi, et regardez où il est arrivé. Les hommes ne se mesurent pas de la tête au sol, mais de la tête au ciel.

— Mais il n'a rien d'un Napoléon ! rétorque mon père, il passe son temps enfermé dans sa chambre à lire, il sort à peine... Je vous assure, et il est un peu fou.

— Où est le certificat médical qui atteste cette folie ? Vous ne l'avez pas apporté ? Vous ne l'avez pas ? Alors il n'y a rien à ajouter. J'ai l'impression, camarade José Raúl Iriarte, que vous essayez d'affranchir votre fils du devoir de tout jeune Cubain... Je vous assure que l'armée fera de lui un homme.

— C'est déjà un homme, dit mon père en me regardant avec une expression que sur le moment je n'ai pas comprise, mais que désormais, aux champs Élysées où je me prélassais en écoutant les chants des sirènes qui ont ensorcelé Ulysse, je comprends parfaitement. Mon père me regarde tristement, cet homme que je méprisais, que je considérais tout juste bon à passer des heures

sous un camion, une voiture ou sur la Russe, en lui provoquant des orgasmes qui lui font oublier son intention de passer pour une Cubaine tout en parlant dans la langue de Tolstoï, il est finalement capable de ressentir du chagrin, de sentir qu'il va perdre son fils.

— Il reviendra de l'Angola et tout ira bien, dit la Russe dans le bus qui nous ramène.

— Espérons-le !

Nous nous séparons au coin de la rue et je rentre chez ma mère qui ne sait toujours pas qu'à dix-huit ans je pars pour l'Angola.

— Rien n'est perdu... dira-t-elle en l'apprenant. Car nous, mon fils, nous venons presque tous des Asturies, et cet arrière-grand-père noir, à qui je dois ce teint cannelle qui fascinait ton père quand il n'était pas encore le fils de pute qu'il est devenu, n'avait rien d'angolais, c'était un Noir venu de Louisiane, qui parlait espagnol avec un doux accent français, c'était un personnage très raffiné, oui, monsieur, pas un Nègre de plantation... Dis-leur que tu ne pars plus, fais ton service ici, il n'y a pas de mauvais endroit pour servir son pays. Tu vas leur dire, mon fils ? Tu vas leur dire ?

Je ne dis rien, il tombe un crachin sans fin, presque rien, je m'approche de la vitre du balcon et regarde dehors. Je ne veux pas mentir à ma mère ; du haut de l'Olympe les dieux m'observent et me jugent, je partirai et ne reviendrai pas. Je vois déjà l'Angola avant d'y être, je vois l'Angola et le félin à la fourrure tachetée qui lève fièrement la tête, en m'attendant. Les dieux de l'Ancien Monde m'attendent, Anubis et sa tête de chacal m'attendent, Isis, Osiris et les âmes de tous les rois passés m'attendent, les vieux dieux yorubas m'attendent, eux qui jadis ont traversé la mer et rentrent maintenant en Afrique avec moi, Athéna m'attend, Apollon m'attend, comme son essence l'exige, sous sa forme divine.

La deuxième fois que le capitaine m'ordonne de me rendre dans sa tente, c'est pour rédiger de ma plus belle écriture une nouvelle lettre à sa femme, qu'il décrit comme un être de lumière, un ange qui, après des études d'ingénieur

industriel, a quitté La Havane pour se retrouver à Gibara où elle est tombée amoureuse de lui.

— Katerina Rodríguez Morales, c'est ainsi qu'elle se nomme, a des yeux bleus comme toi, dis-lui combien je l'aime et que je reviendrai, assieds-toi ici.

Il m'a indiqué une autre chaise pliante, tout près de celle qu'il occupait, et m'a regardé écrire. Il devait être quatre heures de l'après-midi, de l'extérieur nous entendions les cris des autres qui jouaient au base-ball. Le capitaine, tout près de moi, sentait l'eau de Cologne, comme ma mère. S'il se penchait un peu, nos visages pourraient se toucher.

— Toi, tu n'as pas besoin de te raser, n'est-ce pas, quelle chance, tu es vraiment glabre... Moi, je change de lame tous les jours, je suis très poilu, a-t-il dit avec un sourire.

J'ai contemplé son rude visage de paysan cubain de l'est, un visage que trahit beaucoup de sang galicien avec un peu de noir, et je n'ai rien dit.

— Tu ne parles pas beaucoup, tu es toujours si silencieux... Tu as l'air d'une fille timide.

J'ai été près de lui dire que ma mère m'habillait en fille et jouait à me déguiser en Nancy, sa sœur décédée d'un cancer.

— Oui, concentre-toi sur la lettre, elle doit être parfaite, a-t-il dit, puis il a ajouté : Quelle peau !

Et il a passé sa main sur mon visage.

— Tu es presque une fille, ça paraît incroyable que tu aies dix-huit ans... Et moi, quel âge me donnes-tu ?

— Vingt-cinq, ai-je dit à cet homme qui me semblait en avoir près de huit mille.

— Là, tu es en dessous du compte, allez, dis un peu plus.

— Quarante.

— Cette fois tu y vas fort, j'ai trente-cinq ans... Je te semble si vieux ?

En me demandant cela, il a posé sa main sur mon genou droit et m'a regardé dans les yeux.

Il m'a regardé dans les yeux.

Il faisait une chaleur sèche, intense, de l'extérieur nous arrivaient les cris des autres, Agustín était à l'infirmerie, alité avec de la fièvre ; le léopard s'étirait, à l'affût du bétail des villageois, et au ponant le soleil africain commençait sa plongée. J'avais cette main à la peau bronzée sur le vert olive de mon pantalon, tout commençait à advenir. Je ne ressentais rien, je n'ai jamais rien senti. Je ne sais pas ce qu'est le désir sexuel. Je suis Cassandra et je suis ici de passage, j'ai eu envie de lui dire, mais je ne l'ai pas fait. Je le savais. Je savais que soudain le capitaine allait se pencher vers moi et m'embrasser sur les lèvres, d'un baiser léger, presque rien, et que désormais il y aurait un secret entre nous, une complicité qui nous dépassait. Je savais que le lieutenant Martínez était sur le point d'entrer dans la tente. « Avec votre permission, mon capitaine », et qu'ensuite lui s'éloignerait un peu de moi et me dirait « Continuez d'écrire, soldat Raúl Iriarte, et faites-moi le plaisir de faire très attention à l'orthographe », et je savais aussi que le jeune guérillero de l'UNITA avait déjà reçu la mission d'attaquer le camp cubain. Je savais que Martínez, en nous regardant le capitaine et moi, sans rien soupçonner, était un homme mort, même s'il souriait avec suffisance pour dire ensuite :

— Voulez-vous faire une partie de base-ball avec nous, capitaine ?

— Tu ne vois pas que je suis occupé ? a dit le capitaine sans se lever, adressant à Martínez un regard sombre et intense.

— Ah, mais cela peut attendre ! a répondu celui-ci. Nous avons juste besoin d'un quatrième batteur et vous êtes le meilleur, ne vous faites pas prier, laissez le petit soldat finir, allez, vous êtes le chef et il est toujours bon de renforcer la fraternité dans la troupe.

Martínez ne m'a pas adressé un seul regard, je me souviens encore de lui, torse nu avec son pantalon de camouflage souillé de terre rouge, grand et blond, affichant un sourire plus large que sa bouche qui lui arrivait jusqu'aux yeux d'un gris acier.

— Eh bien, j'arrive tout de suite ! a dit le capitaine. Je me change et je sors, attendez-moi.

— D'accord ! a crié Martínez avant de sortir.

Nous sommes restés seuls. Le capitaine s'est levé et m'a regardé en se demandant s'il devait m'écraser avec une de ses bottes roumaines. Puis il a posé la main sur mon épaule et dit :

— Si tu racontes ce qui s'est passé entre nous, je te tue. Cela ne se reproduira pas, est-ce clair ?

— Oui, camarade capitaine, ai-je dit en me levant et en saluant.

— Mais pourquoi es-tu si mignon ? Tu es comme une fille, si tu te laissais pousser les cheveux, tu serais belle... On t'appelle Marilyn Monroe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et toi, qu'est-ce que tu leur réponds ? Tu te laisses faire ?

— Eux, ils sont plus...

— Qui eux ? Dis-le-moi et je prends des mesures immédiatement. Est-ce que parmi eux, il y a Carlos ? Dis-moi.

« Vous savez bien que oui, capitaine, aurais-je pu dire, vous entendez tout de votre tente, quand le weekend nous sortons sur l'aire de loisirs, que les soldats s'ennuient et qu'alors ils s'amuse avec moi, le plus faible, vous le savez bien. » Mais je n'ai rien dit, je suis resté droit et il a reculé de deux pas, comme s'il avait besoin de m'observer à distance.

— Ne laisse personne te maltraiter. Si quelqu'un continue à te maltraiter, tu viens me le dire, c'est clair ?

— Je ne suis pas un mouchard.

— Ce n'est pas être un mouchard, c'est remplir le devoir d'un révolutionnaire, et notre devoir est de préserver notre honneur de combattant, tu comprends ?

— Oui, je comprends.

— Lis-moi la lettre.

— Je n'ai pas terminé.

— Très bien, lis-moi ce que tu as écrit.

Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine.
Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine.
Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine.
Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine.
Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Mon travail consiste à
répéter oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade capitaine. Oui, camarade
capitaine.

Je sors dans la rue, habillé en femme. Nous sommes le 28 décembre et ma mère m'autorise à aller à un bal costumé. Elle me le permet pour se venger de mon père qui est parti avec la Russe. Elle m'a elle-même coiffé, maquillé, puis m'a prêté une belle robe bleu clair ayant appartenu à Nancy. La soirée a lieu dans l'établissement où je suis scolarisé. Elle a été organisée par le professeur d'espagnol. Ce professeur qui m'a un jour parlé de Virgilio Piñera, de Lezama Lima et de Reinaldo Arenas, un écrivain qui, à La Havane avait été son ami avant de quitter Cuba pour Miami, après avoir publié un roman intitulé *Celestino avant l'aube* qui parlait d'un garçon fou. Il me l'a dit avant de poser sa main sur ma cuisse, de me regarder dans les yeux et d'avouer qu'il était un « inverti ».

— C'est la première fois que je dis ça à quelqu'un, je risque gros si ça se sait. Si tu le répètes, Rauli, tu peux me créer de graves ennuis, je serai expulsé du Parti et de l'école.

— Alors, pourquoi me le dis-tu ? ai-je demandé.

Il a mis sa main sur ma cuisse et répondu :

— Parce que ça me brûlait l'âme, tu ne sais pas ce que c'est que de vivre en prétendant être autre chose... J'ai confiance en toi, Rauli, je te trouve formidable, tu me plais, tu seras un écrivain.

— Je ne crois pas, je vais bientôt mourir.

— Ah, ne dis pas de bêtises, laissons tomber ça ! Écoute, tu vas prendre ce livre, mais ensuite tu me le rends, et j'espère que personne ne le verra entre tes mains.

Nous sommes dans la salle d'espagnol, le professeur se lève et sort d'une étagère un gros roman dont la reliure est cachée par une couverture du magazine *Bohemia*. *Paradiso*, annoncent les premières pages.

— Garde-le et prends-en bien soin, c'est un cadeau de Lezama lui-même, répète le professeur. Surtout, que ton père ne le voie pas, il m'a dans le nez.

Je dois traverser la ville habillé en femme. Athéna et Apollon m'accompagnent. Un de chaque côté, sous l'apparence des orishas Obatala et Shango, ils m'accompagnent pour qu'il ne m'arrive rien, car aujourd'hui n'est pas le jour de ma mort. Je suis une fille qui marche dans une ville appelée Cienfuegos, les passants s'arrêtent pour me regarder.

— Quelle jolie blonde ! murmure quelqu'un à mon passage.

Ma mère m'a envoyé au casse-pipe. Elle m'a sacrifié pour se venger de mon père, elle avait les yeux humides quand elle m'a embrassé sur la joue, en prenant soin de ne pas gâcher mon maquillage. J'ai quinze ans et je me promène en ville habillé en femme. C'est habillé en femme que j'attends le bus et si on me demande mon nom je dirai que je m'appelle Cassandre, mais personne ne me demande rien, je suis une fille comme les autres qui, dans une ville étroitement liée à la mer, presque la mer elle-même, attend l'autobus. Quand je monte, un jeune homme se lève pour m'offrir son siège.

Je vais arriver à l'école et je vais réciter un poème de Rubén Darío.

— *Margarita, está linda la mar, y el viento lleva esencia sutil de azahar : tu aliento. (Margarita, la mer est belle, et le vent apporte une subtile essence de fleur d'oranger : ton souffle.)*

Je vais réciter devant mes camarades déguisés en guérilleros mambis, en Superman ou loups-garous, devant les filles déguisées en petit chaperon rouge, en Belle au Bois dormant, en kolkhozienne, Vietnamiennne ou Angolaise. Aucune n'est plus féminine que moi, aucune plus belle que moi.

— Lui, il a la Bayamesa dans l'âme, dit à haute voix un de mes camarades de classe.

— Lui, s'il n'est pas un canard, il sait au moins où se trouve la lagune, dit un autre.

Mais c'est à moi, Cassandre, qu'ira le prix du meilleur costume. Je le rapporterai à ma mère : un gâteau au chocolat que je mangerai assaisonné à ses larmes avec elle qui pleure parce qu'elle croit sa vie fichue ; la naïve ne sait pas que le pire est à venir, elle devra affronter la mort de ses enfants, ramer et

naviguer à contre-courant dans cette tempête, abandonner son chagrin sur le pont du navire de sa vie et continuer à naviguer. La seule chose qui lui reste à dire, c'est *La noche está estrellada y ella no está conmigo. (La nuit est pleine d'étoiles, elle n'est pas avec moi.)* « Elle », c'est moi, Cassandre. Un jour je lui ai dit :

— José et moi allons mourir.

Elle n'a pas voulu m'entendre.

C'était un de ces jours où mon frère était revenu à la maison chercher quelque chose à voler, puis à vendre pour se shooter.

— J'ai besoin de prendre quelque chose ! criait José et j'étais très jeune, mais je savais déjà ce que mon frère avait besoin de prendre : du Parkisonil avec de l'alcool à 90°. Je savais qu'il viendrait, alors j'ai dit à ma mère de cacher la télé pour qu'il ne l'emporte pas. Elle m'a ignoré, parce que je suis Cassandre, celle que personne ne croit, et mon frère nous a enlevé le vieux téléviseur russe, il a bousculé ma mère, l'a projetée contre le mur, l'a traitée de salope, moi de pédé et m'a dit qu'on lui avait parlé de la fête de l'école, de ma robe de femme et qu'il avait honte de nous, un pédé et une putain cinglée qui prend son dernier fils pour Nancy.

— Mariela, c'est de ta faute, s'il est comme ça, a dit José alors qu'il avait déjà la télévision dans les bras et se donnait beaucoup de mal pour ouvrir la porte sans laisser tomber l'appareil.

— C'est la pute noire avec laquelle tu sors qui t'a encouragé à voler ta propre famille ? Je vais te dénoncer, lui a crié ma mère, mais elle ne l'a pas fait.

J'ai seize ans et ma joie est dans la mer. Je me dirige vers la plage, un livre d'Edgar Allan Poe à la main, et je contemple l'horizon. La Russe est assise à côté de moi, elle m'a amené ici pour parler.

— Écoute, Raulito, tu es déjà un adolescent et ton « cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », ton père et moi... Oui, ton père et moi, nous avons laissé, nous avons permis, bref, nous n'avons pas pu empêcher que les choses en arrivent à un point de non-retour, mais tu vois... ton papa qui t'aime beaucoup, bien qu'il ait parfois l'air très dur, ne cesse de penser à ton frère et surtout à toi, qui, parce que tu es le plus jeune, as tellement besoin de lui et...

Je ne l'entends pas, mais j'aime être à côté de la Russe, sentir qu'elle me comprend ; moi aussi, je la comprends, la Russe est aussi folle que moi ; pour tomber amoureuse de mon père, il faut être un peu folle. Elle voit en lui quelque chose que, malgré mes efforts, je ne vois pas : pour moi, ce n'est qu'un type de petite taille qui passe son temps à se gratter les couilles devant n'importe qui, tandis que la Russe voit en lui une sorte de chevalier servant et un bel homme.

— Pour deux centimètres de trop ! répète mon père lorsque, deux ans plus tard, il vient me voir dans mon unité, juste avant mon départ pour l'Angola.

C'est la dernière fois que mes parents et moi serons ensemble. Il dit cela en me regardant dans les yeux, très grave, se sentant coupable de m'avoir donné ces deux centimètres de trop, à cause desquels j'ai été déclaré apte au service.

— Tu n'aurais jamais dû le forcer à boire du lait de chèvre, il n'en voulait pas, mais tu as insisté, dit ma mère dont les yeux couvent d'amers reproches qui vont bien au-delà.

Je les regarde. Tous deux ont vieilli d'un seul coup, le temps les recouvre d'une patine verdâtre, faite à moitié de déception, à moitié de peur. Ils craignent que je ne revienne pas, qu'il m'arrive la même chose qu'à mon frère, qui se trouve maintenant à une centaine de kilomètres de nous, comme s'il n'existait pas.

— Hier, un agent de la Sûreté de l'État m'a rendu visite, a dit mon père à ma mère par un après-midi de grande chaleur. Quand je pense que cette révolution nous a tout donné et que José n'arrête pas d'en dire des saloperies... Oublie que tu as un fils.

— Oublie toi-même, si tu veux, a-t-elle répondu. Pour moi, ce sera toujours mon fils et je me fiche de ce que dit ce fils de pute de Fidel.

« Ce fils de pute de Fidel. »

J'étais là quand elle a prononcé ces mots et que mon père a levé la main pour la frapper, mais j'ai pris un couteau et j'ai dit :

— Non, papa !

Je l'ai pris parce que, quand il se met à frapper, on ne sait jamais comment ça va se terminer. Plus il frappe, plus il s'échauffe, d'abord une giflle pour maman, puis un coup de pied dans le ventre pour moi, et puis il se met à frapper le mur avec sa tête, les coups font *boum boum* et les voisins arrivent :

— Qu'est-ce qu'il y a ici ?

J'ai quinze ans, mon père me regarde, je lui fais face, le couteau levé à hauteur de poitrine, il voit le fil tremblant du couteau, puis me regarde dans les yeux. Je porte les cheveux longs, presque jusqu'au cou, si je me regarde dans le miroir, je ressemble à une actrice de cinéma muet avec ma coupe à la garçonne, mais je suis Cassandra et je lève le couteau devant mon père, sachant ce qui va se passer, il va ramasser toutes ses affaires, ou presque, il va les fourrer dans une valise, ramassera ses bleus de mécanicien crasseux, ses *guayaberas*, son seul jean en bon état, son jeu d'échecs et ses haltères, il va les mettre n'importe comment dans une malle et il ira chez la Russe. Je le vois, cet homme minuscule, qui a la force d'un chimpanzé, traînant la malle dans les escaliers. Il est parti et ma mère m'a donné une raclée :

— Ça, c'est pour avoir menacé ton père. Ne fais plus jamais ça. Entre mari et femme personne ne doit s'immiscer.

Elle va perdre les deux hommes de sa vie : mon père, qui n'était plus vraiment son homme, c'était celui de la Russe, et bientôt mon frère José, mais moi, je ne dis rien. Je reste silencieux en la regardant dans les yeux. Je ne suis pas l'homme de ma mère, nous le savons tous les deux, elle me prend pour sa sœur Nancy et, quand elle me croit endormi, elle vient me caresser la tête et m'appelle Nancy et même, quand elle a un peu trop bu, elle insiste pour que je m'habille en femme.

— Allez, fais-le pour moi.

Moi, j'enfile les robes de femme maigre de ma tante, je mets ses talons, je me maquille et je sors dans le salon ; elle ne m'appelle pas Nancy parce qu'elle n'ose pas, ce serait stimuler ma folie et la sienne, mais je vois dans ses yeux qu'elle me prend pour Nancy. Ma mère croit aussi que je suis homosexuel, que j'aime les hommes, mais, moi, je ne ressens rien. Quand ce professeur de lettres qui me parlait d'écrivains interdits m'a embrassé, j'ai seulement senti que sa bouche sentait un peu la cigarette de mauvaise qualité, et quand il a pris ma main et l'a posée sur son membre en érection, je n'ai rien ressenti non plus,

c'était comme saisir un tube de viande. J'ai commencé à bouger ma main parce qu'il me l'a demandé.

OceanofPDF.com

Je sors regarder le capitaine et les autres jouer au base-ball, j'aimerais vraiment regagner mon quartier, ouvrir un livre et me mettre à lire, mais je vais m'asseoir sur l'herbe avec deux soldats pour voir les joueurs. Ils sont dix-huit, neuf dans chaque équipe. Parmi eux, sept ne rentreront pas à Cuba. Ils resteront ici, à fertiliser la terre d'Afrique. Martínez reviendra dans un cercueil fuselé aux pieds. Mais aujourd'hui, ils ont l'air jeunes et pleins de vigueur, ils crient à tue-tête, brandissent la batte et courent sur l'herbe de ce pays où jamais, avant l'arrivée des Cubains, on n'avait vu de base-ball.

Le capitaine ne me surveille même pas du coin de l'œil pendant qu'il joue, c'est comme si pour lui je n'existais pas. Carlos, lui, me regarde bien ; il me déteste.

— Marilyn Monroe, je vais te buter, t'es qu'un pédé et un mouchard, me lâche-t-il en passant près de moi.

Il n'articule pas bien, c'est comme si en sortant de sa bouche les mots subissaient un étrange processus. Je n'ai pas peur de lui, je ne le hais pas, je ne fuis pas son regard et sais que je lui plais. S'il me plaisait aussi à moi, tout serait plus facile, il me semble, mais ce n'est pas le cas. Le capitaine ne me plaît pas non plus, torse nu, presque aussi musclé que Carlos et bien plus que Martínez et les autres officiers. Personne ne me plaît, je suis assis à côté des deux soldats qui assistent au match de base-ball. Le plus proche de moi s'appelle Alfredo Rojas, c'est un garçon malingre qui n'arrête pas d'encourager l'équipe du capitaine, comme lui de Santiago. L'équipe dans laquelle joue Martínez est celle des Havanais, bien qu'en réalité il soit le seul de La Havane. Les autres sont de Matanzas, Pinar del Río et Villa Clara. Le meilleur joueur de l'équipe est Agustín, qui fiévreux croupit à l'infirmerie.

— Frappe, mon gars, allez, frappe ! crie Alfredo Rojas à pleins poumons.

L'autre soldat, également à ma droite, c'est Johnny le Rocker, on l'appelle comme ça parce qu'il aime le rock'n roll, il dit qu'il veut aller se battre pour tuer des Sud-Africains et des Négros.

— Je suis venu parce que l'idée de faire la guerre, d'entendre le cliquetis des AK et de voir tomber les ennemis comme des marionnettes me plaît, dit-il à l'occasion d'un de ces cours de préparation politique que Martínez nous donne.

— Non, soldat, ce n'est pas pour ça que tu es venu, mais pour solder la dette contractée envers l'humanité, porter secours à l'un de ces peuples, comme tant d'autres ont aidé le nôtre, dit Martínez d'une voix profonde, et c'est comme s'il croyait ses propres paroles.

— Ouais, ouais, dit Johnny, tout ce que vous voudrez, mais c'est pour quand, lieutenant ? Ça fait six mois qu'on est en Afrique et on n'est pas encore passé une seule fois à l'action ! Qu'on nous laisse au moins aller au bordel et violer un peu ces Négresses !

Il dit ça en riant, tout le monde éclate de rire et Martínez sourit parce que ce n'est qu'une plaisanterie, que nous sommes assis sur la terre jaune de l'Angola et que Carlos a dit qu'il ne fallait pas violer les Négresses, et plutôt leur donner des coups, mais de bite, car elles sont chaudes comme la braise à force de manger de la viande de singe.

— Ils chassent les chimpanzés et ils les mangent, c'est pour ça qu'il n'en reste presque plus.

— Comment tu sais ça, Carlitín ! a semblé s'étonner Martínez.

Pourtant, tout le monde savait que Carlos allait avec trois autres soldats chez une mulâtresse portugaise qui tenait un bordel et qu'ils la payaient avec du lait concentré, partaient en jeep et rentraient la nuit. Avec eux, il y avait Marcos, un petit sergent de la FAPLA qui leur servait de traducteur et de guide, tout le monde le savait, même le capitaine. Il appelait ça « partir en éclaireur ».

En ce moment, je vois la balle de base-ball voyager d'un gant à l'autre, je vois les joueurs, figés dans ma mémoire, je vois aussi le léopard tapi près du camp, je le vois au-delà des buissons qui délimitent son périmètre, mais en plus du léopard lui-même, je vois ses yeux jaunes, pleins de mort, car la mort du léopard est écrite, nous sommes venus en Afrique tuer un léopard. Puis je sens

quelqu'un s'approcher de moi, presque un géant, qui m'observe, et dans ses yeux d'or sombre il y a un ressentiment qui déborde la vie que nous vivons, un ressentiment qui suinte des antiques vaisseaux qui traversent l'Hellespont et du souvenir de ce qui n'a pas existé et ne le pourra plus, ce géant porte au ventre une plaie aux bords enflés, cette plaie me regarde aussi, me contemple, mais elle ne voit ni Raúl, ni Nancy, ni Wendy, ni Marilyn Monroe : elle ne voit que Cassandre. Alors, me voici revenue à Troie, debout en haut des murs, à côté de mon père Priam et de mes jeunes frères et sœurs, enlacée à la plus jeune, Laodicé, qui tremble, et son cœur à côté du mien est à peine un titillement. Je regarde le visage de mon père, je regarde ses mains ridées qui n'arrivent plus à lever une lance, je regarde les archers qui du haut des murs lancent leurs flèches, je vois Pâris et ses yeux fuyants, Pâris qui évite mon regard. Puis je baisse les yeux sur la plaine et je vois Ajax, je vois son énorme bouclier suspendu à ses épaules et je le vois brandir son épée, qui brille de reflets dorés au-dessus de la tête de mon cousin.

— Non ! dis-je dans un cri.

Ma voix se perd au milieu des hurlements des femmes, des vieillards et du cliquetis des flèches qu'Apollon empêche d'atteindre leur cible. Je vois tomber mon amant sous les coups d'Ajax, le fils de Télamon, qui me regarde, l'égorge et passe à sa prochaine victime. Maintenant, il se tient devant moi, invisible à tout autre que moi, et il me fixe de ses yeux farouches. C'est comme s'il m'accusait de quelque chose, comme s'il oubliait que le coupable de sa mort, c'est Ulysse que les dieux préfèrent à tous les mortels.

— Ô fille de Priam, les armes du divin Péléide étaient pour moi, pas pour ce traître d'Ulysse, me dit-il.

— Très bien, ô fils de Télamon, tu as raison, mais que puis-je y faire ?

— Rien, je voulais que tu saches, que tout le monde le sache : les armes d'Achille étaient pour moi, pas pour ce chien d'Ithaque, dit le spectre qui s'efface, sable dans le sable, poussière dans la poussière.

— Attention ! crie quelqu'un juste au moment où la balle de base-ball me frappe à la tête.

Je suis à l'infirmierie. Agustín sue sa fièvre dans un autre hamac. Les yeux tournés vers le plafond en toile, je l'entends gémir tout bas. Il est malade, mais il vivra. Dans trois jours la grande marche va commencer, nous monterons dans des camions de transport blindés et nous progresserons vers le sud, car on annonce une invasion sud-africaine en territoire angolais.

OceanofPDF.com

— Le grand jour approche, s'il vous plaît, réalisez tous vos rêves, écrivez à vos parents mais ne leur donnez pas de détails. Personne ne naît soldat, mais vous désormais, vous êtes forgés dans l'acier. Nous allons faire sentir à ces racistes qui nous sommes, nous les Cubains.

C'est ce que nous dira le capitaine avant de partir. Ensuite il s'adressera à moi :

— Soldat Raúl, venez dans ma tente, j'ai une mission pour vous.

Il m'ordonnera de baisser mon pantalon jusqu'aux chevilles et, sans se déshabiller, il mettra sa main droite dans ma bouche, humidifiera son pénis avec ma salive, puis il me pénétrera à sec, d'un seul coup.

— Ne crie pas, m'ordonnera le capitaine ce jour de bruine avant de partir.

Moi, je serrerais les dents, j'ai appris dans mes vies successives à serrer les dents et à endurer, c'est le destin échu à Cassandra pour avoir rejeté l'amour d'un dieu ; je sens le pénis du capitaine me transpercer les entrailles, je l'entends souffler derrière moi, je l'entends murmurer :

— Salope, que personne ne découvre ça.

Quand il a fini, je me sens couler, j'ai l'impression d'être chez moi où je vois le sol en damier redevenir un océan de lignes parallèles.

— Nous sommes venus solder notre dette envers l'humanité, répète le capitaine quand nous sommes prêts à partir.

Beaucoup de soldats ne reviendront pas : Rogelio Isidró, qui porte la mitrailleuse debout tout près de moi, sera fusillé pour avoir violé une Angolaise puis lui avoir enfoncé une baïonnette dans le cou pour qu'elle ne parle pas. Il ne le sait pas encore, il n'a même encore jamais vu cette jeune fille à la taille de guêpe. Je le vois clairement, s'il pouvait me croire je lui dirais :

— Rogelio Isidró, le 27 avril 1984, ne va pas au bordel, s'il te plaît.

Mais je sais qu'il ne me croirait pas.

Je reste donc très tranquille en entendant le capitaine.

Je monterai dans sa jeep, je serai son secrétaire le jour et sa femme la nuit, lorsque tout le monde dormira. Il m'installera un hamac tout près du sien.

— J'ai besoin de lui pour qu'il écrive mes lettres, mes ordonnances, mes règlements, alléguera-t-il quand on le questionnera.

Puis, dès qu'ils dormiront tous, il me mettra une de ces robes rapportées de Luanda et je marcherai gracieusement dans sa tente, à peine éclairée par la lueur d'une lanterne, j'allumerai une cigarette et chanterai pour lui tout bas afin que personne ne m'entende.

— Tu es Camille la Française, je n'ai jamais été avec une femme comme toi, aussi semblable à mon amour qui est resté à Holguín, dira visiblement heureux le capitaine.

Il a déjà tué le léopard. C'est pour cela qu'il accroche la peau à la paroi de sa tente de campagne quand nous levons le camp encore plus au sud, en attendant l'approche des Sud-Africains. Nous avons entendu le bruit des turbines des Mirages au-dessus de nous. Des oiseaux de feu qui me rappellent les Érinyes et qui, comme elles, veulent planter leurs griffes dans notre chair.

— Les Sud-Africains approchent, mais on saura les repousser, on a toute confiance en cette unité de combat qui s'est couverte de gloire dans de multiples actions, assure le chef de division.

On l'écoute au garde-à-vous, sous le soleil brûlant, il nous passe en revue, dans son uniforme de camouflage, accompagné de hauts officiers cubains et d'un général angolais. Nous ne sommes pas seuls, avec nous il y a les autres unités de la cinquième division, cinq mille hommes à écouter le général en chef. Demain, dans la nuit, Silvio Rodríguez chantera, il arrivera dans un hélicoptère de combat, nous irons sur la placette aménagée d'urgence et nous l'entendrons chanter : *La era está pariendo un corazón, no puede más, se muere de dolor* (L'époque enfante un cœur, elle n'en peut plus, elle meurt de douleur), avant d'entonner *Ojalá se te acabe la mirada constante, la palabra precisa, la sonrisa perfecta* (Espérons que tu n'aies plus ce regard constant, ce mot précis, ce sourire parfait), et quand arrivera la partie qui dit *Ojalá pase algo que te borre de pronto*

(*Que quelque chose arrive qui t'efface d'un coup*), le capitaine me regardera, je sentirai ses yeux sur moi, comme un lourd sac à dos sur mes épaules.

Je serai assis sur la terre de l'Angola avec d'autres soldats à écouter l'artiste, je chanterai ses chansons en chœur avec eux, pendant que le capitaine me regardera plein de haine. Le capitaine est très jaloux, il s' imagine que je pourrais tomber amoureux d'un autre soldat, m'enfoncer avec lui dans les buissons et le laisser me pénétrer, c'est pour cela qu'il me frappe sans aucune raison. Il m'habille en femme, me frappe au ventre, puis dit que c'est parce qu'il m'aime. Le capitaine va me tuer, je le sais ; si je voulais, je le tuerais d'abord, mais je ne veux pas.

— *Te molesta mi amor* (*Mon amour te dérange*), chante maintenant Silvio Rodríguez, sous le ciel étoilé d'Afrique que nous, habitants de l'hémisphère Nord, n'avions jamais contemplé avant d'arriver ici. À côté de moi, me frôlant presque de son bras, il y a un jeune soldat angolais. C'est bizarre parce que son uniforme n'est pas celui de la FAPLA, c'est le vert foncé de l'UNITA. Il me faut quelques secondes pour réaliser qu'il n'est pas vraiment à côté de moi, mais très loin, en train de préparer le mortier portable de fabrication chinoise avec lequel il tuera Martínez, qui en ce moment chante à haute voix *Te molesta mi amor, mi amor de surtidor, y mi amor es un arte mayor, mi amor es mi prenda encantada, es mi extensa morada* (*Mon amour te dérange, mon amour de fontaine, et mon amour est un art majeur, mon amour est mon vêtement enchanté, c'est ma vaste demeure*) et dodeline de la tête avec les autres soldats de façon assez ridicule. Martínez sera le premier mort de notre unité. Je vois le petit soldat angolais, je regarde ses bras fins et nerveux, son nez épaté et ses yeux si sombres. Je ne peux pas lui parler parce qu'il n'existe pas, du moins il n'est pas là comme ça, assis à côté de moi, en train d'écouter une chanson de Silvio Rodríguez. La seule chanson que nous devrions chanter est celle que les Érinyes chantent maintenant.

« Fuselé aux pieds, fuselé aux pieds, fuselé aux pieds », chantent les déesses, qui composent un groupe de rock comprenant également une harpie, deux

sirènes, un centaure, l'hydre de Lerne et une chimère.

« Fuselé aux pieds », chantent-elles à tue-tête, naviguant dans des cercueils gris de fabrication cubaine qui sans avoir servi s'éventrent déjà.

« Fuselé aux pieds, fuselé aux pieds », chantent-elles pendant que Silvio Rodríguez chante : *El domingo me fui a la sanzala, me puse las alas, me sentí mejor. (Dimanche je suis allé à la sanzala, j'ai mis mes ailes, je me suis senti mieux.)*

Tout se résume en un slogan : « À bas la racaille, à bas la racaille, à bas la racaille, à bas la racaille », chantait mon père avant de découvrir que son fils José allait lui aussi en faire partie.

À présent Silvio Rodríguez se tait, il regarde la caméra. Je le vois figé dans le temps, en suspens comme une goutte de pluie qui jamais n'atteindra la poussière. Il va pleuvoir quand l'autre invitée commencera à chanter, une femme corpulente et mal peignée ; elle prendra le micro des mains de Silvio et, comme si son regard se fixait sur un point perdu au-delà de nos têtes, elle entonnera d'une voix puissante une chanson qui fera taire les Érinyes elles-mêmes, une chanson triste et terrible. Ces mêmes Érinyes étaient présentes lorsque Agamemnon et moi, à Mycènes, nous marchions sur le tapis pourpre, la couleur des dieux. Elles étaient là, quand Clytemnestre et Égisthe plongeaient leurs épées dans ma poitrine, elles m'ont vue agoniser, accrochée à la statue d'Athéna. Maintenant, elles nous regardent avec gourmandise pendant que Sara González chante :

— *A los héroes se los recuerda sin llanto, se los recuerda en los brazos, se los recuerda en la tierra, y eso me hace pensar que no han muerto al final y que viven allí... (Les héros, on s'en souvient sans pleurs, on s'en souvient dans nos bras, on s'en souvient dans la terre, et cela me fait penser que finalement ils ne sont pas morts et qu'ils vivent là...)*

Et toute l'armée cubaine dodeline de la tête, assise sur l'herbe angolaise, et certains se tiennent même la main en l'écoutant. Ils se considèrent tous comme

des héros, même les harceleurs comme Carlos, qui m'envoie un baiser et me murmure :

— Marilyn Monroe.

Les Érinyes en ont les larmes aux yeux, elles les écarquillent à tel point qu'on dirait qu'ils vont sortir de leurs orbites ; leurs cheveux hirsutes se dressent et leurs griffes prennent la couleur de l'herbe scintillante de rosée. Visiblement, elles aiment tellement la chanson qu'elles arrêtent même de chanter leur mélopée, et continuent de naviguer dans leurs cercueils gris de fabrication cubaine. Des cercueils faits pour tous ceux qui sont allés à la guerre, tous ceux qui y sont, alors qu'à cinq cents kilomètres au sud une colonne de chars sud-africains se dirige vers nous et qu'à vingt kilomètres au nord-est un petit soldat à la peau très noire et aux yeux fuyants comme une panthère, que je ne vois plus assis à côté de moi, charge le mortier sur son dos, dit au revoir à ses camarades, et avance le long de sentiers seuls connus des araignées, des serpents et des léopards. Ses pas effleurent à peine les feuilles tombées des arbres. Je regarde le lieutenant Martínez, je vois le sourire hautain de celui qui vient de Miramar, la montre en or à son poignet, ses cheveux presque aussi blonds que les miens, et j'aime le voir profiter de son dernier concert sur cette terre. Là-bas à Cuba, son père Esteban Martínez Olivera, chirurgien orthopédiste de profession – dont il parle avec une grande fierté, surtout pour rappeler au capitaine et aux officiers qu'à côté de lui ils ne sont rien, des êtres d'air, alors que lui est issu d'une vieille famille de notables –, est assis en ce moment dans un fauteuil en bois verni et lit un roman de Gabriel García Márquez. Les mots tombent comme des prunes trop mûres dans le cerveau du médecin qui pratique toujours la médecine mais qui n'opère que des membres du Comité central du Parti et des étrangers fortement recommandés. *Nicanor, Nicanor, Nicanor, así llama la muerte a sus elegidos (Nicanor, Nicanor, Nicanor, c'est ainsi que la mort appelle ses élus)*, lit le médecin sans savoir qu'en penser. Il va dans sa salle de bains et dans le miroir croise mon regard.

J'ai quinze ans, j'attends que maman me dise bonne nuit et je vais me coucher sur cette recommandation :

— Ne reste pas à lire si tard, Rauli, souviens-toi qu'il y a école demain. Fais-toi chauffer un verre de chocolat au lait, mon fils, tu es si maigre.

— Oui, maman.

— Est-ce que tu m'aimes, mon fils ?

— Oui, maman.

Quand je crois qu'elle dort, j'entre dans la chambre qui appartenait à Nancy et choisis une robe courte à fleurs qui, je le sais, me va à ravir, je lui prends un peu de son parfum Chanel et me maquille devant la glace de l'armoire, je mets les talons que le petit ami bulgare de ma tante lui avait rapportés d'Istanbul, des vernis aux reflets d'or presque imperceptibles, je prends un sac qui lui appartenait aussi et qu'elle avait acheté à La Havane la dernière fois que nous y étions allés ensemble, et j'y range plusieurs de mes poèmes. Je suis près de sortir quand j'entends ma mère appeler.

— Rauli, viens ici.

J'entre dans sa chambre, la lumière est éteinte et je distingue à peine la forme fragile qui se dessine sous la couverture. Elle sent mon Chanel.

— Tu sors, Nancy ? As-tu demandé la permission à papa ? Tu sais combien il est dangereux de sortir dans la rue à cette heure ! Amuse-toi bien, petite sœur, mais apporte-moi d'abord un verre d'eau... Pas trop froide, s'il te plaît.

J'apporte un verre d'eau à ma mère qui me serre dans ses bras, elle me dit qu'elle m'aime à voix basse, à peine un murmure, puis se rendort. J'ouvre la porte. Je descends les escaliers habillé en femme et les quelques voisins, encore assis à prendre le frais sur les bancs à l'entrée de l'immeuble à cette heure tardive, me regardent sans me reconnaître. Pour eux, je suis une apparition.

— Salut, me dit Clara, celle d'en face. Toi, tu dois être de la famille Iriarte, non ? Une nièce ?

— Oui, réponds-je, de La Havane.

— Tu ressembles tellement à Nancy, dit Jorge, son mari que tout le monde dans l'immeuble appelle le Gros, peut-être à cause de sa maigreur. Bienvenue à Pastorita.

— Merci, réponds-je.

Je monte dans le bus de la ligne 6, direction La Punta Gorda, le quartier le plus bourgeois de la ville. Je descends au sixième arrêt. Je marche le long de la promenade maritime, bondée à cette heure. Ma robe fleurie semble briller dans l'obscurité de la nuit de Cienfuegos. Je me sens bien, habillé comme ça, personne ne me connaît, je peux dire que je suis Cassandre, personne ne me trouve bizarre. Je suis une fille comme une autre, qui se rend à une fête organisée par la Casa de la Trova de Cienfuegos. Quand j'arrive, je trouve, assis sur une chaise au centre de la petite salle faiblement éclairée et micro à la main, un jeune homme filiforme, au crâne rasé, qui lit des vers sans métaphore, des vers qui brisent le cercle de ses dents comme les âmes des guerriers morts s'enfuyaient des portes de Troie. Je regarde autour de moi, je repère une chaise vide et m'assois à côté de deux garçons, dont l'un tient une guitare sur les genoux. Ils portent tous deux des bottes russes, même en plein été, ils doivent avoir les pieds qui cuisent là-dedans, me dis-je, moi qui porte des talons aiguilles. L'animateur et directeur de la Trova, un petit grassouillet aux cheveux longs et à lunettes, accompagné d'une brune aux boucles peu flatteuses, dont j'apprendrai plus tard qu'elle est leur consultante en littérature, s'approchent de moi avec un plateau chargé de verres en plastique...

— Vous voulez du thé russe ? demande la fille qui, sans attendre ma réponse, me met un verre dans la main.

Nous sommes une vingtaine de jeunes des deux sexes. On souffle sur le thé chaud, on boit, on parle, ou plutôt, ils parlent, car moi, je ne suis qu'une fille aux yeux très bleus qui passe pour une Allemande ou une Anglaise et que mes deux voisins veulent séduire.

— Comment tu t'appelles ? dit le guitariste avant de se présenter : Moi, c'est Raúl Torralba, *trovero* de La Havane.

— Je m'appelle Nancy ; justement, je connais un Raúl.

— Ah... Et il écrit ? demande l'autre. Moi, je suis poète... d'ici, de Cienfuegos, je m'appelle Rogelio Iglesias et j'ai gagné le Prix provincial des ateliers littéraires... Tu veux lire quelque chose de moi ?

— C'est pour ça que je suis venue.

— Toi aussi, tu écris ?

— Oui.

— De la poésie ?

— Oui.

— Tu n'es pas très bavarde, pour une belle fille... Tu m'as tout l'air d'être encore une débutante... Tu as lu Wichy Nogueras ? Là-bas, à La Havane nous avons rencontré Wichy et Víctor Casaus, ainsi que le gros Raúl Rivero. Qu'est-ce qu'on a bu comme rhum ! Et quand Silvio Rodríguez en personne se pointe, imagine un peu la fiesta...

— Silvio m'a dit qu'il allait me prendre avec lui lors de sa prochaine tournée, pour me former, intervient le *trovero* d'une voix haut perchée. Ça te dérange si je fume ?

— Je lis beaucoup César Vallejo, dis-je et...

— *Me moriré en París con aguacero (Je mourrai à Paris sous une averse)*, récite le poète en scandant les syllabes, *un día del cual tengo ya el recuerdo [...] son testigos los días... (un jour dont j'ai déjà le souvenir [...] en sont témoins les jours...)*.

— Je vais le mettre en musique, interrompt le *trovero*, qui a déjà allumé sa cigarette, m'en offre une et, quand j'acquiesce, ressort sa boîte d'allumettes en métal, en me regardant dans les yeux.

Ils continuent de parler de César Vallejo, croisent les jambes comme Vallejo et se donnent l'air triste du poète péruvien et, de fait, ils ont la mine aussi allongée que lui sur sa photo la plus connue.

Il y a plusieurs autres filles dans la pièce, des Noires, des Blanches, la plupart très minces et plus grandes que moi. Quand recommence la lecture, j'entends

des vers qui parlent de tracteurs, de bateaux de pêche, de construction d'écoles et d'amour du travail.

— *Me desordeno, amor, me desordeno, cuando voy en tu boca, demorada...* (*Je me défais, amour, je me défais, quand je vais sur tes lèvres, attardée...*) murmure une jeune blonde, au visage de boxeur et à la poitrine plantureuse qui, sans prêter attention à la fille qui, micro à la main, débite ses vers sur le bonheur d'aller à l'école à la campagne, s'est approchée du *trovero*, du poète et de moi, un verre de rhum à la main.

— Et toi d'où tu viens ? me demande-t-elle après s'être assise.

— Je viens de Matanzas, dis-je. Je suis venue voir ma tante.

— De quelle partie ? demande le *trovero*.

Mais avant que je puisse répondre, l'organisateur de la fête s'approche à nouveau :

— Raúl, c'est ton tour, allez donne-toi à fond.

Le *trovero* prend la guitare, s'approche du centre, où se trouvent la chaise et le micro et, avant de chanter, explique que la chanson dont il va nous régaler est née une nuit pendant laquelle il se promenait dans la Malá Strana, le célèbre quartier de Prague, où il avait vu une fille aux yeux très bleus, une fille qui lui rappelait Alejandra, le personnage d'Ernesto Sábato.

— Des yeux comme les siens, ajoute-t-il en me montrant du doigt.

Le jeune poète assis à côté de moi, qui à ce moment-là effleurait mon petit doigt de sa main droite, ronchonne, furieux. Toute l'assistance se retourne sur moi, je voudrais être à cent pieds sous terre, car assis sur l'une des chaises du fond se trouve un jeune professeur de mathématiques de mon école qui me connaît. Je sens les yeux du professeur se fixer sur les miens, et c'est comme s'il me lisait, comme s'il les creusait avec une très large pelle, pour découvrir sous le sable des plages de l'Hellespont l'invisible Rauli, le Sans-Os. Il ne dit rien, il regarde devant lui. Je ne sais pas s'il m'a reconnue, mais je me sens envahie d'une telle inquiétude, d'une si grande envie d'être à cent pieds sous terre, que j'arrive à peine à sourire.

— Je reviens tout de suite, dis-je au poète lorsque commence le grattement de la guitare.

— Où vas-tu ? Tu n'écoutes pas la chanson ? Remarque, tu ne vas pas y perdre grand-chose, c'est de la merde...

— Je reviens tout de suite, dis-je encore.

Je me lève et sors de la Casa de la Trova tandis que le *trovero*, d'une voix de fausset étudiée, chante quelque chose qui voudrait ressembler à du Silvio Rodríguez.

En ce moment, je suis en Angola et je ne m'habille en femme que pour permettre au capitaine de rêver qu'il visite de lointains palais et me rencontre dans un havre de paix, là-bas, à l'horizon où naît l'arc-en-ciel. Je suis son paradis secret. Parfois il me dit :

— Je vis pour toi, Rauli, je me lève pour toi, Rauli, je mange et bois pour toi, je commande mes troupes pour toi, je ne suis que pour toi, Rauli.

D'autres fois, il m'ordonne d'enlever ces vêtements de pute et de m'habiller comme ce que je suis, un soldat cubain, et au moment où j'enlève ma robe en la passant par-dessus ma tête, il m'attrape par le cou et il serre, il serre fort. Puis il m'oblige à me retourner et me pénètre à sec, d'un seul coup ; ça fait très mal, je dois me mordre les mains pour ne pas crier. Quand il éjacule et que je me rhabille, il me donne une gifle molle en plein visage et me dit :

— Tu souilles ma gloire de combattant.

« Ta gloire, tu peux te la mettre au cul », dis-je en moi-même, mais je me tais. Les mots s'épuisent et meurent. Comme des dieux désabusés, ils s'écrasent sur le sol en damier du palais qui n'existe que pour la plus grande gloire du capitaine qui, quand il en a envie, frotte la lampe magique et fait apparaître le génie :

— Que désire, mon maître ?

— Ce que je désire ? Eh bien, fais de cet immonde soldat une belle femme, fais-la ressembler à ma femme qui est là-bas à Cuba, mais aussi à Marilyn Monroe, à Brigitte Bardot, à Olivia Newton-John ; enfin, fais de cette horrible tente de campagne, où le jour il fait chaud et la nuit un froid mortel, un Taj Mahal, un Versailles, où je puisse me perdre avec ma dame, sans que personne ne nous voie. Allez, génie, dépêche-toi.

Mais lorsque le capitaine se lasse de ce jeu, les murs de marbre et d'or s'effacent, le sol en damier redevient la terre angolaise où les os de Raulito reposeront à jamais. Je ne rentrerai pas à Cuba dans un cercueil, sur un vaisseau fuselé. Mes os reposeront ici en terre angolaise. *A los héroes (Aux héros)*, chante,

le visage plein d'effroi, Sara González dont la voix tremblante s'élève avec une pointe d'amertume et d'alarme, comme si elle pressentait le bruit des chars sud-africains qui progressent sur des terre-pleins poussiéreux. Des hommes aux noms de familles anglais et hollandais avancent sur nous, sous la conduite d'un général aux cheveux blancs et au regard sinistre, à qui Pieter Willem Botha lui-même a confié la mission de massacrer tout ce qui parlerait espagnol. Et si c'est dans cet espagnol qu'on parle à l'est de Cuba, à plus forte raison.

— Botha a dit au général sud-africain : « Dites-leur de prononcer le mot *spaguetti*, et s'ils disent *epagheti*, vous saurez quoi faire : un coup de feu dans la tempe et on n'en parle plus », nous dit le capitaine quand nous sommes en rangs, prêts à partir, bien sûr pour plaisanter.

Le capitaine ne tremble pas ; nous, nous sommes des Cubains, qu'est-ce qu'on peut nous faire ? « Si j'avance, suis-moi, si je m'arrête, pousse-moi, si je recule, tue-moi. » La colonne de chars sud-africains progresse, menée par ce général au regard torve qui s'est formé à West Point et n'a jamais vu de Cubains de sa vie ; la colonne progresse sur une piste pleine d'araignées, de serpents et de moustiques, d'hyènes, de léopards et de singes qui font silence pour les regarder passer ; parmi les hommes de Jonas Savimbi, le jeune soldat de l'UNITA progresse également par le nord-est, son mortier de quatre-vingts millimètres sur l'épaule, pour tuer des Cubains. Il avance sous la protection d'amulettes consacrées par le prêtre de Shango, son orisha tutélaire, autour de sa poitrine et de son poignet. Le destin de Martínez avance lui aussi sous la forme de ce jeune soldat noir, son mortier portatif sur le dos ; et notre propre destin progresse, celui de nous tous, du capitaine et le mien, il progresse, au fil des jours et des nuits. Sur une terre inhabitée, à découvert, nous allons affronter les tanks de l'ennemi raciste, acier contre acier, homme contre homme ; le jour arrive, les dieux sont avec nous, tous les dieux ainsi que les guerriers tués dans d'innombrables batailles, ceux dévorés par les lions et les hyènes, les hommes flagellés par les rayons du soleil et le froid nocturne, démembrés à coups de machette, ceux enterrés vivants dans les mines de

diamants, ceux qui ont vu partir les leurs pour l'Amérique sans jamais revenir, qui ont vu partir les leurs enchaînés en Europe pour y être exhibés dans des cages, tous ceux-là sont avec nous. Je vois Shango, Yemaya, Obatala, mais je vois aussi Apollon, Arès, Artémis et Athéna. Nous sommes une armée de vivants et de fantômes qui se lèvent un matin à l'aube et occupent une position qui nous permet de voir les véhicules de combat ennemis ; nous sentons quelque chose gronder au-dessus de nos têtes, ce sont les MiG-21 qui volent là-bas vers le sud, entourés de harpies et de chimères, suivis de pégases et d'Érinyes. Le jour de la mort approche.

— Je ne vais pas vous dire que vous êtes de la lignée du lieutenant-général Maceo, parce que ça vous le savez déjà, je vous annonce seulement ceci : l'heure est venue de prouver qui est un homme ou un cafard, *la hora de los mameyes*, dit le capitaine en nous regardant tous, quand nous avons déjà l'équipement de combat sur le dos.

Nous sommes debout sur la petite place, prêts à embarquer dans des transporteurs blindés ; à gauche se trouve le cinquième et glorieux régiment blindé et, à droite, le huitième bataillon d'artillerie lourde également glorieux. Nous sommes le sixième bataillon d'infanterie motorisée et notre gloire au combat reste à prouver.

— Pour Martínez, dit le capitaine, car Martínez est déjà mort.

— Pour Martínez ! crient-ils tous.

— Pour Martínez ! dis-je moi aussi, bien que je ne l'aie jamais aimé.

— Au combat ! ajoute-t-il.

Alors que je m'apprête à monter dans le transporteur blindé de mon escouade, le capitaine dit :

— Avec moi, soldat Raúl Iriarte.

Je monte dans son véhicule, à côté de lui, derrière le chauffeur et l'artilleur. Le capitaine porte le micro de la radio à la bouche et je l'entends dire à voix basse : « À tous les ours, à tous les ours, commencez la marche », puis les moteurs rugissent et nous nous mettons en mouvement. Nous allons au

combat, Cassandre va au combat, mais il n'y a pas d'éclat dans la bataille, seulement de la confusion, de la puanteur et de la mort. Nous sommes les fiancés de la mort. Je suis la fiancée de la mort. Nous devons descendre du transporteur blindé le moment venu avant de progresser dans les hautes herbes, l'AK prêt à l'emploi.

— Je veux tuer un soldat de l'apartheid, chante le conducteur du véhicule d'une voix de fausset.

Moi, je ne veux tuer personne, pense Cassandre assise à côté du capitaine, essuyant la sueur de son front avec un mouchoir bien peu militaire. Mais je sais que ce n'est pas mon jour, et cela fait retomber ma peur, comme la peau vieillie d'un lézard. C'est le jour du petit soldat qui chante, un obus va fendre le véhicule en deux, quand le capitaine et moi marcherons dans la plaine africaine. Seul le conducteur mourra, l'artilleur aura le temps de sauter dans l'herbe. Le malheureux s'appelle Osmel González Izquierdo ; il aurait dû être acteur, mais les Moires ont décidé que leurs ciseaux couperaient le fil de sa vie ici en Angola, si loin des théâtres de La Havane. Insouciant, il chante sans se douter que sa chanson prend des allures de chant funèbre. Cadavre non enterré, il errera sur le champ de bataille jusqu'à ce que, de nombreuses années plus tard, on le transfère à Cuba, non plus dans un cercueil fuselé aux pieds, mais dans un petit coffret, où seuls les os et la poussière peuvent voyager. Un bataillon qui progresse dans l'herbe, voilà ce que nous sommes, car nous avançons, baïonnette à l'épaule ; le capitaine et l'état-major du bataillon suivent de près les éclaireurs. Derrière se trouvent nos cinq compagnies et leurs escouades. Derrière moi, puisque je suis à côté du capitaine qui porte un fusil entre ses mains, se trouve Carlos, le chef de mon escouade qui ne me chuchote pas Marilyn Monroe, mais garde l'œil bien ouvert. Moi aussi, j'ai l'œil d'une panthère, comme le capitaine, comme tous les autres.

— Déployez-vous, ordonne le capitaine.

Nous nous éloignons les uns des autres.

Moi, je vais tuer un Sud-africain aux yeux bleus, ô mon Zeus, je le trouverai dans l'herbe et mon fusil vomira une rafale qui le coupera en deux, j'avance à la rencontre de ce soldat, ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai commencé à rêver de lui, je l'ai vu dans sa ferme boer là-bas, se rasant devant le miroir, simplement vêtu de son pantalon militaire.

Grand et dégingandé, sourcils broussailleux, yeux fatigués, Ernest Naaktgeboren, soldat de première classe ou caporal, fils d'un pasteur presbytérien et d'une femme au foyer, fan de Led Zeppelin et de chevaux, a voulu intégrer West Point, mais n'a pas été accepté en raison d'une forte scoliose. Sous sa veste militaire, Ernest porte une amulette pour se protéger des sorts et des balles des Noirs, mais elle ne le protégera pas de mes balles ni du sort, qui se retournera sous la forme d'une liane emmêlée autour de ses pieds et le fera trébucher sur une pierre, tandis que ses camarades de la première compagnie du 26^e bataillon d'infanterie motorisée sud-africain se replieront.

« Les Cubains sont des sorciers », murmurent les fantômes, « les Cubains ont quelque chose qui n'est pas vraiment correct », murmurent des femmes sud-africaines là-bas, loin du front, pendant qu'elles prient leur Dieu uniquement pour les Blancs. « Les Angolais qui portent des uniformes cubains deviennent audacieux, téméraires dans ces vêtements ensorcelés », murmure-t-on dans les casernes, et c'est que les Sud-Africains sentent la ruée de spectres vengeurs qui nous entourent, tous sauf toi, Ernest, qui resteras caché dans l'herbe quand tes camarades se seront déjà repliés et que je te tirerai dessus, car je ne pourrai pas faire autrement : le doigt de Raúl Iriarte, citoyen cubain d'occupation et soldat d'infanterie motorisé, exercera une forte pression sur la détente de son AK, avant que Cassandre ne puisse intervenir.

Je me suis accroupi entre les hautes herbes, je lui ai enlevé son casque et j'ai regardé le visage d'Ernest Naaktgeboren, ses mains rudes de paysan couvertes de poil roux qui m'ont rappelé les mains de mon père, son corps long et maigre en uniforme de camouflage qui commençait à s'imbiber de sang noir, ses pieds chaussés de bottes jaunes à semelle épaisse. J'ai essuyé le sang de son visage avec

mon mouchoir, et puis ses yeux, qui tournaient follement dans leurs orbites, ont réussi à me voir, il a bougé les lèvres, il a dit quelque chose que je n'ai pas compris, j'ai porté ma gourde à sa bouche, mais avant qu'il ait pu boire, il s'est mis à trembler, tout son corps tremblait, même l'herbe autour de lui tremblait. Je sentais les pas de mes camarades approcher et je ne voulais pas qu'ils voient que j'étais capable de tuer. Je me suis levé et je l'ai laissé mourir seul.

Le soldat José Ocampo Guillén de la troisième compagnie se l'est attribué. Il a porté mon mort pendant que j'entendais le capitaine m'appeler parmi les hautes herbes :

— Raúl, où es-tu ?

Personne d'autre dans l'unité n'a tué de Sud-Africain, le corps-à-corps n'a pas eu lieu, le bataillon d'artillerie sol-air, les avions et les chars les ont obligés à retraverser la frontière. Une grande victoire.

— J'en ai tué un, a crié José Ocampo qui a tiré trois courtes rafales sur le cadavre, sur mon cadavre, sur le mort de Cassandre, dans les hautes herbes de la plaine, vêtu du gris vert de l'ennemi.

Ils examineront ses papiers et verront qu'il s'appelait Ernest Naaktgeboren.

Camarades, nous pouvons déjà annoncer aujourd'hui que la tentative d'invasion des forces impérialistes et de l'apartheid qui ont osé fouler la terre sacrée angolaise a été repoussée, a déclaré le commandant en chef sur toutes les stations de radio présentes et futures ; la diffusion radiale est parvenue jusqu'à l'Olympe et toi, ô Zeus père, tu t'es arraché les poils de la barbe, tu as pensé que ces Cubains étaient sur le point de surpasser la gloire des Spartiates aux Thermopyles, et jaloux de ta toute-puissance tu nous as envoyé le choléra, toute la division est tombée malade, quarante degrés de fièvre, tandis que nous retournions au camp. Même les chars et les véhicules blindés avaient l'air malades, les avions volaient tête basse, les drapeaux angolais et cubains ne se hissaient pas avec fierté, même si le vent soufflait régulièrement. Je suis tombé malade et le capitaine est monté en grade avant que La Havane n'ait confirmé sa promotion ; désormais notre bataillon pouvait s'attribuer le titre de « glorieux »

même si nous n'avions tué qu'un seul Sud-Africain, ce petit soldat abattu sous une rafale de mitrailleuse, d'abord par moi, plus tard par José Ocampo Guillén, promu soldat première classe et décoré de l'ordre du mérite. Cette fois, nous étions allés au casse-pipe : hyènes, léopards, antilopes, serpents, araignées, dieux et orishas nous voyaient passer en tremblant, nous avons vu les chars, nous avons vu l'artillerie sol-air et ses canons M-46 de 130 mm, nous avons vu les MiG-21 survoler nos têtes, nous avons vu leurs lourdes mitrailleuses tirer sur notre bataillon, nous avons vu les canons de nos AK viser le sud, d'où viennent les Sud-Africains, nous avons vu le feu se lever en terre d'Afrique et dévorer le monde, et moi, j'ai vu Arès, nu, au corps musclé et oint, écarter les hautes prairies quand nous avançons à la recherche de quelqu'un à tuer. J'ai vu Arès qui m'a souri et dit :

— Cassandra, avec moi à ton côté, qui peut lutter contre toi, Cassandra ?

OceanofPDF.com

Je suis dans la cour de mon école, il a plu, c'est pourquoi le sol en damier est plein de feuilles d'amandier jaunies ; une agréable odeur enfle la narine et donne envie d'éternuer ; perché sur le crâne chauve du buste de José Martí, un papillon noir ouvre et referme lentement les ailes comme s'il avait tout le temps du monde devant lui. J'ai onze ans et un camarade de classe a décidé de me frapper parce que je regardais sa petite amie. Ce n'est pas qu'elle me plaise particulièrement, mais j'ai plaisir à m'asseoir à côté d'elle et à la regarder dessiner des chevaux dans son cahier de maths, des chevaux ailés qui me ramènent à Troie et me rappellent la vaste plaine où mon frère Hector m'a appris à monter, bien avant que Pâris ne revienne avec Hélène et nous plonge dans le malheur. La fillette, svelte, aux cuisses chaloupées, volleyeuse de surcroît, voyant que je la regardais, levait la page et me montrait ses palefrois qui couraient dans la plaine de papier aux lignes parallèles ; quand elle souriait, je souriais, rien de plus, mais cela a suffi à son petit ami aux cheveux hirsutes et aux jambes nerveuses – un garçon qui ne tenait pas en place pendant que le professeur essayait d'avancer avec la classe – pour se fâcher et m'envoyer une page arrachée à son cahier qui disait seulement : « On se voit à la récré, Sans-Os, je vais te couper ce qui te reste de couilles. »

Avant même ses menaces, je me sentais déjà émasculé.

La cloche sonne brusquement, comme le sifflet d'un train traversant la plaine occidentale de l'île. Les adolescents se précipitent hors de la classe, sans même attendre que la professeure d'anglais ait fini de lire le poème de Milton.

— *And welcome thee, and wish thee long*, dit-elle à mon intention, en me regardant de ses yeux profonds, plus grands que son visage, avant de ramasser les paquets de copies qui sont sur son bureau.

Elle me sourit avec une patience infinie et, me voyant fixer mon regard sur elle, elle me demande avec gravité :

— Il t'a plu, ce poème ?

— *Yes, teacher.*

— Tu peux sortir maintenant, dit-elle alors.

C'est l'heure de la récréation, Athéna m'a promis que je pourrais compter sur elle, qu'elle se battrait à mes côtés. Le garçon m'attend au centre de l'aire de jeux, mains sur les hanches, il est grand pour son âge, moi, je suis le plus petit de la classe, à peine plus grand qu'un CM2 et pourtant nous sommes en cinquième. Pour lui, je ne suis pas un adversaire, il le sait ; malgré tout, il compte me donner une bonne leçon et les enfants, filles et garçons, commencent à m'entourer pour compter les coups ; l'un d'entre eux dit :

— Le premier vaut double.

Un autre :

— Allez, cognez-vous.

— Frappe-le d'abord, là entre les yeux, m'incite Athéna, transfigurée dans le corps d'Obatala. Frappe-le.

Je m'approche.

— Pourquoi regardais-tu ma petite amie, Sans-Os de merde ? demande-t-il d'une voix enfantine, presque innocente.

Il est le plus jeune de la classe, mais en même temps le plus costaud.

— Elle dessine bien, réponds-je.

Il n'apprécie pas et cogne dur, si dur que je mords la poussière.

— Lève-toi, Cassandre, m'ordonne Athéna en me tendant la main.

Mais je préfère rester assis par terre.

— Sans-Os ! Sans-Os ! crient mes camarades de classe.

Moi, le regard plein de reproches, je dis à Athéna que Cassandre n'a jamais été une Amazone.

À la maison, je découvre qu'on a raconté à mon père que quelqu'un m'avait frappé et que j'étais resté par terre ; il se moque bien que j'aie presque toujours des dix sur dix et que le professeur d'espagnol pense que je peux me consacrer à la poésie ; ça ne lui suffit pas que j'aie d'excellents résultats en éducation physique, bien que je sois si mince que j'ai l'air d'une ombre. Non, ça ne suffit pas. Il veut que je sois un vrai petit homme et il me donne un coup sur la tête

avec ses énormes paluches de mécanicien, des mains qui n'ont rien à voir avec son corps qui semble si décharné lorsqu'il est habillé, mais qui est tout en muscles lorsqu'il est nu. Mon père mange chaque matin une dizaine d'œufs au petit déjeuner, avant d'embrasser ma mère et de monter dans sa vieille voiture. Pour lui, qu'on soit homme ou femme, le manque de courage est la chose la plus grave qui soit ; alors, il rugit comme le lion de Némée, il crache comme l'Hydre de Lerne, quand il apprend que son plus jeune fils s'est laissé taper dessus sans réagir, il ne demande même pas ce qu'étaient en train de faire les enseignantes, ni rien de ce genre. Nous sommes assis à table, les trois hommes de la famille : mon père, mon frère qui, tout en détestant mon père, gobe tout ce qu'il dit, et moi.

— Voyons, raconte-moi ce qui est arrivé, dit-il lentement avec un sourire que je connais trop bien, tout en jouant avec les clés de la voiture.

Puis il me sert, à mon frère et à moi, un verre de rhum, double ration pour lui-même ; il boit sans me quitter des yeux.

Mon frère boit aussi et me regarde. C'est la première fois que je consomme quelque chose d'aussi fort ; dans ma gorge ça ne passe pas, je garde l'alcool un moment dans ma bouche et regarde mon père dans les yeux, qui dit d'une voix rauque :

— Avale.

J'avale et j'éternue.

— Allez ! Vas-y, raconte, dit mon père.

Je lui parle de la fille qui dessine et qui s'appelle Marlene, de son petit ami, Joaquín, qui a un sale caractère. C'est lui qui a voulu se battre, mais j'ai pensé que c'était mal, parce que ma mère et la Russe...

— Qu'est-ce que vient faire ici la Russe ? demande mon père de plus en plus furieux.

Il se ressert un coup.

— Continue, dit-il.

— Maman dit que ce n'est pas bien de se battre, encore moins à l'école, dis-je, parce qu'après ça figurera dans mon dossier scolaire et mon avenir sera compromis...

— Tais-toi, dit mon père qui approche tellement sa main droite de mon visage, que je peux voir ses ongles sales et rongés.

On dirait qu'on les a coupés à la machette plutôt qu'avec des ciseaux ; quant à ses doigts, vus de près, ils ressemblent aux pattes d'un crapaud géant.

Puis il se lève, il pousse sa chaise et me demande :

— Qu'est-ce que t'as, tu es une tapette ou quoi ? Demain, je vais à l'école avec toi.

Mon frère avale une gorgée en nous regardant, puis hausse les épaules.

— C'est ça, dit-il.

J'aimerais être mon frère.

Je vais à l'école avec mon père. C'est un ignorant, il n'est pas allé au-delà de la cinquième et il n'a même pas réussi à passer son CAP de mécanique ; il est de petite taille, il a des mains grêlées, mais on le respecte, car dans ses yeux bleus il y a une colère qui fait de lui presque un géant, une hargne sans limites. Mon père a des yeux de tueur en série. Les élèves attendent encore l'ouverture de l'école quand nous arrivons.

— Où il est ? me demande-t-il.

Je montre Joaquín, assis avec Marlene et un autre garçon, sur le perron d'une des maisons adjacentes à l'école.

— Hé, toi, approche ! dit mon père si fort que beaucoup d'élèves se retournent.

— C'est moi que vous appelez ? demande le jeune homme nonchalamment.

— Oui, toi, et tu vas me respecter, moi, car je suis pas le petit con à qui tu t'en es pris, avec la taille que tu as ; alors tiens-toi bien et ramène-toi, t'as intérêt.

Mon père le regarde si férocelement que l'adolescent intimidé se lève.

— Dis à ton père que demain je veux le voir ici. Dis-lui de ne pas m'obliger à aller le chercher chez lui.

Mon père profite du courage que je n'ai pas, il croit qu'il doit se montrer courageux pour moi, qui ne suis rien. Il frappera le père du garçon, un entraîneur sportif bien connu qui mesure près d'1,90 m et pèse 95 kg de muscles. Il en sortira victorieux comme presque toujours, bien qu'avec le nez cassé. Ce sera pour lui la dernière grande victoire de sa vie. Bien plus tard, j'irai en Angola, Cassandre ira en Angola, sans emporter ses robes blanches, et mon père sera fier de son fils qui ne reviendra pas ; puis, quand je mourrai, il dira en se souvenant de moi, « pour deux centimètres » ; c'est que si j'avais mesuré deux centimètres de moins, on ne m'aurait pas pris dans l'armée.

À peine un débris de soldat, habillé en femme la nuit quand personne ne nous observe, le capitaine et moi, jouissant des avantages d'une vie de couple, sous prétexte que je dois écrire les lettres destinées aux mères des morts. À la mère d'Osmel González Izquierdo, le conducteur du transporteur blindé, coupé en deux par un obus de fabrication chinoise. À la mère de Raúl Isidró, l'opérateur de lance-roquettes antichars de la compagnie, qui ne dessinera plus d'odalisques nues pour aider ses camarades à se masturber et dont le front a été transpercé par la balle d'un fusil de fabrication israélienne qui lui a ouvert un trou béant dans le crâne. À la mère d'Alberto Guerra, emporté par le paludisme un matin où, moi aussi, je délirais de fièvre ; je l'ai vu s'évanouir, tout près de moi à l'infirmerie, avant de se mettre à convulser, tandis que les infirmiers et le médecin se précipitaient vers lui, mais sans rien pouvoir faire ; il n'a pas survécu. À la mère de Roberto Rovira, un gars de Nuevitas, que nous connaissions sous le surnom de Camagüey, qui a marché sur une mine et volé en éclats ; il est monté si haut dans les airs qu'une fois redescendu on ne l'a jamais retrouvé. Aux mères des lieutenants Bernardo Álvarez et José Cifuentes, chefs des première et troisième compagnies, tués par une roquette qui a touché la jeep conduite par Bernardo. À propos de la mort de ces officiers, le rapport doit spécifier : « Les pertes ont été peu nombreuses, mais significatives. »

— Faisons une pause, dit le capitaine qui m'ordonne de me déshabiller.

Il m'aime dans la robe bleue, celle que je n'aime pas, parce qu'elle me fait paraître encore plus mince que je ne suis, elle me rend presque transparente.

— Je veux que tu chantes pour moi, dit le capitaine, quand sur la tente la pluie s'abat avec un bruit terrifiant et que sous une telle trombe personne ne viendra interrompre nos jeux. Fais semblant de tenir un micro à la main et d'être Olivia Newton-John ; chante-moi quelque chose de beau, allez, chante-moi *Xanadu*.

— Oui, capitaine, dis-je.

— Ne m'appelle pas capitaine, appelle-moi capi, ça me fait plaisir.

— Oui, dis-je.

J'entonne cet air d'une voix à effrayer les léopards, mais ça lui plaît. Le serpent de son sexe commence à se dresser, car je me passe les mains sur le corps et soulève ma robe, un peu, pas trop, juste un peu, pour ressembler à une fille qui, virginale, se veut en même temps provocante. Il boit une longue gorgée, tombe sa veste militaire et la suspend au dossier de sa chaise pour qu'elle ne se froisse pas. Il fait chaud à l'intérieur de la tente de campagne et tout le corps du capitaine brille de sueur et d'anxiété. Je suis moi-même anxieux, quelque chose plane dans l'atmosphère qui ne me plaît pas. On nous observe, je le sais. La nuit est pleine d'yeux, ô mon Zeus, qui nous regardent. Comme le fils du dieu chrétien, je pourrai bientôt dire : « Tout est accompli ! » Ta volonté sera faite, ô mon Zeus, mais le capitaine ne le sait pas encore ; ce qui semble ne durer qu'un instant est en réalité éternel, mais cela il l'ignore.

— Nous sommes gravés dans le marbre, lui dis-je, cessant de chanter et de faire semblant d'avoir un micro dans les mains.

Je le regarde droit dans les yeux, mais il ne m'entend pas.

— Monte sur le hamac et chante de là-haut, ordonne-t-il.

Il est toujours assis dans son fauteuil de toile, il fait nuit noire ; à la lueur du quinquet chacune de mes expressions, des siennes, ressemble aux grimaces de fantômes ; nous projetons nos ombres sur une réalité qui ne nous mérite pas. À moins de cinquante mètres se trouve la tente où dorment les officiers, les membres de l'état-major du bataillon. Si je chantais plus fort, ils pourraient entendre la voix de Cassandre se donner des airs de chanteuse pop. Des airs d'Olivia Newton-John.

— Danse, me demande le capitaine.

Je me dandine sur le hamac comme je le faisais dans les cabarets de Cienfuegos, quand j'avais quinze ans, que je m'habillais en femme et que j'allais danser sous les lumières qui s'allumaient et s'éteignaient, comme les torches qui entouraient la statue d'Athéna le jour où Ajax, le fils d'Oïlée, m'a prise par les mollets, a déchiré ma robe et là, devant la statue de la déesse, m'a

violée et a scellé son sort. Je danse à l'intérieur de la tente de campagne du capitaine ; au-dessus de ma tête il y a cette toile militaire, grise, et au-delà tout le ciel d'Afrique et ses étoiles, pas celles de Rauli, le Sans-Os, mais les étoiles de Cassandre. Je danse et soudain je me mets à convulser, je vomis des glaires vertes, je vois une femme qui danse comme moi, c'est une blonde elle aussi, elle a les yeux bleus, elle aussi porte une robe, mais fleurie ; j'entends très distinctement la musique qui l'entoure. *Lucy in the Sky with Diamonds*, chantent les Beatles, quand soudain elle cesse de danser, sèche la sueur de son front avec un mouchoir immaculé ; un homme lui offre un verre, elle sourit, elle porte le cristal à ses lèvres, boit ; ses yeux se retournent, elle tombe au sol et convulse comme moi. Je vois ce visage aux traits acérés et je la reconnais, c'est la femme du portrait que le capitaine transporte de camp en camp, c'est la femme qu'aime le capitaine, ma rivale, là-bas à Cuba. Elle va mourir dans une semaine, je le sais mais je ne dis rien, j'essaie de continuer à danser et je tombe dans le hamac, je suis encore très faible, la fièvre m'a épuisé.

Toute notre armée en proie à la fièvre progressait sur les collines verdoyantes de l'Angola, jusqu'à notre ancienne base. Nous n'étions plus qu'une armée de vainqueurs moribonds que le peuple acclamait à notre passage.

— Cuba et Angola ! criaient-ils.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? dit le capitaine qui me frappe durement au visage d'une main de soldat. Tu as encore de la fièvre ?

J'ai gâché le divertissement du capitaine ; cette fois son sexe en érection ne répandra pas son sperme dans mon anus. Il n'aime pas voir mon visage, auquel un instant plus tôt il trouvait des airs de star de cinéma australien, retrouver les traits vulgaires d'une recrue cubaine, dont il lui faut s'inquiéter. Il est furieux contre moi. De mauvais jours attendent Cassandre, je le sais, il ne va pas aimer se savoir veuf d'une véritable femme, pour se trouver marié à moi qui ne suis rien. Quand arrivera la lettre l'informant du décès de sa femme et lui demandant s'il veut se rendre à Luanda en hélicoptère pour de là prendre un avion jusqu'à La Havane, et de La Havane se rendre à Gibara où auront lieu les

obsèques et où se trouvent ses beaux-parents qui l'attendent inconsolables, il dira « Non, à quoi bon ? » et, pendant trois jours, il ne quittera pas sa tente, sorte d'Achille aux cheveux noirs et à la moustache hirsute.

— Retourne à ton quartier, me dira-t-il en regardant le sol rougeâtre avec des yeux opaques de douleur.

— Oui, capitaine, répondrai-je.

Et je ne trouverai rien à ajouter pour le réconforter. Je me tiendrai presque au garde-à-vous devant lui et, pour la première fois, j'aurai envie de le serrer dans mes bras et de ne pas lui tirer une balle dans la nuque.

— Fiche-moi le camp une bonne fois pour toutes, bon sang ! dira-t-il alors, et dans son regard endurci brilleront d'étroites pupilles de félin.

Je prendrai mon fusil, mon masque à gaz, ma pelle d'infanterie et mon sac à dos, et je regagnerai l'escouade de Carlos, qui a déjà vu la mort, mais pas la sienne ; à l'en croire, il a eu le temps de tirer une très longue balle sur un groupe de soldats sud-africains en retraite.

— Lui, ce doit être un de ces petits Blancs qu'on a tiré de son bac à sable, dit-il aux membres de l'escouade qui, en rangs, l'écoutent et me lancent des regards haineux en me voyant lui tenir tête et le saluer la main au front.

— Sergent, je vous demande la permission de rejoindre ma formation.

— Marilyn Monroe est de retour, il est vrai que sans elle l'escouade était foutue. Qu'est-ce que t'as fait tout ce temps, ma petite ? dit-il en s'approchant, d'une voix féminine qui fait rire les soldats. Réponds, c'est un ordre. T'as intérêt à parler, insiste-t-il devant mon silence.

Enfin, je me décide :

— J'écrivais des lettres pour les morts, dis-je.

Cela lui semble une occupation mystérieuse, digne de respect.

— Si tu dois écrire la mienne, tu diras à ma mère que je suis mort en héros, et ne t'avise pas d'écrire des saloperies, si tu veux pas que je sorte de ma tombe pour te tirer les oreilles, c'est clair ?

Lettres pour les morts, lettres pour la famille des morts. *Aujourd'hui, j'ai la triste mission de vous informer que votre fils, un digne soldat de nos bien-aimées Forces révolutionnaires cubaines, est tombé en mission de combat, remplissant honnêtement son devoir de soldat internationaliste. C'est un grand honneur pour nous d'avoir combattu à ses côtés et son souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs.* Des lettres pour les morts qui, à leur arrivée à Cuba, lèvent les mères de leurs chaises et les figent dans l'incrédulité quand elles lisent ce bout de papier qui les informe que leur enfant n'est plus. Des lettres pour les morts, d'effroyables lettres qui ne devraient jamais arriver, mais qui arrivent par vagues, une à une, comme les gouttes de pluie qui se faufilent à travers une toiture négligée. Les lettres des morts arrivent. Qui écrira la lettre qui annoncera ma mort ? Personne, car on ne retrouvera pas mon corps, je ne quitterai pas l'Angola, je serai emporté par le flux rétrograde du temps et je retournerai à Troie où je redeviendrai Cassandra. J'aurai de nouveau maille à partir avec le néant. L'effroyable, le sombre silence des dieux est-il audible ? Peut-on l'entendre ? Alors, on n'est ni vivant ni mort, on est en suspens dans cette nasse gélatineuse qu'on appelle l'Empyrée ; c'est ainsi qu'à présent je me trouve, flottant dans le néant, préparant mon retour à Troie, où je reprendrai place dans le ventre d'Hécube, où je redeviendrai l'être haï des dieux, Cassandra la Folle, que personne ne croit ; oui, mais pour l'instant je suis dans la cour de récréation, où je me tiens le ventre parce qu'ils m'ont encore frappé. Ils savent faire mal, ils enfoncent leurs poings, c'est comme si la chair de l'autre se fondait peu à peu dans ma chair, puis quand je tombe, j'essuie des crachats sur mon visage, je m'entends appeler « Sans-Os ! » et ce « Sans-Os ! » retentit comme un signal, un ordre lancé à tout le monde de crier. Sous les traits de Shango, Apollon se trouve parmi eux, je suis seul à le voir, il me regarde et crie-lui aussi « Sans-Os ! » jusqu'au moment où arrive la professeure de maths :

— Mais, les enfants, voyons, ça va encore durer longtemps ?

— C'est qu'il manque pas de culot, ce Sans-Os, dit Ernesto.

— Il ne s'appelle pas Sans-Os, dit Carmen, seule camarade qui proteste quand ils me frappent et qui est allée chercher la prof. Il s'appelle Raúl.

— Fichez-moi le camp, dit la prof. Je n'arrive pas à croire que vous vous comportiez comme ça, à votre âge ! Espèces de petites brutes.

— Il l'a bien cherché, c'est un contre-révolutionnaire, dit Juan Carlos en se moquant, il lisait un livre interdit.

— Et toi, tu écoutes du rock'n roll, dit Carmen.

— Ça, c'est pas interdit et toi, c'est pas tes affaires. Madame, c'est lui qui a donné un coup de pied le premier, demandez à Isabel.

Isabel hoche la tête :

— Oui, madame, Rauli n'avait rien fait et c'est Juan Carlos qui a commencé à le traiter de minet, pour se moquer de lui, alors Rauli lui a tiré la langue, c'est pour ça... Vous savez, il lui a donné un coup de pied au ventre, il est tombé par terre et après tout le monde s'est jeté sur lui, c'est exagéré, quand même ! Tout le monde criait « Sans-Os, Sans-Os, Sans-Os ! » Moi, ça m'a fait de la peine, j'ai même eu envie de pleurer... Quels salauds, ces garçons !

Toujours par terre, je les regarde parler, je ne me décide pas à me lever.

— Silence, on n'est pas dans une Assemblée de reddition de comptes du pouvoir populaire ! dit la prof. Allez ! Tout le monde en classe, la récréation est terminée, vous êtes punis, et gare à vous si j'apprends que vous le brutalisez encore.

Pendant qu'on rentre dans la classe, la professeure de maths me tend la main et m'aide à me relever.

— Tu vas devoir apprendre à te défendre, un jeune révolutionnaire doit savoir se défendre, surtout quand il est le plus petit de la classe, un bout de chou, mais il y a peut-être quelque chose qui explique pourquoi on ne t'aime pas, Raulito ; qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas.

— Moi, je crois que tu sais trop de choses ; tu ne devrais pas être si savant, laisse aussi les autres répondre un peu en classe... Je sais que tu lis des livres, et

c'est très bien pour ta culture, mais laisse-les à la maison, ici, les garçons, ce sont presque tous des sportifs, des brutes, c'est pour ça qu'ils te détestent... .

— Oui, m'dame.

J'entre dans la classe avec elle, je m'assois à mon bureau et je balance les jambes en l'écoutant dire que nous devons nous respecter les uns les autres.

— Mais Raúl n'est pas un révolutionnaire, dit Ariel, un garçon presque aussi petit que moi, presque aussi maigre, mais très agité. Les pédés, ils peuvent pas être des révolutionnaires.

Rires dans la classe. La prof me regarde et soupire :

— D'abord qui vous dit que Raulito est homosexuel ? Il n'a que dix ans, et ce n'est pas des petits morveux comme vous qui pouvez savoir ce que c'est, un homosexuel... Vous voulez que j'en parle à vos parents ? C'est ça que vous voulez ?

Silence dans la classe, personne ne souhaite cela, et moi non plus.

Moi encore moins.

On entendra de nouveau les morts, on les entendra de nouveau voleter au-dessus de nos têtes comme des oiseaux téméraires que les autres ne perçoivent pas distinctement, mais que, moi seul dans toute l'unité, je comprends, car je les vois me regarder pendant qu'ils tourbillonnent au milieu d'une tornade infinie, Achille près d'Héraclès avec sa massue, Héraclès près du grand roi zoulou Shaka et d'un général d'Empire qui eut les larmes aux yeux en entendant : « Soldats, songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles d'histoire vous contemplent. » À côté de ce général, un jeune guerrier bantou qui préféra la mort à l'esclavage avala sa langue à la vue des Portugais qui le traînaient déjà jusqu'au navire pour l'emmener en Amérique, le roi Shaka près d'Ajax le fils de Télamon, Ajax le fils de Télamon près d'Ajax le fils d'Oïlée, Ajax le fils d'Oïlée près d'un pharaon égyptien, Khéops près d'une femme violée par des Sud-Africains, une belle femme qui me regarde de ses yeux tristes, cette femme près de mon frère Hector qui ne me répond pas quand, sans ouvrir la bouche, je l'appelle de mes seuls yeux ; j'appelle mon frère Hector, qui revient tête baissée pour n'avoir pas su protéger Troie.

Cette tornade de morts plane au-dessus de nous comme une sombre nuée orageuse.

Il faut conjurer les morts, il faut une offrande, c'est pour cela que nous avons tué le léopard.

— On va s'en occuper, dit le capitaine qui très tôt monte dans la jeep, accompagné de Martínez, du lieutenant Amado et de Carlos qui, en plus de leur AK, ont pris un fusil à lunette.

Ils achètent un cochon au village et l'attachent à un arbre pour attirer le léopard. Ils reviendront deux jours plus tard et déposeront, au milieu de l'aire de rassemblement du bataillon, le corps du léopard, tout cela pour apaiser les morts. Mais ils ne savent pas pourquoi, ils croient obéir aux invocations des notables du village, ils ignorent que, derrière la mort du léopard, il y a des morts anciens, si vieux que je les vois flous, il y a ma mère Hécube qui refuse

mon retour, qui veut que je vive, ne serait-ce que sous la forme éphémère de Raulito le Sans-Os.

OceanofPDF.com

— Lis-la, m'a-t-il dit, et j'ai relu cette partie où il est écrit : « Camarade capitaine, il est de votre devoir d'être fort, parce que la Patrie, la Révolution et les enfants de la patrie dont vous avez la charge ont besoin de vous. Nous avons le douloureux devoir de vous informer qu'il y a trois jours votre jeune épouse Katerina Rodríguez Morales a été victime d'une grave intoxication après avoir consommé de la liqueur de crème, préparée par erreur avec de l'alcool de bois. L'équipe médicale de l'hôpital provincial d'Holguín a fait tout son possible pour la sauver, hélas sans résultat, elle est décédée entourée de soins. »

Quand j'ai fini, il m'a demandé de la relire et quand j'ai lu la partie où l'on annonce sa mort, ses yeux se sont embrumés de larmes, il m'a serré dans ses bras et il a répété que je lui ressemblais, puis il m'a donné un coup de poing dans le ventre parce que je ne suis pas elle. Je suis resté plié en deux, me couvrant la tête de mes bras, au cas où le capitaine me frapperait à nouveau. J'ai fini par aimer qu'il me frappe, comme ça rageusement, sans répit. Sa femme est morte, elle est morte au moment où notre bataillon d'ombres revenait d'une aube victorieuse, elle est morte à Cuba, à Holguín, où il n'aurait rien dû lui arriver, tandis que la tornade de morts exigeait de nous des sacrifices humains, Agamemnon le premier. Elle est morte pour que la fièvre s'arrête et qu'aucun autre soldat ne meure, mais je ne peux pas lui dire cela. Moi, je n'étais pas à ses côtés, lorsque ce lieutenant, dépêché tout exprès par l'état-major de la division, dont le nouvel uniforme semblait noir en plein après-midi angolais, a regardé le capitaine dans les yeux, lui a tendu la lettre et lui a demandé de la lire immédiatement, devant lui, mais d'abord de s'asseoir et d'être fort, un Cubain, un vrai dur, car c'est dans de tels moments que les hommes sont mis à l'épreuve.

— Prends un verre, a insisté le lieutenant ; allez ! choisis le rhum le plus fort que tu aies.

Le lieutenant, grand, au teint obscur et à la voix grave de baryton, s'écoutait parler quand mon capitaine a ouvert calmement la bouteille de Havana Club

qu'il gardait pour les grandes occasions, il a pris tranquillement les deux verres en cristal taillé que lui avait offerts un capitaine de l'armée portugaise, a versé calmement le rhum, s'est assis calmement, a regardé calmement le lieutenant dans les yeux pendant près de cinq secondes, puis a déchiré calmement l'enveloppe, avant de lire. Moi, j'étais allé avec deux autres soldats à l'entrepôt central de la division, situé à près de deux kilomètres du quartier général du bataillon, mais j'ai entendu le cri qui, comme un vent sombre, a fait tomber les feuilles des arbres, faisant fuir les oiseaux et les singes, brisant des toiles d'araignées, faisant hurler les hyènes et relever la tête de l'antilope avant que le lion ne parvienne à s'approcher, un cri qui m'a rappelé Achille pleurant la mort de Patrocle... Nous ne sommes que des ombres sur la toile de cette vie, ô mon Zeus, ai-je pensé en écoutant les hurlements des hyènes et des chiens sauvages, en voyant toute l'armée cubaine se figer devant le cri silencieux du capitaine, figé dans sa douleur ; alors, pour lui et moi, tout s'est achevé.

On sent la nuit tomber, on sent le pouvoir de la nuit comme un bien inestimable, lorsqu'on peut enfin être seul avec soi-même, à l'abri, dans la fausse protection de son hamac et qu'on n'est pas obligé d'écouter Carlos dire :

— Tu as dû faire quelque chose pour que le capitaine te renvoie ici... Tu as dû te jeter sur sa bite. Ça, ça se fait pas, Marilyn Monroe, tu vas voir, je vais faire de toi un vrai soldat.

Agustín, allongé sur la couchette attenante, me rend *Anna Karénine*.

— Je te l'ai soigneusement gardé pour qu'ils ne te le prennent pas pour en faire du PQ... J'ai beaucoup aimé, mais pas autant que Malcom X.

Ce livre, la biographie de Malcom X, est le préféré d'Agustín, qui l'a apporté de Cuba. Pour lui, c'est un peu une Bible, comme *L'Iliade* pour moi. Agustín n'a pas lu *L'Iliade*, alors je lui offre la mienne, car je la connais presque par cœur.

— Non, dit-il, c'est écrit en vers et je ne vais rien y comprendre, tu ferais mieux de me raconter l'histoire.

Je m'assieds sur ma couchette et je commence :

— *Chante, ô déesse, la colère du Péléide Achille ; détestable colère, qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre et jeta en pâture à Hadès tant d'âmes fières de héros...*

J'essaie de parler tout doucement, de peur que Carlos n'entre et ne nous punisse d'avoir parlé après l'extinction des feux. D'abord Johnny le Rocker se réveille, puis Matías, et à la fin toute la tente écoute les exploits de mon frère Hector et les perfidies des Achéens, car je raconte *L'Iliade* à ma manière. Je leur parle de la beauté des femmes de la cité, des jeux et des courses de chevaux. Je leur parle du palais de mon père et leur raconte comment Apollon a vomi dans ma gorge pour que personne ne me croie.

— C'est comme aller au cinéma, dit une voix qui émerge d'un hamac à ma droite.

— Elle en sait des choses, Marilyn Monroe, dit Matías.

— Une vraie tête d'œuf, dit un autre soldat.

Peut-être me punis-tu plus que tu ne l'as déjà fait, ô mon Zeus, pour avoir révélé les secrets de tes enfants, mais ils n'ont pas pu sceller ma bouche ou alors ils n'étaient pas intéressés, car, malgré la présence d'Athéna, d'Aphrodite et d'Apollon assis à côté de moi dans le hamac, abasourdis, à m'écouter, j'ai parlé aux soldats cubains, je leur ai parlé des perfidies, de la malveillance de tes enfants, aussi faux que de la monnaie d'argile. Je me suis senti heureux, ô mon Zeus, jusqu'à ce que soudain Fermín dise :

— On a assez écouté de bobards comme ça, ici on est tous marxistes-léninistes.

Il a allumé la lumière et la magie s'est dissipée dans la nuit africaine.

Nous nous sommes tus.

Je pose ma tête sur l'oreiller, mais les mots restent éveillés en moi, les mots me ramènent à Troie, et je me vois courir sur le sable de la plage avec deux de mes sœurs, quand j'aperçois un nuage très bas sur la mer, trop. C'est la voile d'un navire qui approche. Puis d'autres et d'autres, encore d'autres.

— Rentrons, dis-je à mes sœurs.

J'ai retrouvé mon escouade mais le capitaine me hait, il ne m'appelle que pour relire la lettre et puis il me cogne, fort, fort et sec, avec ses poings d'ancien boxeur. Il a peur que je raconte notre histoire.

— Mon honneur dépend de ton silence, dit-il en me regardant de ses yeux de hareng saur. Tu savais qu'elle était morte et tu ne m'as rien dit.

— Comment aurais-je pu le savoir ?

— Tu sais tout, Raulito, et tu savais sa mort avec plus de force, plus de conviction. On le voyait à tes yeux que tu le savais, je ne sais pas de quelle manière, mais on le voyait quand je t'embrassais, tu savais qu'elle était morte, quand je te pénétrais tu savais qu'elle n'était plus dans ce fichu monde des vivants, cette maudite vallée de larmes... Je ne sais pas comment, mais je sais que tu le savais et tu ne m'as pas préparé, tu ne m'as rien dit, c'est pour ça que je te déteste et parce que tu lui ressembles, mais tu n'es pas elle, retourne dans ta compagnie.

« Supplément de service » au milieu de l'Angola, ce qui revient à dire « supplément de service » au milieu de nulle part. Carlos me tend une pelle et m'ordonne d'ouvrir un très grand trou puis de le reboucher.

— Mets ton masque à gaz, précise-t-il plus tard, je ferai de toi un homme.

— Laisse-le, Carlos... commence à dire Agustín.

— Mais toi, tu te prends pour qui ? dit Carlos. C'est quoi ce petit jeu ? Celui qui commande cette escouade, c'est moi... Le soldat Raúl Iriarte n'a pas la capacité combative nécessaire pour intégrer cette compagnie et il est de mon devoir de le mettre au diapason, alors tu la fermes ou je t'accuse d'insubordination sur-le-champ... Je veux plus t'entendre, et toi, Raúl Iriarte, vas-y, et maintenant.

J'obéis, je mets le masque à gaz qui me laisse à peine respirer, et j'attrape la pelle d'infanterie.

— Le capitaine m'a demandé d'être particulièrement dur avec toi, me murmure Carlos accroupi près de moi. Je ne sais pas ce que tu lui as fait.

À genoux, j'ouvre un trou dans la terre desséchée et compacte. Les autres soldats me regardent. Il est deux heures de l'après-midi et le soleil est à son apogée.

— Elle est plus jolie que celle que j'ai à la maison, et pourtant elle est en sueur, dit Fermín et tout le monde rit sauf Agustín.

— Oui, mais ici on n'est pas là pour être jolie, dit Carlos en feignant d'être sérieux, ici on vient accomplir son devoir envers la patrie et maintenant nous sommes une unité glorieuse. Qu'est-ce qui arrivera si on vient nous inspecter et qu'on voit le genre d'éléments que nous avons dans l'escouade ?

— C'est pas sa faute, dit Johnny le Rocker d'une voix légèrement plaintive, c'est celle de l'idiot qui a déclaré apte au service ce petit soldat de plomb.

Je creuse sans les regarder. Leurs mots me glissent dessus et ne m'atteignent pas, je creuse un très grand trou, je pourrais presque sortir par ce trou de l'autre côté de la Terre. Athéna m'aide. Je creuse la tombe où mon corps sera enterré

quand le capitaine me tuera. Je le creuse avec le soin de celui qui sculpte une maison aux portes de chêne et aux jardins invisibles. Je creuse ma propre tombe et Athéna creuse avec moi, je la vois soulever la terre et la poser à côté de moi avec un sourire sur son visage parfait et vide comme un masque de bronze.

OceanofPDF.com

Si Laocoon n'avait pas planté sa lance dans le ventre du cheval, ç'aurait tout changé, on y aurait entendu résonner les armes des Achéens et ce coup n'aurait pas fait taire leurs murmures, ces murmures que je désirais que mon père entende.

— Ils sont à l'intérieur, dis-je, serrant si fort le bras de mon père que j'y enfonce mes ongles.

— À l'intérieur de quoi ? a demandé Priam en faisant semblant de ne pas me comprendre.

— Tu as entendu Laocoon, ai-je insisté, ils sont à l'intérieur de ce faux cheval de bois.

— Ne sois pas si brusque, ma fille, a dit Hécube, laisse ton père tranquille.

Je voulais être convaincante :

— Vous ne voyez pas que le cheval n'entre pas par les portes de la cité ? Laissons-le ici dans la plaine, ce sera une offrande à Poséidon.

Mon père, mon pauvre père, si pieux et si naïf à la fois, mon pauvre père qui me regarde comme s'il ne me voyait pas :

— Comment peux-tu demander que nous le laissions dehors si c'est une offrande à Poséidon ? Que pensera le dieu si nous laissons son cheval à la merci des hors-la-loi et des brigands ? Regarde, ma fille, les Achéens sont partis, on ne voit plus une seule voile à l'horizon. Plus une. Ils ne sont pas là, ils sont partis, nous allons ouvrir une brèche dans la muraille pour que ce magnifique destrier puisse entrer, après quoi nous ferons une fête à Troie et je danserai avec toi, ma fille ; cesse donc ce froncement de sourcils qui enlaidit ton visage, Cassandre... Allez.

J'ai regardé ce rustique, cet énorme cheval de bois. La lance de Laocoon tremblait encore dans le ventre de bois. Je me suis approchée et j'ai posé ma main sur l'un de ses mollets humides de sel, ces extrémités fabriquées à partir d'épaves de nef que mon frère Hector avait incendiées. Il portait en lui les

Achéens et la ruine de Troie. J'ai essayé d'insister, mais Hélène a passé son bras autour de mes épaules.

— Allez, Cassandre, ce n'est pas un endroit pour une jeune fille nubile, a-t-elle dit de sa voix répugnante et cajoleuse.

Et elle m'a entraînée loin de mon père, je l'ai suivie, comme un agneau je l'ai suivie, j'ai suivi Hélène, j'ai pénétré dans la ville par les rues, franchi les portes de chêne, suivie d'une foule d'enfants qui jouaient : les uns faisaient Hector, d'autres Achille et nous tuaient au combat. Je me suis retournée et j'ai de nouveau regardé le cheval, j'ai écarté la main d'Hélène de mes épaules, j'ai voulu revenir en arrière, mais les portes se sont refermées sur mon passage et les sentinelles m'ont fixée les bras croisés.

— Fini de jouer, ont-elles dit.

J'ai dix-sept ans, dans six jours c'est mon anniversaire et je sors la nuit à Cienfuegos, je porte un pantalon court, à l'intérieur duquel j'ai glissé une petite robe en coton russe que j'ai achetée au marché noir. Je me change chez mon ami Roberto, dont les parents ont quitté Cuba pour Miami ; il a la maison pour lui tout seul, jusqu'au retour de sa sœur de Varadero. C'est une très vieille bicoque en bois, pleine de fantômes qui nous regardent entrer, Roberto et moi, dans la chambre de ses parents, ornée d'un immense miroir, devant lequel nous nous changeons en riant. Jaloux, les fantômes nous regardent nous livrer une bataille d'oreillers, sauter sur le grand lit et écouter ABBA à la radio, qui chante *Chiquita* en espagnol ; nous nous maquillons, heureux comme deux filles. Roberto aussi s'habille en femme. Il a vingt ans, mais en paraît dix de plus, il a peur, il m'observe de ses pupilles tremblantes, c'est sa première fois, et ça l'excite beaucoup.

— Oh, si on s'en rend compte, on va nous tuer, dit-il en prenant mes mains dans les siennes, des mains trop grosses pour être féminines. Toi, oui, tu ressembles à une fille, dit-il quand nous sommes déjà habillés en femmes dans le salon de sa maison, entourés des portraits de ses grands-parents et ses arrière-

grands-parents, des fantômes au regard à présent courroucé. Toi, personne ne va te reconnaître, mais moi...

— N'aie pas peur, lui dis-je, mais surtout ne parle pas, car tu as une grosse voix ; si on nous entend, on va nous mettre en pièces, alors tais-toi.

— D'accord, je vais faire comme si j'étais muet.

— Et ne t'avise pas de reluquer les braguettes, aucune femme ne fait ça, lui dis-je pour qu'il ne baisse pas le cou, comme une gazelle envoûtée, et qu'il ne reste pas bouche bée quand les danseurs agitent leurs couilles à côté de lui.

On va danser, c'est mon dernier jour à Cienfuegos. Demain, je serai dans un camion de transport de troupes à destination de Loma Blanca, là on va me préparer pour l'Angola, on fera de moi un petit soldat de plomb, c'est mon dernier jour en civil, alors Roberto et moi, nous allons en boîte danser sous les lumières. Lumières qui me ramènent à Troie, je tourne sur moi-même, je tourne, j'ouvre les bras et tourne en regardant le plafond et me voici une autre. Je suis devenue Cassandre en tunique de lin, je suis déjà aux pieds de la statue de la déesse, enveloppée dans la fumée des encensoirs, la chaleur du feu sur mon visage, le parfum des agneaux sacrifiés, je peux entendre cette langue que je ne comprends qu'endormie.

— Cassandre, Cassandre, réveille-toi, me dit ma mère quand je danse. Tu trembles, ma fille.

Je tremble parce que je me vois dans un endroit inconnu, très loin de Troie, je suis un homme habillé en femme qui se rend à une fête où il est très dangereux d'aller, car si on me découvre, on va me tuer. Personne ne doit soupçonner que nous avons un pénis. Personne.

— Au moindre soupçon, nous sommes morts et notre mort ne sera pas douce, on nous lynchera comme on l'a fait avec Farah María : après on dira que nous nous sommes jetés sur leurs bites, dit Roberto. N'oublie pas que je m'appelle Magalí.

Moi, c'est Nancy.

Magalí et moi arpentons les pavés de Cienfuegos, en nous dandinant mais sans excès. Nos talons font *clac ! clac !* La nuit commence, nous affichons un air sombre. Les jolies filles ne doivent pas trop sourire ; les bras croisés, elles fixent d'un regard fier un lieu imprécis entre ciel et terre. Il m'a fallu des mois pour apprendre à Roberto à marcher avec des talons, mais à présent, il les porte presque mieux que moi, bien que dans ma main je sente trembler son coude. On nous regarde. *Ella va de todo juego, con aro, y balde y paleta ; el balde es color violeta ; el aro es color de fuego. (Elle n'y va que pour le jeu, un seau, sa pelle, un cerceau ; couleur violette le seau ; le cerceau couleur de feu.)*

— Prenons un taxi, dit Magalí qui, à dix pâtés de maisons seulement, a peur de marcher ainsi dans la rue.

Comme c'est dimanche, elle est très fréquentée, les gens se retournent sur nous. Un homme à vélo me lance :

— Salut, la blonde.

— Où allons-nous trouver un taxi à cette heure ? dis-je à Magalí. Marchons encore, s'il te plaît, on n'est plus très loin.

Nous arrivons. Le *dancing* s'appelle Xanadu et pour les filles l'entrée est gratuite. Un gros homme nous laisse entrer, il porte une *guayabera* blanche cintrée et nous dévisage sans un sourire.

— Entrez, nous dit-il.

L'endroit est bondé. Les lumières de toutes les couleurs nous explosent au visage.

— Vous êtes au Xanadu, où tout est possible, dit quelqu'un au micro, avant de passer Olivia Newton-John sur la chanson du film *Xanadu*.

— Que veut dire Xanadu ? me demande Magalí lorsque nous traversons la piste en direction du bar.

Ici, elle se sent plus en sécurité, grâce aux lumières qui s'allument et s'éteignent, rendent indistinctes les silhouettes.

— C'était le nom du palais de l'empereur moghol, lui dis-je.

— Toi, tu sais tout, dit-elle.

— N'exagère pas.

Nous arrivons au bar où un grand serveur chauve au sourire joueur nous demande :

— Qu'est-ce que les poupées vont prendre ?

— Une bière, dis-je.

— Un mojito, dit Magalí.

Musique d'Olivia Newton-John pour les hommes qui vont bientôt faire la guerre, car Cuba est en guerre, très loin, en Angola. Moi aussi, je vais à la guerre, mais je ne suis pas un homme, je suis une petite blonde, assise sur un tabouret, dos au bar, à côté d'une grande brune, nous regardons les garçons et les filles se démenner sur la piste de danse. Puis quelqu'un s'assoit à côté de moi et me chuchote à l'oreille :

— Toi, tu es Wendy et ta petite amie, c'est le capitaine Crochet, il ne lui manque que le cache-œil et la main de fer.

Je me retourne. C'est un jeune mulâtre, élancé, au sourire triomphant, qui, au fil de la conversation, s'avère être un boxeur connu, membre de l'équipe nationale, il part lui aussi, pas en Angola mais en Finlande.

— Voulez-vous boire autre chose ?

Mais, avant de nous laisser répondre, il demande déjà au serveur un autre mojito pour Magalí et des bières pour lui et moi.

Le garçon chauve débouche les bouteilles et s'apprête à les poser sur le bar, mais le jeune boxeur demande un verre pour moi qui suis une dame.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? dit-il en regardant sérieusement le serveur qui s'excuse, pose un verre bleu devant moi et prépare le mojito de Magalí.

— À votre santé à toutes les deux, dit le boxeur avant de boire.

Nous buvons nous aussi. Sur la piste de danse, les couples dansent désormais au rythme des Los Van Van. *Baila como el buey cansado, compóntela tú que ya estás cansado* (Danse comme le bœuf fatigué, compose-la-toi toi-même si tu en as assez), entend-on dans les haut-parleurs tandis que les gens se meuvent à pas si

maladroits et si comiques que Magalí et moi, nous avons du mal à contenir nos rires.

— Et vous, à part être jolies, vous faites quoi ? demande le boxeur en posant une de ses mains robustes sur ma cuisse gauche, que couvre le tissu de la robe.

Je retire sa main en le regardant dans les yeux.

— Excuse-moi, dit-il.

— Ce n'est pas grave, lui dis-je. Elle, elle est infirmière et moi, je suis encore au lycée.

Magalí a l'air inquiète, elle reprend peur. Le fait que ce jeune boxeur, en la voyant, lui ait dit qu'elle ressemblait au capitaine Crochet l'a sidérée, remplie de doutes, elle a l'impression qu'on est sur le point de découvrir la supercherie et que ce dancing de garçons et de filles heureux va se transformer en un enfer de coups de pied et de cris. « Bande de pédés ! » va-t-on nous crier si on nous découvre, jusqu'à se casser la voix, et puis nous serons conduites au commissariat, couvertes de bleus et de sang, et là il faudra encore rendre des comptes, pour finir tout droit à La Patera, ce quartier de la prison bien connu à Cuba, où l'on enferme ensemble homosexuels, travestis et hermaphrodites. Près de la mienne, la main de Magalí tremble, je suis son seul bouclier et sa sécurité, moi, oui, je ressemble à une femme, et le boxeur effleure ma main gauche.

— Tu veux bien que je te lise les lignes de la main ? questionne-t-il.

Je fixe ses yeux aux reflets d'or fauve, presque noir, son visage au nez aquilin qui ne ressemble pas à celui d'un boxeur.

— À condition que tu me permettes de lire les tiennes.

— OK, je commence.

Il prend ma main droite, la caresse et l'embrasse sur la paume. J'ai emprunté à ma mère un peu de son parfum Alicia Alonso pour m'en asperger les mains, les coudes et derrière les oreilles, il n'est donc pas étrange qu'il dise que je sens très bon, mais ensuite il adopte la voix profonde et sombre d'un homme plus vieux que son âge.

— Tu es très sensible, Nancy, une fille exceptionnelle, formidable, quand tu auras fini le lycée tu iras à La Havane faire une licence en histoire de l'art, tu vas obtenir ton diplôme, tu auras ensuite deux enfants, des jumeaux, et tu achèteras une maison à Miramar... Tu vas réussir dans la vie, je le vois clairement, très clairement, ici dans le creux de ta main.

Il dit cela avec le plus grand sérieux en me regardant dans les yeux, les jeux de lumière rendent sa peau d'abord violette, puis rouge, puis bleue et enfin jaune.

— Maintenant c'est mon tour, dis-je en lui prenant la main.

Je n'aurais pas dû. Il va bientôt mourir dans un accident d'avion. Je sens dans ma poitrine l'oppression qu'il ressentira lorsque l'avion commencera à perdre de l'altitude et qu'il saura ce qui l'attend en bas, alors il voudra prier mais les mots n'arriveront pas à ses lèvres. Cependant, il me regarde avec un large sourire et je souris de même, que faire ? Nous ne sommes que des figures figées sur cette toile que vous, les dieux, n'en finissez pas de peindre, ô mon cruel Zeus.

— Tout va bien, Nancy ? Vais-je être champion olympique ?

— Oui, mais tu ne remporteras qu'une médaille d'argent, dis-je en le voyant perdre son dernier combat contre un grand Yougoslave.

— Eh bien ! ça me suffit, dit-il. Allons danser, et que le capitaine Crochet nous attende ici.

— Ce n'est pas une façon de traiter une dame, dis-je patiemment, et je bois un peu de cette bière qui n'est plus aussi fraîche.

— Je dis ça affectueusement, en réalité elle est très belle, j'attends juste un ami karatéka qui aime les grandes femmes, il doit être sur le point d'arriver... Allez.

Nous allons au centre de la piste et nous dansons. Demain, je vais à Loma Blanca et de là en Angola, aujourd'hui c'est mon dernier jour à Cienfuegos et je danse, habillé en femme, dans les bras d'un boxeur en écoutant Roberto Carlos chanter *Comenzó esta música suave [...] Qué bien si esta música suave no*

terminara jamás (Cette musique douce a commencé [...]) Qu'il serait bon que cette douce musique jamais ne prenne fin). De sa place au bar, je vois le visage de Magalí s'allonger, triste oiselle. Plus tard, je serai déjà en Angola, quand un chauffeur routier lui donnera une telle raclée qu'il la clouera trois semaines sur un lit d'hôpital d'où elle m'écritra une lettre que jamais on ne me remettra, car les glorieux soldats de l'Angola ne peuvent pas recevoir de lettres écrites par des pédés. La lettre restera dans le bureau d'un robuste employé des postes, un membre de la Sûreté de l'État, qui publiera une directive : « Enquêter sur le soldat Raúl Iriarte », mais à l'arrivée de l'enquêteur, je serai déjà en train de naviguer sur les eaux sombres du Styx, je ne serai plus que cette poignée de poussière et de brins d'herbe traçant des signes sur la terre africaine, j'attendrai déjà que l'univers, comme une vieille femme au sommeil agité, revienne à son point de départ et me ramène dans le ventre d'Hécube, que renaisse Troie, la cité aux douze portes. C'est ce que tu m'as demandé, ô Zeus, tu es entré dans le trou où je gis, la tombe que j'ai creusée pour que le capitaine enterre notre secret et, sous la forme d'une brise bienveillante qui a rafraîchi mon front défunt, tu m'as demandé de raconter ce que j'ai vécu pendant que j'étais un petit soldat de plomb, qu'on appelait Marilyn Monroe. « Raconte-leur », m'as-tu dit et je t'obéis, ô mon Zeus, comment pourrais-je m'y refuser ? Je coude mes souvenirs. Je les laisse couler dans ma tête qui n'est plus qu'un peu de poussière en terre d'Afrique ; combien de milliards d'années se sont écoulées ?

Je revois la Russe. Mon père n'est pas là, Liudmila m'ouvre la porte, m'embrasse sur les joues, met le samovar à bouillir et, pendant que le thé infuse, nous nous asseyons sur le canapé et elle me parle d'abord de la vie, là-bas au milieu des bouleaux, au centre de la Russie, puis elle se rend dans la pièce qui lui sert de bibliothèque, revient avec plusieurs livres et me parle de Boris Pasternak, Vladimir Maïakovski, Anna Akhmatova, Virgilio Piñera, José Lezama Lima. Elle me parle lentement, me regarde dans les yeux, comme si elle me léguait quelque chose de très beau, la Russe est si éloquente que je parviens à voir ces villes blanches et froides, pavées de douleur, de sang et de beauté. En l'écoutant, les vers de García Lorca me viennent à l'esprit : *Los dos ríos de Granada, uno llanto y otro sangre. (Les deux fleuves de Grenade, un de larmes, un de sang.)* Tout est comme ça, me dis-je, personne ni rien ne va bien. La veille, j'avais acheté deux livres : *Reconnaissant comme un chien* de Rafael Alberti et *l'Anthologie poétique* d'Eliseo Diego. Je n'aurais pas dû les lire, ô mon Zeus, car en les lisant j'ai compris que j'allais regretter de quitter ce corps, cette vie. Il est douloureux pour moi d'entrer dans ces poèmes qui sont comme une musique triste.

— Tu dois lire Fernando Pessoa, dit la Russe.

Liudmila s'ouvre devant moi, je me perds dans ses yeux d'un bleu bizarre, c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue et je ne sais pas comment elle peut aimer mon père, ce petit homme qui ressemble à un chimpanzé blanc qui soudain arrive en trébuchant et nous regarde furieux parce que nous parlons de littérature interdite.

— On m'a déjà averti à ton propos, dit-il à la Russe, on m'a dit que t'étais pas comme les autres Russes, qu'avec toi il fallait faire attention, que tu avais atterri ici à Cuba par hasard, je t'ai acceptée, mais va pas pervertir mon garçon, car je vais pas te laisser faire, c'est clair ?

— Je ne pervertis personne, répond la Russe avec une moue vexée.

Mon père semble près de la frapper. Je les revois figés dans ma mémoire : cet homme minuscule aux bras noueux comme des racines d'arbre, debout les mains sur les hanches, face à cette femme très grande, mince. Si la Russe était ma mère, j'irais chercher une fois de plus un couteau, mais la Russe n'a pas besoin de moi pour se défendre, elle sait neutraliser mon père d'un regard méprisant et d'un mot plus tranchant que dix couteaux.

— Ivrogne ! dit la Russe.

Il se laisse tomber sur le canapé et dit :

— Mets-moi ces... Comment on les appelle, déjà ?

Il allait dire « mets-moi ces Négros », mais la Russe ne permet pas le racisme chez elle et il doit se contenir. Les Négros en question sont Kool & The Gang et Earth, Wind & Fire, les groupes préférés de mon père qui les écoute presque jusqu'à l'extase, surtout quand il est ivre comme ce soir-là, qu'il arrive avec une furieuse et tenace odeur d'alcool. Je me lève pour allumer le tourne-disque Philips que mon père a reçu après avoir réparé une Cadillac de 1957. Il chante à tue-tête, essayant d'imiter la voix de Kool ; assis sur le canapé, la Russe et moi le regardons se déhancher et la Russe me murmure qu'il lui rappelle un minuscule danseur du Bolchoï.

— On dirait aussi une mauvaise copie de Toshir Mifune, sourit la Russe qui regarde mon père avec un mépris plein de lassitude, presque infini.

Alors il s'assied et, en me regardant, il dit encore et toujours :

— Pour un centimètre.

— N'était-ce pas deux ? demande la Russe.

— Un ou deux on s'en fout, en tout cas le type de l'état-major m'a bien dit que s'il avait fait un centimètre de moins, rien que ça, il y aurait pas eu d'armée pour Rauli.

Pour un centimètre, je suis ici en Angola, attendant la mort, me dis-je parfois, oubliant qu'elle était déjà écrite dans le livre des jours, qu'il suffisait que les Érinyes la décident, et elles approchent, armées de leurs ciseaux de

bronze acérés, du fil qui pend dans le néant, mon fil, et elles se murmurent l'une à l'autre :

— Cette fois, tu pars, Cassandre, ton tour est venu.

Mais cette fois justement, avant l'arrivée de mon père, la Russe me parlait de littérature. La Russe en sait long sur les poètes cubains. Elle connaît même un poème de Lezama Lima.

— *Ah, que tú escapes en el instante en que ya habías alcanzado tu definición mejor. Ah, mi amiga...* (*Oh ! pourquoi dois-tu t'enfuir à l'instant même où tu avais atteint ta définition la meilleure. Ô, mon amie...*) me récitait la Russe avant que mon père ne frappe à la porte et ne l'entende.

Lui ne lit que des romans policiers dans lesquels il y a généralement un détective aussi ivre que lui ; lui qui va à la cuisine, se sert un long drink de vodka, ajoute du citron, se rassoit, cette fois à côté de la Russe, lui passe le bras autour des épaules et répète d'une voix rauque :

— Pour un centimètre.

Mon père se doute que je ne reviendrai pas vivant de l'Angola, il a l'air vieux pour son âge, cela se voit surtout à ses yeux larmoyants comme ceux d'un chien triste. J'aurais aimé être sa fille, comme ça je n'aurais pas eu à m'habiller de vert, à apprendre à me servir d'un fusil, à monter sur un bateau pour partir loin aux confins de l'Ancien Monde. Si vraiment j'étais une fille, je serrerais mon père dans mes bras et il me consolerait de la dureté de la vie, mais je dois aller à la guerre et, bien que la Russe recommence à déclamer, mais cette fois tout bas, *Ah, que tú escapes* (*Oh ! pourquoi dois-tu t'enfuir*), mon père ne dit rien. Je l'entends soupirer, son soupir semble venir d'un endroit situé bien plus loin que celui qu'il occupe sur le canapé. Tout à l'heure, je vais rentrer chez ma mère, je m'habillerai en femme et m'assiérai sur le sol en damier de ma chambre, qui redeviendra alors une mer agitée sur laquelle naviguent les nefes qui avancent vers Troie. Dans cet appartement, mon frère et moi nous jouions aux *yaquis* quand il me supportait encore, qu'il pleuvait beaucoup et qu'il ne pouvait pas sortir jouer avec ses amis.

OceanofPDF.com

Une nuit, le capitaine abandonne le livre qu'il essayait de lire pour lutter contre l'insomnie, il s'assoit sur sa couchette et respire l'odeur de l'été africain. Furtif comme le léopard dont la peau pend à la paroi d'épaisse toile de la tente, il enfle son uniforme, ses bottes, sort et renifle une fois de plus la nuit étoilée. Venu de nulle part, une secrète odeur frappe sa narine ; alors il se dirige en personne vers la sirène d'alarme du bataillon et fait retentir le signal de combat. Il est onze heures du soir, nous enfions à la hâte nos bottes et courons nous ranger sur l'aire d'entraînement. Là, debout au centre, nous attend la figure solitaire du capitaine, qui continue à chercher cette odeur qu'il ne trouve plus, car c'était le parfum de la femme morte à Cuba. On se met en rangs devant lui.

— Soldats, garde à vous ! crie-t-il, submergé par la rage.

Il observe une à une les compagnies, les pelotons, les escouades, passe en revue officiers et soldats à peine éclairés par les lampes à mercure, il m'inspecte moi aussi, mes joues qui n'ont pas besoin du rasoir, mes bottes, mon uniforme, mes armes, sans m'adresser un mot ; et quand la revue est finie, il revient au centre et crie d'une voix furieuse :

— Troisième bataillon d'infanterie motorisée, au clair de lune !

Les officiers le regardent perplexes ; le chef d'état-major du bataillon, le premier lieutenant Argimiro Cuesta, se place debout devant le capitaine et lance un « Mais capitaine ! » qui résonne dans le silence général.

— Toi, tu restes ici, Argimiro, avec les sentinelles, précise le capitaine d'une voix grave. Les autres, suivez-moi.

Nous devons pénétrer cet océan d'herbes sèches qu'est la savane, pour trouver le clair de lune de la vengeance du capitaine, qui croit pouvoir, en tuant des guérilleros de l'UNITA, échapper à la douleur.

L'état-major de la division ignore que le bataillon d'infanterie motorisée part en pleine nuit.

Nous progressons.

— Il va nous faire tuer, ce fils de pute, murmure Carlos pour que je l'entende.

Il s' imagine que ça me fait quelque chose qu'on parle mal du capitaine, et il m'adresse un regard plein de haine, comme si j'étais coupable de la fureur qui s'est emparée de l'officier qui flaire le vent comme s'il pouvait lui révéler les cachettes des guérilleros de l'UNITA.

Tels des petits soldats de plomb éparpillés par un enfant espiègle, nous avons pénétré dans les endroits où venait se terrer le léopard repu de viande volée aux villageois. Le capitaine avance, précédé des éclaireurs qui, à coups de machette, frayent un chemin parmi les herbes. Nous nous disons qu'une mine peut se cacher n'importe où. Autour de nous, quelques arbres isolés couronnés de hautes frondaisons observent le bataillon de Cubains qui, compagnie après compagnie, s'enfonce toujours entre les ombres.

— Personne ne connaît mieux le pays qu'eux-mêmes, ils vont faire de nous de la viande hachée à coups de mortier, chuchote Carlos. Restez en alerte, celui qui restera derrière, il est fichu. Que personne ne tousse, ne parle... Je te le dis surtout à toi, Marilyn Monroe.

Derrière chacun de nous s'est formée une sente d'herbe foulée, jusqu'au bord d'une rivière asséchée.

— Putain d'abreuvoir d'éléphants, murmure le sergent Carlos, regardant autour de lui comme s'il s'attendait à tout moment qu'émerge un géant barrissant, ses défenses pointées contre nous.

Un million d'yeux observent la troupe de Cubains qui marchent maintenant le long de la rivière, en attendant que le capitaine décide où se trouve la clairière de cette lune qui brille au-dessus de nos têtes.

C'est déjà l'aube quand l'un des éclaireurs revient et murmure quelque chose au capitaine, c'est qu'il a vu de la lumière, presque rien, scintiller sur la montagne. Le capitaine choisit un soldat dans chaque compagnie, il me choisit parce qu'il veut que quelqu'un me tue.

— Quand vous entendrez les coups de feu, avancez, dit-il aux autres.

Nous suivons l'éclaireur. La lumière nous attend. En me concentrant, je peux voir cinq hommes, maigres, presque émaciés, endormis sur le sol d'une hutte, recouverts d'une couverture aux couleurs bigarrées. Dehors, l'un d'eux fouille la nuit comme s'il cherchait quelque chose, c'est un mulâtre de père portugais, aux yeux couleur de boue, un homme de la ville à qui la nuit fait peur ; alors il allume une cigarette pendant que ses camarades dorment. La balle du capitaine coupera son cerveau en deux, juste au moment où il se disait qu'il aurait dû partir pour Porto, ne pas rester dans ce pays qui s'enlise de jour en jour. Les autres, nous les capturerons vivants. Sauf un : Johnny le Rocker lui enfoncera sa baïonnette dans le ventre à plusieurs reprises. Celui-ci passera du sommeil à la mort sans s'en rendre compte, presque heureux, car il est aussi drogué que les autres qui se laissent attacher sans opposer de résistance. L'un d'eux nous dit dans un portugais qu'on comprend à peine :

— *Pas faire de mal à nous, camarades cubains, nous pas UNITA, nous FAPLA.*

Mais ce sont bien des ennemis. On le voit à leur uniforme en bon tissu et à leurs armes israéliennes. Il me regarde s'imaginant peut-être que je suis le chef, parce que je suis le plus blanc de peau.

— Tuons-les, lance Johnny le Rocker au moment où nous rejoignent les lieutenants à la tête des compagnies avec Carlos, le sergent-chef de mon escouade.

— Pas question, dit le capitaine en approchant sa lampe de poche du visage de chacun de ces trois guérilleros si maigres. Menottez-les.

Johnny le Rocker, Matías et Carlos prennent les menottes que le capitaine sort du sac qu'il porte sur le dos et immobilisent les Angolais qui restent assis par terre. L'un d'eux tremble comme s'il avait de la fièvre. Ils me rappellent une vieille gravure qui illustre mon livre d'histoire à l'école primaire : des hommes noirs agenouillés, les bras derrière le dos, regardant leurs ravisseurs d'un air suppliant.

Le capitaine se montre à la porte.

— Ne soyez pas négligents, vérifiez le périmètre, dit-il.

— Nous l'avons déjà fait, répond le chef de compagnie. Nous avons mis en place un système de défense échelonné au cas où ils voudraient récupérer l'objectif.

Le jour commence à se lever. Un des prisonniers sanglote doucement, une sorte de dépression sordide s'abat sur moi, une envie que tout soit fini. Je vois Johnny, toujours avec sa baïonnette à la main, qui sort de la cabane et, de l'intérieur, nous entendons le son indubitable des convulsions d'un vomissement.

J'ai vu le capitaine lever son arme et pointer très soigneusement cette luciole rouge qui semblait destinée à disparaître d'une seconde à l'autre, nous savions tous les deux que derrière cette petite lumière se trouvait le visage d'un homme qui portait sa cigarette à sa bouche sans se douter que les Érinyes avaient déjà rompu le fil de son existence.

Je l'ai vu tomber.

Je regarde la mer qui s'étend au loin, la mer de Cienfuegos si calme qu'on dirait un dessin. Dans l'un des appartements de l'immeuble, quelqu'un chante une chanson qui, plus qu'une musique, semble un gémissement, une mélodie qui m'a sorti du lit et assis sur le balcon pour contempler les Caraïbes et réfléchir. Je pars en Angola, je viens d'avoir dix-huit ans et c'est ma dernière permission avant le voyage, une permission spéciale qu'on m'a donnée pour que je réfléchisse :

— Si tu changes d'avis, personne ne va t'accuser de lâcheté... C'est que tu es vraiment petit, presque minuscule, m'a dit le lieutenant Bermúdez, un conseiller politique de l'UNITA durant mes classes, avant de me donner une permission pour passer une dernière semaine à Cienfuegos.

— Je pars, je n'ai pas peur, dis-je à peine dans un murmure.

Personne n'échappe à son destin. Celle qui chante au troisième, c'est María, son mari l'a quittée et elle est très triste. *La puerta se cerró detrás de ti, y nunca más volviste a aparecer* (La porte s'est refermée derrière toi, et plus jamais tu n'es réapparu), braille-t-elle. Elle va s'immoler par le feu, presque une coutume chez les Cubaines, ô Zeus père, il suffit d'alcool, d'une allumette et d'une grande tristesse. María passera à l'acte quand je serai en Angola. Elle ne mourra pas, elle sera défigurée à jamais, elle a vingt-trois ans et chante pleine de tristesse, très fort, pour tous les habitants de l'immeuble, peut-être même le quartier de Pastorita, ce qui est paradoxal, quand on sait que son mari la frappait violemment au visage, sur tout le corps ; c'est ce que subissait ma mère.

Moi, je la défendais, ma mère.

Nous tenons les soldats de Savimbi, accroupis sur le sol en terre battue de la cabane. Tout à côté de celui que Johnny le Rocker a tué se trouve un mortier de quatre-vingts millimètres. Le matin se lève, mais le capitaine s'approche de chacun d'eux et vérifie leurs armes à la recherche de marques de brûlures qui dénonceraient un artilleur. Aucun des survivants n'en a, alors il s'approche du défunt et regarde ses bras.

— C'est le salaud qui a tué Martínez, il est mort, dit-il.

On rentre et le capitaine va être décoré, mais on va aussi engager contre lui des poursuites pour indiscipline, on s'apprête à le renvoyer à Cuba pour avoir levé son bataillon en pleine nuit et l'avoir transformé en une armée d'ombres. Nous emmenons les trois prisonniers. On met le feu à la cabane avec les deux morts à l'intérieur, on emporte aussi le mortier et leurs pistolets-mitrailleurs israéliens.

— Ces Uzi, c'est de la merde, dit le chef de compagnie en les vérifiant, ça ne sert qu'au corps-à-corps.

Le chef de ma compagnie, le lieutenant Amado Suárez, n'a aucun don pour le commandement. Il voit tout à travers des lunettes de myope qui donnent une expression effarée à son visage aux traits fins, il s'appuie donc beaucoup sur ses sergents, surtout sur Carlos, qui se poste à l'avant de la compagnie de retour à sa base permanente, écrasant les broussailles de ses pieds chaussés de bottes roumaines. Je ne lève pas la tête pour ne pas voir la tornade de morts emporter les âmes des guérilleros de Savimbi que nous avons tués, pour l'instant ils sont en paix, pour l'instant. Tout est suspendu à cet instant. À côté de moi marche Agustín, sa mitrailleuse PKM croisée dans le dos. Il est à peine neuf heures du matin, mais le soleil tape déjà fort, presque rageusement, alors je lève les yeux, les morts s'effacent, je les distingue à peine, mais l'un d'eux que je ne reconnais pas à cause de la lumière crue me dit :

— Cassandre.

Il murmure mon nom et je sais qu'il ne me reste que peu de vie.

Déjà les Érinyes chantent à nouveau :

— « Fuselé aux pieds, fuselé aux pieds. »

Elles chantent leur cantilène pour moi, bien qu'elles sachent que je ne rentrerai pas à Cuba dans un de ces cercueils qui retournent au néant, je resterai ici dans la terre rouge de l'Angola jusqu'à ce qu'une hyène déterre mes os, que mon crâne finisse dans les eaux du Cunene et que la poussière que je serai devenue ne se perde dans l'océan, pour que les courants marins m'emportent jusqu'à l'Hellespont ; cependant mon heure n'est pas encore venue, pour l'instant je suis bien vivant, assis sur le balcon de ma maison, à contempler la rue. Je ne suis pas encore un petit soldat de plomb, la tornade de morts ne tourne pas encore au-dessus de ma tête.

OceanofPDF.com

Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine. Le capitaine me regarde et c'est comme s'il ne me voyait pas. Le capitaine me regarde, sans me regarder. Le capitaine voit la femme aimée à Cuba, gisante, qui me ressemble. Je ne suis pas dans les yeux du capitaine, il n'y a plus que celle qui n'est plus.

— Dis à ton sergent que cette nuit tu dois venir dans ma tente, m'ordonne-t-il sans me regarder.

— À vos ordres, mon capitaine, dis-je d'une voix aiguë, en me mettant au garde-à-vous.

Je me tiens si droit que je ressemble à un cierge, il reste un moment silencieux, puis il ajoute :

— Tu as les mêmes yeux bleus que les siens.

Seul un murmure sort de sa bouche en ce froid matin angolais, alors que le léopard n'existe plus et qu'ici-bas mon temps s'épuise, ô Zeus qui règues dans l'Olympe, mais ce murmure est ma condamnation à mort, je le sais ; je le sais avant même que le capitaine ne dise, cette fois d'une voix plus forte :

— Soldat, vous pouvez vous retirer.

Je le sais pendant que je reste là, à faire le salut militaire, la main très près des sourcils, regardant les yeux ténébreux du capitaine qui, bien qu'il fixe les miens, ne me voit pas. Je le sais pendant qu'autour de nous résonnent les cris de soldats et d'officiers jouant au base-ball. Je le sais quand je vais voir Carlos, pour lui annoncer que le capitaine m'ordonne d'aller dans sa tente cette nuit. Le prochain à la batte sera Carlos, il a besoin de concentration, il regarde la balle passer du lanceur au receveur et se moque bien de l'endroit où je vais passer la nuit, c'est à peine s'il lève la tête couverte de sa casquette vert olive pour me dire :

— Va te faire foutre, Marilyn Monroe, fais ce que dit le capitaine ; quand le capitaine commande, c'est pas comme si c'était un simple soldat, tu vas sûrement écrire pour lui quelques-unes de tes petites lettres bien longues, et tu vas être bien obéissant.

— Oui, bien sûr, lui dis-je, car on pourrait croire que maintenant nous avons de bons rapports.

Nous avons participé ensemble à deux missions de combat et il m'a vu marcher avec les autres.

J'essaie de lire. Les pages d'*Anna Karénine* défilent sous mes yeux, mais je n'arrive pas à me concentrer. Ce roman, c'est Liudmila qui me l'a offert, un matin où nous étions sortis, elle, mon père et moi dans la vieille Chevrolet. Nous chantions une chanson de Silvio Rodríguez, nos voix se croisaient, évoluaient chacune de son côté et soudain s'unissaient dans la fraîcheur de ce matin de décembre. Sa voix et la mienne, car mon père ne chantait pas ; il était tellement concentré sur le timon qu'il semblait ne faire qu'un avec son vaisseau. La Russe était allègre, sa mère venue de Kiev préparait un menu mi-russe, mi-ukrainien, pour leur retour.

Nous roulons donc dans la Chevrolet vers l'université de la ville de Santa Clara, où on offre à Liudmila un poste bien mieux payé qu'à Cienfuegos ; depuis, mon père et elle envisagent la possibilité de déménager dans cette ville au centre de l'île.

C'est parti.

Lui, la seule idée de déménager à Santa Clara, une ville sans bord de mer, le met sur les nerfs. La seule chose qui lui plaise dans l'affaire, c'est qu'elle ne verra plus le professeur noir qui lui rend si souvent visite et qui, après le thé servi par la Russe avec quelques biscuits achetés au marché noir, passe tant de temps sur le canapé avec Liudmila à revoir leur programme de travail, tandis que, sur le tourne-disque Philips, passe la voix d'Alla Pougatcheva qui chante en espagnol avec un fort accent slave : *Casarse por amor estaba prohibido tratándose de un rey* (Se marier par amour était interdit, s'agissant d'un roi). Lors

de ces visites, mon père fait craquer ses doigts de mécanicien, capables de serrer un écrou sans avoir besoin d'une clé ; il jette sur le collègue de sa femme un regard haineux.

Nous sommes arrivés à l'université de Santa Clara. Nous avons garé la Chevrolet et marché jusqu'à la faculté de lettres.

Il y a deux semaines, le doyen s'est rendu à Istanbul et revient dans deux mois, mais, malgré son absence, la secrétaire pédagogique nous montre les salles de classe et même la résidence des boursiers ; elle s'étend sur l'université, conçue par un célèbre architecte japonais, et sur sa bibliothèque qui contient la troisième plus grande collection de livres de Cuba. Elle énumère une série d'auteurs et de titres auxquels Liudmila acquiesce à plusieurs reprises ; puis elle nous regarde avec attention, la Russe et moi, étonnée de notre ressemblance. Elle ne parle pas de mon père, croyant peut-être qu'il est notre chauffeur. Il a mis une chemise à carreaux, un jean Jiquí et une paire de bottes russes, trop grandes pour lui. Lui et moi avons du mal à trouver des chaussures pour nos petits pieds. Nous pourrions porter des chaussures pour enfants, mais nous ne préférons pas. Les ongles de mon père ne sont pas très propres et, sans trop d'effort, on peut facilement y voir la graisse de tant de voitures.

— C'est vraiment très beau, l'érudition s'affiche même sur les tableaux accrochés aux murs, dit la Russe en remarquant les mains grassouillettes de la secrétaire qui n'arrêtent pas de s'agiter tandis qu'elle bavarde.

— Eh oui, Liudmila... Ton fils est-il né ici ou en Russie ? Quel âge a-t-il ? Treize ans ?

J'ai l'air d'un garçon de treize ans, je suis une sorte de Peter Pan maladroit qui ne grandit pas. Mon père n'existe pas pour la secrétaire, on voit qu'elle n'a pas l'habitude de parler avec des hommes mal rasés, qui n'ont pas des mains impeccables et dont les vêtements neufs leur vont comme si on les leur avait prêtés.

— Il est né ici, dit Liudmila, qui n'aime pas entrer dans les détails de sa vie. Et voici mon mari.

En s'entendant appeler « mari », mon père se redresse avec fierté comme si la Russe venait de le décorer.

— Ah, eh bien ! finit par lâcher la femme, allons donc au bureau du doyen.

La Russe signe un contrat ; pour le moment, elle va devoir se rendre tous les vendredis à Santa Clara en taxi donner des cours à ces étudiants qui, lorsque nous avons ouvert les portes de leurs salles de classe, nous ont regardés avec stupéfaction, comme s'ils n'avaient jamais vu une Russe, un mécanicien minuscule avec des bras si forts qu'on dirait qu'il les a empruntés à un homme beaucoup plus grand, et un adolescent malingre avec une tête de fille.

L'aller-retour hebdomadaire de Liudmila va coûter dix pesos en taxi, mon père trouve que c'est une fortune, mais il se tait.

Nous montons dans la Chevrolet pour aller boire deux sodas et une bière, dans un bar du centre-ville de Santa Clara avec air conditionné et musique ancienne. *La puerta se cerró detrás de ti...* (*La porte s'est refermée derrière toi...*), entend-on chanter José Tejedor d'une voix douce et plaintive, sur un tourne-disque aussi vieux que possible. Mon père a l'air un peu mélancolique, inquiet : je pars pour l'Angola, Santa Clara ne lui plaît pas. Liudmila, elle, est enthousiasmée, elle pose sa main sur le bras de mon père et le regarde avec des yeux rieurs.

— Allons au parc Vidal ; on m'a dit que c'était la plus belle chose de cette ville... Allez, ça suffit, ces mines sinistres, s'il vous plaît.

— Oui, dit mon père.

Il appelle le serveur, paie l'addition, ronchonne un peu, sans plus.

Le parc est plein d'arbres et de bâtiments néoclassiques. La Russe repère une librairie, et c'est comme si, en elle, on avait appuyé sur un bouton. Elle pousse un cri d'enthousiasme et nous entraîne mon père et moi à l'intérieur.

Sur la table des nouveautés se trouve la première édition cubaine d'*Anna Karénine*, traduite par Eliseo Diego.

— Combien elle coûte ? demande Liudmila.

— Trois pesos, dit le libraire d'une voix un peu trop chantante au goût de mon père, qui le regarde d'un air sévère.

Liudmila achète le livre et me le donne avec une dédicace très délicate. *Pour Raulito parce que je l'aime plus que les enfants que j'aurai à l'avenir.* La Russe a trente-cinq ans mais a l'air plus jeune, lui la cinquantaine, mais il a l'air plus vieux, elle et moi pourrions presque passer pour ses enfants, mon père fait la tête parce que la bière n'était pas aussi fraîche qu'il l'espérait.

— Ces bouseux de Santa Clara, je suis sûr qu'ils devinent, plus ou moins, qu'on vient de Cienfuegos.

— S'il te plaît, tais-toi, tu n'es pas le nombril du monde, dit Liudmila.

— Je dis ce que je veux, répond mon père qui tombe ensuite dans un mutisme dont il ne sort qu'à notre arrivée à Cienfuegos, devant l'immeuble où j'habite avec ma mère.

Avant que je ne monte les escaliers, la Russe me donne un baiser, me serre dans ses bras et me dit :

— Prends bien soin de toi, Raulito, quand tu seras là-bas.

Mon père s'en tient à une de ces poignées de main qui vous écrasent presque les os et dit :

— Tu sais, mon fils...

Mais comme il ne finit pas la phrase, je ne sais pas ce que je sais.

De la première marche de l'escalier, je les regarde monter dans la voiture, j'entends le bruit du moteur et vois le bras de la Russe, appuyé sur la vitre ouverte avec ce geste si propre à elle qu'on dirait un personnage de film hollywoodien.

— Cette merde ! c'est encore un cadeau de Svetlana, dit ma mère en me voyant arriver avec le livre.

— Elle ne s'appelle pas Svetlana, dis-je pour la centième fois à ma mère qui a les larmes aux yeux.

— Tu n'es qu'un traître.

— Je sais, mais qu'est-ce qu'on peut y faire, c'est comme ça et maintenant j'aime bien la Russe, elle est gentille avec moi... Tu voudrais qu'elle soit méchante ?

— Moi, je ne veux rien, dit ma mère qui alors ajoute : J'aimerais que tout le monde parte et me fiche la paix, toi le premier, espèce de tapette.

Ma propre mère me traite de tapette ce soir de septembre, moi, à peine arrivé de Santa Clara ; elle dit ça en me regardant dans les yeux. J'attends ce qui va venir ensuite, j'attends qu'elle me prenne dans ses bras et s'excuse comme toujours. Elle a trop bu, ça se voit. Toute la maison brille, impeccable, elle a toujours été très soignée, mais sur chacun des meubles comme sur les murs il y a une indéniable patine de tristesse. Accroché à celui qui fait face au balcon trône un grand portrait d'elle avec Nancy ; elles viennent d'avoir quinze ans, Nancy très blonde, elle très brune, elles sont figées dans un sourire qui coupe en deux leurs deux visages.

En ce moment, le capitaine allongé dans son hamac caresse le tissu de la robe en soie artificielle qu'il m'a achetée à Luanda avant d'apprendre que sa femme était morte à Gibara pendant qu'il me faisait danser en imitant Olivia Newton-John.

J'ai quinze ans. J'ai donné mes poèmes à la Russe. Ceux que j'ai écrits dans mon cahier de chimie. Elle les a lus, puis m'a invité sur la promenade maritime, et là, au bord de la mer, elle m'a regardé avec des yeux pleins de larmes et m'a serré très fort dans ses bras ; nous sommes restés comme ça un bon moment, puis il s'est mis à pleuvoir et elle a gardé le cahier. Je le lui ai donné pour m'éviter davantage de problèmes, car dans l'un d'eux le mot « ange » apparaît et quand la professeure de chimie l'a lu, on m'a emmené chez le directeur qui appelle ça de la « subversion idéologique ».

— Il souffre de subversion idéologique, dit-on à mon père. Attention ! Cela peut compromettre l'avenir d'un jeune homme si intelligent.

Je n'ai pas d'avenir, je suis un arbre enraciné dans le sable, j'aimerais que mon père le sache, et aussi ma mère, qui maintenant étend son linge sur le balcon en chantant. Elle a rencontré quelqu'un, un ingénieur de Santiago de Cuba qui est venu travailler dans la nouvelle raffinerie de pétrole, et elle est contente. Elle va sortir ce soir, mais les choses ne se passeront pas comme elle l'espère. L'ingénieur, qui a fait ses études en République démocratique allemande et a longtemps vécu à La Havane, exigera des jeux sexuels auxquels ma mère, si pudibonde, ne voudra pas se plier, alors ciao, fin de la relation. Elle rentrera à la maison comme une fleur fanée, et comme une fleur fanée elle s'assiéra dans le salon, d'un seul geste de la main elle m'empêchera de lui parler, puis me regardera avec un sourire triste.

— Je ne vais pas te présenter Juan Carlos, dira-t-elle dans un murmure.

— Juan Carlos ? demanderai-je, en faisant celui qui n'y comprend rien.

— Oui, cet idiot... Il voulait me mettre son machin dans la bouche, précisera ma mère.

Je vais dans la chambre et m'habille en femme, je me maquille avec soin, je m'accroupis devant elle, lui prends les mains et la regarde dans les yeux, alors elle sourit et je suis sa petite sœur, et nous sommes toutes les deux gentilles et virginales.

Nous sommes toutes les deux folles.

— Mon honneur dépend de ton silence, dit le capitaine d'un air sombre.

Et c'est comme s'il disait « Je vais te tuer, les balles traverseront ton corps et elles sortiront de l'autre côté, pour ensuite voler jusqu'au bordel où les femmes ont déjà allumé leurs feux, prêtes à écraser le yucca jusqu'à ce qu'il devienne une pâte blanche, dure et croustillante ». Yucca que je ne goûterai pas car une partie du cerveau du soldat Raúl Iriarte volera collée à l'une de ces balles.

« Tes restes, Olivia Newton-John, pense le capitaine, vont tomber dans les broussailles, pendant que les balles continueront de voler à travers l'Angola », puis il se dit que je ressemble tellement à la défunte, que je lui ressemble tellement que, si je mets cette robe, je serai peut-être vraiment elle, aussi me dit-il :

— Mettez ça, soldat Raúl Iriarte, et maquillez-vous.

Il me tend les vêtements de femme et les chaussures à talons fins, puis il me tourne le dos ; il est sorti de la tente contempler la nuit angolaise pendant que je me peigne les cils avec un soin extrême, que je mets un rimmel très noir acheté par le capitaine dans une boutique de luxe à Luanda, pas pour moi, mais pour celle qui est morte à Gibara, intoxiquée au méthanol, ensuite je me peins les lèvres avec un bâton rouge sang et, à côté de moi, se trouve Aphrodite, c'est la première fois que je la vois depuis que je suis Raulito Iriarte, alias Sans-Os, alias Wendy, alias Marilyn Monroe, alias Olivia Newton-John.

Aphrodite porte des vêtements de déesse olympienne et des mèches de ses longs cheveux bouclés retombent sur son front.

— Tu n'as jamais été grand-chose, ô Cassandre, fille de Priam, tu ne t'es jamais distinguée parmi les femmes de Troie, il y en a toujours eu de plus belles que toi, mais pour compenser toute l'histoire de Pâris, Hélène et la pomme qui

t'a valu tant de malheurs, si tu veux je t'enveloppe dans un nuage pour te dissimuler au capitaine, pendant que je te fais sortir du camp et te sauve la vie.

Je ne lui réponds pas, ça n'en vaut pas la peine. Elle ment autant qu'Ulysse aux mille ruses. Après m'être maquillé, je mets ma robe en soie, mes chaussures à talons hauts, et debout au centre de la tente sous la lampe qui m'éclaire d'une lumière spectrale, j'attends que le capitaine me voie. Quand il se tourne vers moi, c'est comme si tournaient tous les capitaines des mondes parallèles et infinis que lui et moi habitons. Dans certains de ces mondes, nous ne sommes pas allés en Angola, dans d'autres nous n'avons pas survécu à la bataille contre les Sud-Africains, dans certains sa femme est vivante et je suis mort, dans d'autres elle et moi sommes morts, le capitaine est vivant, et dans d'autres encore elle et moi sommes vivants et c'est le capitaine qui n'est plus là et la chose la plus étrange, ô Zeus père omniscient, c'est que dans certains de ces mondes tu n'existes pas, l'Olympe et tous ses dieux n'existent pas, il n'y a jamais eu de Troie ni d'Achille à la tête des Myrmidons, ni d'Ulysse peinant à retrouver son Ithaque, ô Zeus père. La tête du capitaine a tourné, comme la tornade de morts au-dessus de nous, alors il m'a appelé du nom de la morte qui là-bas à Holguín est en train de pourrir dans le cimetière municipal, sous une pierre tombale portant cette épitaphe : « Repose en paix, Katerina, tu aurais vécu longtemps, mais le sort avait pour toi d'autres projets. » Le capitaine m'a appelé de nouveau par son nom et s'est perdu dans une étreinte qui me perd moi aussi, le capitaine m'a donné la plus longue étreinte du monde, tandis que les balles qui vont me tuer dorment encore dans le chargeur de son fusil automatique. Pour me tuer, il devra m'annoncer que nous allons quelque part, me mettre la main sur l'épaule et me conduire dans la forêt pour que je disparaisse, de sorte à pouvoir dire :

— Les hyènes l'ont emporté. Ou c'est peut-être un léopard, ou une lionne affamée, dérangée par le bruit de la guerre qui l'a pris, l'a arraché à son hamac et l'a emporté pour nourrir ses petits morts de faim.

Le capitaine précisera qu'il aura la décence de m'enterrer dans ce trou profond que j'ai creusé un jour de punition. Le capitaine m'emmènera dans la forêt, puis il retournera à la montagne pour vérifier si je suis vraiment mort, pour voir s'il a tué Raúl Iriarte ou Katerina Rodríguez Morales, le capitaine ira dans la forêt, il éloignera d'une rafale les hyènes et les vautours, pour ramener ce qui reste de moi à l'unité. C'est ainsi que cela se passera, ô Zeus père, toi qui sais tout, ai-je omis quelque chose ? Le capitaine s'est tourné pour bien me voir, m'a serré dans ses bras et m'a dit :

— Tu lui ressembles tellement.

Il a à peine chuchoté ces mots, tout près de mon oreille ; je me suis penché et j'ai ouvert sa braguette, mais son pénis est mort.

— Debout, dit-il, tu n'es qu'une pute !

OceanofPDF.com

— Je veux juste chanter comme Roberto Carlos, dit mon frère.

— Mais tu n'es pas Roberto Carlos, souligne mon père avec un fort ressentiment. Si je découvre que tu as encore manqué l'école, tu vas voir.

— Écoute-moi d'abord, dit mon frère.

— Je n'ai rien à écouter, tout a été dit, répond mon père.

Moi, je suis dans le séjour en train de lire *L'Iliade* quand j'entends la voix de mon frère, puissante, mais traversée par une racine de nerfs.

— *El gato que está en nuestro cielo no va a volver a casa si no estás...* (Le chat qui est dans notre ciel ne rentrera pas à la maison si tu n'y es pas...)

— Je t'ai dit de ne pas chanter, dit mon père, puis j'entends le premier coup, sec comme un battement de tambour.

— Ici, on fait ce que je dis.

Ma mère n'est pas là.

— Va te faire foutre, dit mon frère, ne mets plus jamais la main sur moi.

Je me penche à la porte de la chambre et je les vois, figés comme des statues de cire, l'un le bras levé, l'autre se couvrant le visage. Tu as arrêté le temps pour que je puisse les revoir ainsi ; toi dans ton infinie miséricorde tu m'as donné la possibilité de voir dans les yeux bleus de mon père, dans les yeux jaunes de mon frère, le reflet des épées de bronze de Troie. J'ai vu les yeux de mon père et je me suis souvenu de mon frère Hector, pas de celui qui fuit devant Achille le funeste, mais de l'Hector d'avant le début de la guerre de Troie, et je me suis rendu compte que nous les humains ne sommes rien de plus que des avatars, des ombres que tu envoies sur Terre pour t'amuser. Pourquoi fais-tu cela ? Tu dois le savoir, ô Zeus père tout-puissant ; qui est Cassandre pour t'interroger ? Moi, je ne suis personne, je me suis perdue dans l'obscurité des temps, j'ai peu à peu ouvert des chambres aux murs de verre transparent et dans l'une d'elles j'ai trouvé mon cœur rouge et insatiable qui bat. Je l'ai regardé comme s'il n'était pas le mien, et puis un tas de touristes anxieux se sont approchés par derrière avec leurs appareils d'occasion pour le photographier et j'ai senti le

frôlement de l'ombre du léopard dans mon dos, qui n'existe plus. Je l'ai senti ; le léopard a traversé des ères imaginaires et s'est approché de moi, ô Zeus père, pour me raconter ; il s'est approché de moi tandis que résonnent les mortiers des Angolaises qui préparent le yucca que nous ne mangerons plus car ils sont tous morts, ô Zeus père, tous.

— Mon honneur dépend de ton silence, répète le capitaine qui me repousse de ses deux mains, me dit de m'asseoir et me tend la lettre qui est déjà vieille, jaune et froissée.

— Lis-la, ordonne-t-il, avant d'ouvrir une bouteille de whisky et de verser un peu du liquide doré dans les bouchons de deux gourdes.

Je m'assieds sur l'une des chaises en toile, il s'assoit sur l'autre et me regarde pendant que je lis, mais cette fois il ne pleure pas, et c'est comme si ça ne lui faisait pas mal. Il a toujours la braguette déboutonnée et le gland de sa verge flétrie se dessine. Il m'ordonne de m'allonger sur le lit et de baisser mon slip. Je suis couché sur le ventre, la bouche sur l'oreiller. Je suppose que le capitaine déboucle sa ceinture car je l'entends dire :

— Ne va pas crier, parce que ça serait pire.

Il me frappe, j'étouffe mes cris et, à chaque coup, son sexe se redresse. Puis il s'enfonce en moi comme un naufragé arrive sur une plage.

— Pédé de merde ! murmure-t-il à mon oreille en remuant.

Je reçois une lettre de mon frère, alors que je suis sur le point de partir pour l'Angola :

Quand je vivais à Cuba, j'étais complètement dingue. À Cuba, il y a pas de vie, on a seulement droit aux discours de Fidel et aux flics qui, dès qu'un cheveu dépasse, veulent te faire la boule à zéro. C'était trop pour moi, il fallait que je parte. Mais je vais bien, t'inquiète pas, et toi pars pas en Angola, écoute pas ces dégénérés, écoute pas ce mange-merde de papa, attends que je t'appelle ou que je t'envoie un bateau pour te déposer à Key West, et puis là-bas, tu vivras ta vie, je sais que tu t'habilles en femme, mais je m'en fous, chacun fait ce qu'il veut avec sa vie, c'est comme un bateau qu'on lance à la mer qu'on veut, moi maintenant, je chante,

je me suis acheté un vieux camping-car et je me balade en Floride, on me donne à manger gratis, j'ai dû quitter ma petite Noire, je supportais pas qu'elle ait perdu un œil, j'avais honte, tu peux pas savoir, une horreur, mais c'est comme ça, Raulito, désespérant. Dis à la vieille que je vais bien, et papa, envoie-le se faire foutre pour moi. En arrivant aux States, je dois t'avouer que je m'attendais à autre chose, mais on peut vivre, et on n'est pas obligé de se taper, à six heures de l'après-midi, des discours qui te bouffent le coco, ou les mouchards du Comité de défense de la Révolution qui te surveillent sans arrêt. Alors je suis heureux et je cherche d'histoires à personne, je ne traîne plus, je ne cherche plus la castagne, maintenant j'ai une copine amerlo, une grosse Noire qui fait presque deux fois ma taille, le genre de femmes qu'on fait plus. Va pas en Angola, t'as rien à y faire. Raulito Iriarte en Angola ! Ça, c'est le truc le plus dingue que j'aie entendu : Quel genre de guerrier tu peux faire, toi ? Et la Russe, est-ce qu'elle est toujours avec papa ? Cette Russe est folle, mais papa encore plus qu'elle, elle est trop belle pour papa, et papa, il est pas du genre à supporter qu'on lui plante des cornes, il va y avoir du sang, je te le dis, moi, Raulito, tu verras.

— Pédé de merde, me répète le capitaine qui remue sur moi et me met deux doigts dans la bouche, tandis que dehors on entend aboyer le chien que quelqu'un a ramené de Luanda et qui est devenu la mascotte de l'unité.

Moi, je suis celle du capitaine.

— On ne naît pas soldat, me dit-il soudain, mais on ne meurt pas non plus soldat.

Il dit cela en pensant à elle, la morte, celle qui est tombée à Cuba où l'on ne meurt pas aussi facilement qu'en Angola. Puis il continue de me parler :

— Moi, j'ai fait partie des premiers, de ceux qui ont arrêté les Afrikaners lorsqu'ils sont venus s'emparer du Bengale, je me souviens qu'Agostinho Neto avait proclamé l'indépendance de l'Angola pour que les dernières troupes portugaises permettent à nos avions d'atterrir à l'aéroport de Luanda, alors ma carrière militaire est considérable, tu dois donc faire très attention à ce que tu dis, tu comprends, Olivia ?

Il m'appelle Olivia, tout en remuant sur moi. Ça fait mal, mais j'ai appris à supporter. Quand il a fini, il me gifle violemment les fesses, il m'ordonne de remettre mes vêtements militaires et de retourner à mon quartier, il ne veut plus de moi avec lui.

— Je ne peux plus te supporter, je sais que tu savais qu'elle était morte, mais tu ne m'as rien dit, par pure jalousie, par méchanceté, tu es mauvaise, Olivia Newton-John.

— Comment aurais-je pu savoir ?

— Ne fais pas semblant, je sais que tu es une sorcière, j'ai vu tes yeux changer de couleur quand quelque chose va arriver, j'ai vu qu'ils cessent d'être bleus et deviennent d'un noir intense, étrange... Quel est le mot ?... Perfides. Rejoins les autres soldats et fais très attention à ce que tu diras, si j'entends la moindre rumeur sur ce qui se passe dans cette tente, si quelqu'un me regarde avec la moindre lueur de moquerie, et te regarde ensuite, je te tue, Raúl Iriarte,

n'aie aucun doute là-dessus, je te tue, dit le capitaine avant de me tourner le dos.

Je sors.

Johnny le Rocker va être décoré pour avoir poignardé ce guérillero qui, telle la princesse au bois dormant, dormait dans la hutte. Le guérillero, recruté contre un peu de nourriture pour lui et sa famille à Cabinda, n'a toujours pas compris qu'il est mort, alors il rôde autour du bataillon, en regardant les Cubains avec des yeux inépuisables d'étonnement. Le sergent Carlos et moi, nous le voyons. Mais Carlos ne sait pas qui c'est, il ne sent que sa présence, il ne le distingue pas avec une parfaite netteté.

— Ici, il nous faudrait une purification spirituelle, dit-il, il y a des présences étranges et mauvaises qui nous haïssent.

Moi, je vois bien l'Angolais, assis sur l'herbe près de notre cantine, qui regarde avec une faim ancestrale les cuillerées de riz, de pois et de pâté de porc en conserve que nous portons à notre bouche. Il est emprisonné dans le néant de notre camp. Il ne fait pas partie de la tornade de morts qui tourbillonne au-dessus de nos têtes. Il suit partout Johnny le Rocker et voudrait lui parler de sa petite fille qui est restée seule à Cabinda, il veut lui parler du jour où on lui a mis un fusil dans les mains et expliqué où il fallait appuyer pour que les balles sortent et fauchent des vies.

— *Nous apprécions le son des balles, ça sonne bien et dangereux comme le tonnerre du jour pluvieux*, dit l'Angolais dans un portugais de dessin animé.

Mais Johnny le Rocker ne l'entend pas. Il va d'un endroit à l'autre, en sifflant ses airs de rock'n roll habituels, plus heureux qu'un dimanche ensoleillé. Moi, j'entends l'Angolais, et Athéna traduit tout ce qu'il dit pour moi. Elle est comme ça, elle aime me tourmenter. Fièrre de sa gloire, elle apparaît sur un char tiré par des étalons noirs aux crinières hirsutes, elle enlève son casque et me regarde avec ses yeux de chouette, qui sont aussi ceux de ma mère.

— On ne naît pas soldat, me dit-elle, mais on ne meurt pas non plus soldat.

Ta fille est effroyable, Zeus, ô mon père, on voit qu'elle est sortie de ta tête en dansant une danse guerrière. Je lui ai appris à jouer aux échecs et, dès la deuxième leçon, elle aurait été capable, si elle l'avait voulu, de battre Karpov, Kasparov et Fischer.

— L'intelligence est affaire de déesses, dit-il en me regardant avec un sourire placide.

Je suis toujours un petit soldat de plomb, avec des pieds si petits qu'ils ne trouvent pas de souliers à leur taille ; ils sont toujours trop grands pour moi, alors je suis obligé de les remplir avec un peu de coton qu'on me donne à l'intendance, et même ainsi, mes pieds se blessent, j'ai tellement d'ampoules que le sergent Carlos m'envoie à l'infirmerie.

— *Veux pas t'voir ant que t'aies les ieds uéris*, me dit-il en mangeant la moitié de chaque mot.

L'unité a reçu deux magazines, *Granma* et *Juventud Rebelde*, qui parlent de notre exploit. « Jamais autant d'hommes n'ont été vaincus par si peu », proclame l'éditorial de *Granma* en gros caractères noirs. Je le lis à l'infirmerie, l'article mentionne notre bataillon et le capitaine, et sous ces mots il y a une photo sur laquelle nous avons l'air maigres et fanés comme des fleurs oubliées dans un vase. Nous portons tous un casque, mais le capitaine, en tant qu'officier, porte également la grosse moustache noire. Il ne sait pas encore qu'elle est morte, alors on le voit fier de lui, tenant le fusil par sa courroie. Derrière se trouvent Carlos, Agustín, Osmel, le conducteur du transporteur blindé tué par un obus de fabrication chinoise, et moi, qui ressemble à une fille qu'on a forcée à mettre ce casque soviétique trop grand pour elle.

J'entends encore l'écho des chants des Érinyes qui répètent : « Fuselé aux pieds, fuselé aux pieds, fuselé aux pieds. » Je sais que cette fois elles chantent pour moi.

— Oui, Cassandre, disent les Érinyes, cette fois il n'y aura personne pour t'en affranchir, tu ternis la gloire du glorieux capitaine et, avec la sienne, celle du bataillon tout entier, et au-delà du bataillon, l'ensemble de l'armée cubaine.

OceanofPDF.com

— Tu as les pieds dans un sale état, me dit l’infirmier en me regardant avec un peu de compassion.

Puis il sourit, se dirige vers l’armoire à pharmacie, en sort un tube de crème analgésique et un flacon de Mercurochrome.

— Tu t’en mettras après ta douche, précise-t-il, puis il pose la main sur mon genou et me regarde dans les yeux : Pauvre petit !

Je soupire, j’enfile mes chaussettes et mes bottes et de retour dans le secteur de ma compagnie, j’ai l’impression à chaque pas que je ne pourrai pas en faire un de plus. Je n’aurais jamais imaginé que mourir soit une affaire aussi ardue.

J’ai besoin que le capitaine se décide.

Les samedis et les dimanches sont les pires journées au camp, les heures se traînent comme un léopard agonisant et les soldats, quand ils en ont assez du base-ball, du football, du basket-ball et de la musique de Silvio Rodríguez ou de Pablo Milanés, cherchent quelqu’un dont se moquer ; et maintenant, sans la protection du capitaine, je suis tout désigné.

— Viens ici, Marilyn Monroe, chante-nous quelque chose, demande le sergent Carlos dès qu’il ne me voit plus, parce que je reste habituellement couché à lire dans mon hamac.

Alors il entre dans notre tente de campagne et me crie de sortir, de ne pas faire mon pédé. Je laisse mon livre sur le hamac, je chausse mes bottes et sors. Le capitaine est dans sa tente. Je sais qu’il les entend me crier Marilyn Monroe et me forcer à tenir la batte pour que j’apprenne à jouer au base-ball, le sport des super-machos, des vrais Cubains, pas des gamines qui ont l’air d’Anglaises ou pire, de Sud-Africaines.

— Regarde devant toi, ordonne Carlos. Si la balle te frappe parce que tu bouffes de la merde, c’est pas ma faute.

Puis il s’éloigne de vingt mètres, grimpe sur le petit monticule de terre battue et, avant de lancer, il imite les mouvements d’un lanceur de base-ball de grande ligue. Seuls jouent Johnny le Rocker, dans le rôle de receveur, Carlos et

moi. Les autres soldats nous regardent, pas fiers, mais ravis. J'ai la batte dans la main. La balle, dans celle de Carlos, est dure, une Batos que le capitaine a rapportée de Cuba. Elle est tellement sale que c'est comme si elle n'avait jamais été blanche. Je lève la batte et regarde Carlos dans les yeux. Il va utiliser son bras entraîné des heures et des heures dans le gymnase de fortune de l'unité pour me lancer la balle à la tête. Je le sais. Athéna me le murmure à l'oreille.

— Penche-toi à temps, ton jour n'est pas encore venu, exige la déesse, et lorsque la balle quitte la main de Carlos, je lâche la batte et me laisse tomber au sol. La balle finit entre les mains de Johnny le Rocker, qui crie avec un faux accent gringo :

— *Straight one !*

— De quel *straight* tu parles, toi ? Un peu plus et tu lui fracassais le crâne, dit Agustín assis dans l'herbe avec les autres soldats.

— Je l'ai attrapée ici, raconte Johnny le Rocker en se relevant et en montrant sa poitrine, une balle courbe, ce Carlos est vraiment né pour le base-ball.

— Je suis cousin avec Braudilio Vinent, dit Carlos avant de conclure, d'un air vaguement las, dur et doux à la fois : Prépare-toi, Marilyn, j'y vais.

De nouveau il me la lance et de nouveau je me jette au sol.

— C'est quoi ça ? C'est du base-ball ou de la gymnastique rythmique ? crie Carlos qui menace : Si tu refais ça, Marilyn, je te mets un « supplément de service », c'est un ordre ! T'es un homme ou un cafard ? Prends la batte, putain !

Il a oublié d'ajouter Monroe. Je tiens la batte et regarde Carlos dans ses yeux sombres. Carlos est l'homme nouveau, né pour briller en ces temps-là, ô mon Zeus, il fait tout pour le bien de la patrie, il m'appelle Marilyn Monroe pour le bien de la patrie, il m'oblige à jouer au base-ball pour le bien de la patrie, qui est si loin aux Caraïbes. Je joue au base-ball par une journée ensoleillée en Angola. Nous jouons au base-ball pour que le reste du bataillon nous regarde et rie, tout le bataillon sauf les officiers qui se consacrent à autre chose. Nous

jouons au base-ball et *Anna Karénine* est resté ouvert sur le hamac ; je me dis que quelqu'un peut me le voler pour se torcher le cul et qu'alors je serai encore plus seul, plus abandonné que jamais, seul avec les dieux, seul avec Apollon, qui debout derrière Carlos huile le bras du sergent pour que la balle vole à toute vitesse vers ma tête. Les cheveux bouclés du dieu ondoient comme de minces serpents derrière Carlos.

Agustín se lève de sa place dans l'herbe.

— Ça suffit maintenant, dit-il d'une voix de stentor. C'est moi le batteur, donne-moi la batte, Marilyn Monroe.

Il m'appelle Marilyn Monroe sans s'en rendre compte, mais ses mots ouvrent un gouffre, il est d'un côté et je suis de l'autre. Il m'appelle Marilyn Monroe, je reste Marilyn Monroe, et bien qu'il fasse cela pour m'aider, c'est comme si d'un seul coup était anéanti cet après-midi passé avec la Russe, mon père et ma mère quand ils sont venus me rendre visite, juste avant de partir, et que mon père lui a mis sa main sur l'épaule et l'a regardé dans les yeux pour lui dire que nous devrions prendre soin l'un de l'autre et nous respecter. Mon père, cet homme minuscule, ce fort-à-bras de cirque, demandant une faveur à un autre homme, lui demandant la faveur de défendre son fils, demandant cela peut-être pour la première fois, avec la Russe qui prend la main de l'adolescent et dit aussi :

— S'il te plaît, Agustín, tu vois à quel point il est renfermé et timide.

Mais il n'y a personne qui me défende, il est trop risqué de me défendre, alors quand Agustín se lève pour jouer à ma place et m'appelle Marilyn Monroe comme les autres, je sais que je suis aussi perdu qu'un coup de vent sans but. Seuls les dieux m'accompagnent, Athéna, Apollon, Arès et Aphrodite, assis à côté de moi sur l'herbe, regardant Agustín se préparer à battre.

Je ne suis pas sur l'autre photo de notre bataillon, celle parue dans *Juventud Rebelde*, le capitaine non plus. Carlos, Agustín, Johnny le Rocker et le lieutenant Amado Sánchez, assis sur le hublot d'un tout nouveau char soviétique T-55M, fixent l'objectif d'un air de défi. Ils ne ressemblent pas à ce qu'ils sont : des petits soldats de plomb. Sur cette photo nous sommes les

« Cubains », les hommes de l'UNITA fuient quand ils nous sentent proches, il suffit d'habiller les FAPLA en uniformes cubains pour que commence la débandade. Je retourne à l'infirmerie, m'assois sur le lit de camp, les pieds à l'air, et lis le magazine. L'homme en blouse blanche me regarde avec des yeux compatissants et me permet de rester un peu plus longtemps. Il a quarante-deux ans et il a un diplôme d'infirmier.

— J'aime lire, les films français et... j'ai vu à quel point les autres soldats te traitent mal, je n'aime pas qu'on traite les gens comme ça, le harcèlement, mais c'est parce que je ne suis pas comme les autres...

— C'est bien.

— Qu'est-ce qui est bien ?

— Que tu ne sois pas comme les autres.

— Ah... Tu as la peau très fine, dit-il avec les mêmes mots que le capitaine me chuchotait à l'oreille.

J'acquiesce. Il attend de moi que je me répande, lui raconte mes ennuis ou mes secrets les plus profonds. Je ne dis rien, alors il approche la main de mon visage et me caresse les joues.

— Il n'en saura rien, dit-il.

Je sais à qui il fait allusion, je sais ce qu'il veut maintenant que nous sommes seuls à l'infirmerie, car c'est dimanche, beaucoup jouent à la balle et les autres écrivent des lettres à leurs familles, des lettres qui commencent par la phrase, l'inévitable phrase : « Aujourd'hui je souhaite que tu ailles bien, moi, je vais bien... » Je ne dis rien, alors l'infirmier devient soudain grave, adopte une posture distante, pleine de professionnalisme civil et de virilité militaire.

— Plus de problème avec ce pied, soldat Raúl Iriarte, vous pouvez rejoindre la compagnie.

« Il n'en saura rien », m'a-t-il dit simplement d'une voix mielleuse. On parle de nous. Le bataillon est une énorme oreille qui écoute tout ce qu'on dit pour ensuite le raconter. On parle de nous ; le capitaine et moi sommes liés par un fil invisible qu'il ne peut plus dénouer, même s'il cesse de me voir, même s'il

feint l'indifférence. On parle de nous, on nous soupçonne, il ne pourra plus jamais monter sur la plate-forme pour haranguer le bataillon sans que les yeux passent de lui à moi, et tous ses gestes, si virils, si guerriers soient-ils, ne sont plus que des simulacres derrière lesquels il prétend se cacher. Le capitaine n'est plus un héros, même s'il a vu son nom dans les journaux. Le capitaine est un silence et un masque. Les ineffables policiers militaires de la division vont enquêter sur lui et ce même officier obscur qui l'a prévenu de la mort de sa femme à Cuba viendra lui dire qu'on le tient, que pèse sur lui un soupçon si terrible qu'il n'ose même pas le mettre en mots, un soupçon qui le relie à un certain soldat nommé Raúl Iriarte. En entendant cela, le capitaine se lèvera, fera semblant de ne pas arriver à y croire, sa moustache cessera d'être aussi ronde, il frappera du poing sur la table et dira :

— Mais comment osez-vous !

— Ce n'est qu'une enquête, répond l'obscur officier. Tu sais ce que sont les potins, on a seulement reçu une lettre anonyme.

— Qui l'a envoyée ?

— C'est un anonyme, comment pourrais-je le savoir ? dit l'obscur lieutenant qui sourit.

« Mon honneur dépend de ton silence », m'avais-tu dit, capitaine ; j'ai gardé le silence et pourtant ton honneur est sur toutes les lèvres, et même si tu m'éloignes, même si tu ne veux plus rien savoir de moi, même si pour toi je ne suis plus qu'un coup de vent sans but, nous sommes toi et moi liés l'un à l'autre par un fil invisible qui nous étrangle.

On entend le tam-tam des femmes angolaises qui frappent le bois à l'unisson et ce tam-tam nous dénonce, et le capitaine ne peut pas dire en regardant le sombre lieutenant dans les yeux :

— C'est qu'il lui ressemblait tellement !

Il ne peut rien dire. Il sait que tout geste d'assentiment éloignera à jamais ce lieutenant à la peau si sombre qui est aussi de Holguín et ne peut concevoir que la décision du capitaine soit autre que de se tirer une balle dans la tempe,

après avoir laissé une lettre disant qu'il meurt pour son honneur et sa fierté de soldat révolutionnaire, humilié par des commérages. Mais le capitaine ne pense pas au suicide, il sait qu'il reviendra à Holguín pour contempler l'endroit où elle repose à jamais.

— Quand on est venu me rapporter ce potin, je leur ai dit que ce n'était pas possible, que je te connaissais depuis l'école des cadets, que tu as toujours été très macho et qu'ici, en Angola, on est loin de manquer de femmes, que tu n'en avais nul besoin... J'ai bien fait ? demande le lieutenant qui regarde le capitaine d'un air suppliant.

Il a besoin d'entendre dire oui, qu'il a bien fait. Il en a besoin comme le léopard assoiffé et mortellement blessé a besoin d'eau, mais le capitaine ne répond pas, il se lève de sa chaise pliante, sort de sa tente et renifle à nouveau la nuit, mais aujourd'hui on ne le laissera pas, on ne le laissera pas aller chasser les guérilleros de l'UNITA. Il est obligé de répondre. Les mots le poursuivent et l'encerclent, les mots le cernent.

Cet « Est-ce que j'ai bien fait ? » résonne dans l'air comme un murmure qui n'est pas destiné à s'éteindre, comme une flamme de bougie, tantôt vive, tantôt mourante, mais qui ne parvient pas à s'éteindre.

Je suis allongé dans le hamac et le capitaine me sent, c'est comme si je marchais sur son corps. Moi, Cassandre, comme un coup de vent sans but, je marche sur le corps du capitaine et il le sent. Il me sent et je suis coupable d'être venu en Angola pour ruiner sa vie. « Voilà pourquoi Rauli doit mourir », pense le capitaine qui a besoin d'utiliser un diminutif pour m'imaginer perdu dans la nuit.

Agustín m'a appelé Marilyn Monroe, comme ça, sans faire exprès, sans chercher à m'offenser ; il m'a appelé Marilyn Monroe comme on appelle un arbre un arbre, une pierre une pierre. *¡ Marilyn Monroe me dijiste, Marilyn Monroe me quedé, pregúntale a tu madre, cuantos hijos le dejé ! (Marilyn Monroe tu m'as appelé, Marilyn Monroe je suis resté. Demande à ta mère combien d'enfants je lui ai faits)*, pourrais-je lui répondre pour me défendre, mais ce ne serait pas de bon goût. La mère d'Agustín est morte, brûlée par un de ces réchauds à alcool et à pétrole qui, lorsqu'ils explosent, ne laissent jamais leur tête aux marionnettes. Agustín a été adopté par une tante nommée Zoila Cornejo, qui travaillait comme concierge à l'école primaire où nous avons été ensemble et que les élèves et les enseignants surnommaient Soy-la Conejo (Je-suis-la Lapin). Agustín défendait sa tante et chantait de vieux boléros lors d'événements scolaires. Il devait passer après une fille du cours moyen, qui agitait les bras à droite et à gauche, presque comme un moulin à vent, en récitant *Las montañas lloraban porque mataron al Che (Les montagnes pleuraient parce qu'on avait tué le Che)*, puis le tour d'Agustín est venu d'interpréter un des boléros composés par le commandant Juan Almeida, dont nous savions seulement qu'il apparaissait sur les photos des livres d'histoire, levant le bras derrière un Fidel Castro en costume de cotonnade et visage rasé de près. Agustín chantait ce boléro qui parlait d'une jolie Mexicaine, douce et gentille ; nous applaudissions et les maîtresses disaient qu'il était très viril, presque un jeune premier de cinéma, et qu'il aurait un avenir dans le sport. Mais il lui a manqué deux points pour entrer à l'École supérieure de perfectionnement athlétique et il a été recruté par l'armée, comme moi.

— Ils ont dû attraper la verticilliose, dit le père d'Agustín, venu faire ses adieux, devant la couleur des uniformes.

Grand, noir, chauffeur de camion, une grosse chaîne en or autour du cou, la main sur l'épaule de Zoila Cornejo, il sourit comme s'il y avait de quoi être

heureux.

Alors que nous partons pour l'Angola, la Russe et mes parents ne sont pas encore arrivés, le père d'Agustín sort de la poche de son jean de fabrication occidentale un paquet de cigarettes Popular, nous en offre, et nous fumons tous les quatre, debout, près du jardin de cette caserne appelée Loma Blanca, un lieu d'entraînement pour ceux qui partent pour l'Angola.

— Tenez-vous bien là-bas, dit le père, qui ressemble tant à son fils.

Zoila Cornejo a de longues mains, des yeux sévères derrière des verres sur une monture de plastique noir, elle est très mince, elle n'a pas eu d'enfants et elle est trop vieille pour en avoir. Entre elle et Agustín, il y a toujours eu une complicité perceptible dans de petits gestes, rien que des signes, comme dans sa façon d'arranger le col de sa chemise et de lui serrer tendrement la main. Elle n'a pas ouvert la bouche depuis son arrivée. On voit bien combien elle a du mal à voir son fils adoptif, le crâne rasé et habillé en militaire, déjà prêt à partir. Ma mère n'est pas encore là. Avec moi, elle perd deux personnes, sa sœur Nancy et son fils Raúl. Ils arriveront presque en même temps, mon père, la Russe et elle. Ma mère dans un taxi, les deux autres dans la vieille Chevrolet dont mon père est si fier.

— Bonjour, tout le monde, dira-t-il en guise de salutation avant de donner au père d'Agustín une forte poignée de main comme pour montrer qui est le mâle.

Le père d'Agustín adressera à la Russe, d'un air de l'apprécier, un regard à peine voilé qu'elle lui rendra avec un large sourire. Depuis qu'elle est arrivée à Cuba et avant même de rencontrer mon père, tous les maris, petits amis et amants de la Russe étaient noirs, très noirs, comme le père d'Agustín, et il le sait, alors il passe sa main sur les épaules de Liudmila et serre sa ceinture.

— Asseyons-nous, dit-il d'une voix plus rauque que d'habitude.

Mon père m'a à peine parlé, il doit jouer son rôle de mâle et moi, adolescent imberbe, sans muscles, je suis presque la négation de ce qu'il est. La Russe m'a embrassé, ma mère m'a serré fort dans ses bras et ses larmes ont mouillé mes

joues, puis elle a commencé à parler avec Zoila Cornejo et nous sommes tous allés nous asseoir près des arbres où se trouvent déjà les parents des autres soldats qui partent pour l'Angola.

— Il ne nous reste plus longtemps à attendre ici, dit Agustín en raclant le sol de son pied droit. Espérons que nous serons dans la même unité.

— Oui, dis-je, même si je sais qu'un jour il m'appellera Marilyn Monroe, comme ça, sans y penser, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, je sais qu'un jour il prendra ma place au base-ball.

— Ça suffit comme ça, c'est moi qui vais frapper, passe-moi la batte, Marilyn Monroe.

Il m'arrache la batte de bois, convaincu comme les autres que je suis incapable de frapper la balle, et la pitié creusera un fossé entre nous, fera de nous des étrangers à jamais. *Ajeno, serás ajeno (Étranger, tu seras étranger)*, je pense à ces vers d'un poète de Cienfuegos en voyant Agustín se placer sur le marbre pour frapper et regarder avec des yeux féroces Carlos, qui ricane.

— Certaines en ont de la chance de se trouver des petits amis !

— Laisse tomber la blague et lance, envoie-la-moi par le centre si tu as des couilles, dit Agustín, la batte en arrière.

— J'ai assez de couilles pour ta petite copine et toi !

Carlos lance. Agustín manie la batte au bon moment. On entend un coup puissant, sec et profond, et je regarde la balle s'éloigner, s'envoler jusque dans les broussailles, tomber là où le léopard se cachait autrefois.

Plusieurs soldats portent des dents de léopard accrochées au cou. Le capitaine les deux crocs de la mâchoire supérieure. Je les ai vus sur lui quand il m'a déshabillé et m'a poussé par les épaules pour m'obliger à me pencher et lui embrasser le sexe. Cette image est gravée d'une marque indélébile dans la mémoire du capitaine dont le regard scrute la nuit, qui ne répond toujours pas à la question du lieutenant à la peau sombre.

— Ai-je bien fait ? réitère le lieutenant qui sort lui aussi de la tente.

La lune d'Afrique les éclaire tous les deux et ce sont des dieux sous la tornade de morts qui attendent la réponse, toute l'armée cubaine attend la réponse, les animaux de la forêt, les femmes qui n'ont pas éteint le son de leur tam-tam, les vieux qui cessent de raconter des contes pleins de princesses qui se rebellent contre le pouvoir de l'homme blanc, tout le monde attend la réponse, j'attends la réponse. Allongé sur ma couchette, la joue sur l'oreiller, les mains entre les cuisses comme si je désirais les réchauffer. Cassandre attend la réponse, ô mon Zeus, elle attend que le capitaine cesse de se figer et que le monde continue de tourner, mais le capitaine ne répond toujours pas et l'univers ne respire plus et moi, j'ai dix-sept ans, je suis habillé en femme et un boxeur m'embrasse dans l'obscurité d'un cabaret de Cienfuegos, me croyant très pudique, virginale et pudique, car je ne permets pas à sa main noire de descendre jusqu'à mon ventre, de toucher mon vagin et je lui parle des Beatles pour le distraire, pour me distraire, moi qui ne ressens rien. J'ai pensé que j'aimerais ça, j'ai pensé que quand j'embrasserais ce garçon, aussi beau que l'éphèbe de Praxitèle, le désir allait me submerger, puis se déchaîner en moi avec une force nouvelle, j'ai cru que ce que j'avais fait jusqu'à présent, ce que je ferais, c'était pour ça, mais non, je reste de marbre sous les baisers du jeune homme qui cherche ma langue, la trouve, dit que mes mains sont douces et que je suis la plus belle femme qu'il ait vue, pas seulement à Cuba mais aussi à l'étranger, là-bas au Texas où il est allé concourir. Il me dit cela en me regardant de ses yeux marron, tandis que Roberto Carlos chante *Qué bueno que comenzó esta música suave [...] Qué bien si esta música no terminara jamás (Qu'il est bon que cette musique douce ait commencé [...] Qu'il serait bon que cette musique jamais ne prenne fin)*, mais celle-ci va prendre fin, ô Zeus qui règnes dans l'Olympe, cette douce musique prendra fin et avec elle toutes les musiques, et je serai habillée en femme au centre du cabaret où tout le monde me regardera marcher, danser, trembler, un peu, un tout petit peu, *se me enamora el alma, se me enamora, cada vez que te veo rondar mi calle (mon âme s'enamoure, elle s'enamoure, chaque fois que je te vois passer dans ma rue)*. On me voit évoluer

telle que j'évoluais à Troie quand, accompagnée de mes esclaves, je traversais l'agora et que les marins phéniciens s'arrachaient leurs longues barbes noires à mon passage.

Dans trois jours, quand nous ferons la queue pour le petit déjeuner, Johnny le Rocker me murmura qu'il doit me parler, mais que ce qu'il me dit est un secret si énorme que personne ne doit le découvrir.

— Même si on te torturait, tu ne dois pas révéler ce que je t'ai dit, Raúl.

Je hoche la tête, et pendant que nous buvons notre café au lait dilué, il commence par avouer qu'il l'a entendu sans le vouloir, mais que, puisqu'il le sait, il ne peut s'empêcher de me le dire pour que je me tienne prêt.

— On raconte des choses sur toi et le capitaine, dit Johnny. Fais attention, un coup de feu peut échapper à n'importe qui et ensuite on dira qu'elle était une attaque de l'UNITA, et mort le chien, finie la rage, tu comprends ?

— Pas bien, mais merci, Johnny.

— De rien, je t'aime bien, Raúl, même si j'ai toujours pensé que tu étais de trop ici... nous sommes tous de trop ici et moi, j'ai tué un homme, je lui ai planté ma baïonnette et j'ai senti qu'elle était devenue une partie de lui, qu'elle était comme un organe qui vibrait dans mes mains, la chose la plus étrange au monde ; si je n'étais pas sorti pour vomir je serais devenu fou, maintenant j'ai une mort sur la conscience, tu sais, c'est difficile.

— Qu'est-ce que vous marmonnez tous les deux ? dit Carlos, assis à l'une des tables voisines. Dépêchez-vous, nous devons commencer.

Carlos le sait aussi, ça se voit à la façon dont il me regarde, en réalité Carlos l'a toujours su, Carlos sent aussi la présence des morts, pas celle des dieux, pour lui les morts ne sont qu'une brume, une somnolence, une façon de rester debout à regarder le néant, Carlos sait que j'en sais trop, comme le capitaine qui a toujours su que je savais que sa femme était morte avant l'arrivée de la lettre et qui savait aussi que j'aurais pu prévenir Martínez qu'une nuit un petit soldat de Savimbi allait tirer sur lui un projectile de quatre-vingts millimètres et le couper en deux ; il savait qu'il n'y aurait plus de Martínez, plus de

souvenirs des belles rues du quartier chic de Miramar, plus de virées dans les villages en quête de prostituées mulâtres, qu'il n'y aurait plus rien de tout cela, que Martínez allait rejoindre la tornade de morts qui, comme un essaim de moustiques, nous suit depuis que nous sommes arrivés ici.

Martínez et les yeux du léopard.

— Tu es bizarre, Marilyn Monroe, me dit Carlos.

Nous sommes tous deux bizarres, lui et moi, c'est juste que je suis plus bizarre que lui, moi, je suis Cassandra et je pourrais lui parler du temps où je vivais à Troie, je pourrais lui raconter que j'ai déjà vécu ici dans l'Ancien Monde, mais que sait Carlos de tout cela ? Quand je serai mort, un après-midi d'août mes parents s'assoieront dans le salon de ce qui fut notre maison pour réfléchir à la façon dont tout a commencé et lui accusera *L'Iliade*, un livre si peu adapté à un enfant hypersensible, mais elle dira non, elle dira que tout a commencé quand mon père m'a emmené à la galerie d'art du parc Martí à Cienfuegos où j'ai vu la copie du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch et qu'après ça je n'ai plus jamais été le même, ma mère se souviendra que je suis rentré à la maison en pleurant comme si, dans ce triptyque, j'avais trouvé quelque chose qui me terrifiait, quelque chose qui était trop pour moi, mais d'un excès démesuré, sans limite ni retenue.

— Quelque chose s'est brisé en lui quand il a vu ce tableau, dira-t-elle, et *L'Iliade* n'a déchaîné que des pulsions déjà présentes.

La Russe étant très loin, à Santa Clara où elle va travailler, ma mère osera montrer à mon père toute sa supériorité intellectuelle, elle le traitera comme ce qu'il est, un simple mécanicien qui n'a même pas achevé ses études secondaires.

— Je ne sais pas comment j'ai pu te remarquer, je n'ai jamais aimé les hommes de petite taille ; c'est que tu m'as embobinée, tu étais le seul Blanc qui savait danser comme un Noir et je voulais améliorer la race, pas épouser un Galicien avec deux pieds gauches.

— Tu es toujours aussi bavarde qu'avant, quand tu ouvres la bouche tu commences à lâcher des fleurs et il n'y a personne qui te fasse taire, s'il te plaît,

un peu de paix, nous venons de perdre un enfant.

— Et j'ai aussi perdu une sœur, dira ma mère en essayant de se souvenir de la vraie Nancy.

Mais elle ne verra que moi, avec la robe qu'elle m'aidait à mettre et la coiffure qu'elle me faisait, pour qu'un moment je sois sa sœur bien-aimée.

— Mais ça, ça fait déjà longtemps, et une sœur ce n'est pas la même chose qu'un fils.

— Je sais, ne me le rappelle pas... Si seulement nous avions Raulito pour l'enterrer comme il faut et lui apporter des fleurs, mais il est resté là-bas en Angola.

— Peut-être est-il vivant ? Personne n'a vu le cadavre et ces gens-là, on ne peut pas s'y fier, pas plus qu'à l'eau qu'ils boivent. Peut-être qu'il est bel et bien vivant, en train de lire ses petits livres, là-bas en Zambie ou en Rhodésie, personne ne le sait.

— Non, il est mort, je le sens ici, juste ici dans ma poitrine, depuis que la lettre est arrivée j'ai un serrement de cœur qui ne me quitte pas, ne me fais pas concevoir d'espoir, s'il te plaît, aie au moins pitié de ça.

— Oui, il vaut mieux le considérer comme mort.

Cette conversation, ils l'auront six mois après ma mort, mais pour l'instant je suis en vie et je dois faire comme si personne ne savait rien, tout en sentant la façon dont on nous regarde. Debout dans le rang, derrière Carlos, le sergent, et devant Matías, je vois le capitaine, entouré des officiers d'état-major, nous regarder féroce­ment et nous dire que nous sommes des fils de pute, des traîtres, et qu'on va payer très cher les commé­rages, car quiconque joue avec les mœurs d'un homme mérite d'être jeté à la mer, une pierre attachée au cou. Nous tous, officiers, sergents et soldats, restons silencieux, au garde-à-vous ; le capitaine ne précise pas, tout le monde sait qu'il parle de lui et moi. Les yeux du capitaine parcourent le bataillon, ils détaillent chacun des soldats et des officiers, ils s'arrêtent sur les porte-roquettes RPG, sur les chargeurs de mitrailleuses RPK,

sur les fusiliers et leurs AK, mais pas sur moi, c'est comme si j'étais invisible. Le capitaine ne me voit pas, son regard glisse sur l'endroit où je me tiens.

Pour lui, je ne suis qu'une ombre.

— Les calomniateurs vont le payer, diffamer un officier des Forces armées révolutionnaires sans preuve est un acte contre-révolutionnaire sévèrement puni, cependant... si la personne, officier, sergent ou simple militaire, qui a écrit la lettre anonyme et l'a envoyée au commandement de la division fait un pas en avant et se repent aussitôt, devant ses camarades, ou explique la raison de son acte, l'eau n'a pas de raison d'atteindre la rivière et tout peut être pardonné.

Personne ne dit rien, le bataillon ressemble maintenant à un obscur bataillon d'ombres comme moi, car quand le capitaine dit cela, il ne nous regarde pas, à présent il regarde quelque part au-dessus de nos têtes.

— J'attends, insiste le capitaine.

Le lieutenant à la peau sombre attend également. La question sans réponse « Est-ce que j'ai bien fait ? » flotte aussi au-dessus de nos têtes. Il est retourné à l'état-major du régiment sans réponse. Il dira au colonel que le capitaine est tellement choqué par la violence de cette attaque à son honneur qu'il est resté imperturbable.

— Il est comme une merde.

Il dira cela et s'installera sur le canapé sans que le colonel le lui ordonne. Il n'est rien de plus qu'un agent de liaison de l'état-major comme le prince Andreï dans *Guerre et Paix*, mais il a un pouvoir qui va au-delà de son grade de premier lieutenant, il appartient à la Sûreté de l'État, destiné à faire partie de l'escorte personnelle de Fidel Castro à La Havane et à vivre à Punto Cero, où l'on mange comme un roi. Il ne peut pas se porter garant du capitaine, même s'ils se connaissent depuis longtemps, car le capitaine est accusé de sodomie et c'est inacceptable. Avoir laissé naître ne serait-ce que de simples soupçons, c'est trop. Le lieutenant à la peau sombre ne peut rien faire pour lui.

On va nous interroger, le capitaine le sait et il ne peut pas me faire confiance ; de plus il est sûr que je vais craquer, que je vais tout raconter, les larmes aux yeux. En outre, pense le capitaine debout devant les rangs sans regarder personne en particulier, quand les procureurs militaires verront à quel point cette pute est efféminée, nous serons tous les deux condamnés d'avance, à moins que... continue de penser le capitaine, à moins qu'Olivia Newton-John ne meure, que les balles l'emportent quelque part d'où on ne revient pas ; total, on n'y perdra pas grand-chose, elle ne semble pas destinée à vivre longtemps. Dans ce cas, il n'y aurait personne à interroger, tout serait clair, propre et net, comme les ailes de cet oiseau que sont Cuba et Porto Rico.

— *Puerto Rico, ala que cayó al mar, que no pudo volar, yo te invito a mi vuelo, y buscamos juntos el mismo cielo* (Porto Rico, aile tombée dans la mer, qui n'as pas pu voler, je t'invite à mon vol, cherchons ensemble le même ciel), entend-on chanter Pablo Milanés dans les haut-parleurs du camp, un dimanche où Agustín et moi sommes assis à jouer aux échecs comme nous ne l'avons pas fait depuis longtemps.

Agustín lui aussi évite de me regarder, il se concentre sur les pièces, déplace sa reine, la lève et la remet sur le plateau. Je pourrais invoquer la règle qui stipule que la pièce touchée est une pièce jouée, mais je ne le fais pas. Plus personne ne m'appelle Marilyn Monroe, il y a quelque chose dans l'air qui les empêche de m'appeler comme ça, c'est que tout le monde le sait : le capitaine va me tuer. On voit bien qu'il ne va pas laisser passer ça, qu'il ne va pas se laisser démonter si facilement et que c'est la seule solution, il n'y en a pas d'autre. On me regarde comme on regarde un mort et on me respecte. Même Carlos m'appelle soldat Raúl Iriarte, les rares fois où il se sent obligé de m'adresser la parole.

— Je ne sais pas quoi te conseiller, dit soudain Agustín. Si tu me racontais, ce serait plus facile, je peux comprendre beaucoup de choses.

Je me souviens de la chanson d'Omara Portuondo, *si te contara mi sufrimiento, si tú supieras la pena tan grande que llevo dentro* (si je te parlais de

ma souffrance, si tu savais la peine si grande que je porte en moi).

— Je n'ai rien à raconter, dis à mon père que tout s'est bien passé, que j'ai réussi, va chez moi et dis-lui ça, à lui seul, peut-être qu'il comprendra, mais ne dis rien à ma mère ni à la Russe.

— De quoi veux-tu parler ?

— Tu le sais bien.

Mon jeune boxeur le savait lui aussi ce soir-là où il m'embrassait, sous les lumières de la boîte de nuit, il s'en doutait mais n'a rien dit. Après nous être embrassés sur la piste de danse, nous sommes sortis dans la rue et nous nous sommes assis sur le trottoir. Il m'a offert une cigarette et m'a demandé si je voulais l'accompagner à l'hôtel pour continuer la fête là-bas.

— Si tu veux, Wendy, le capitaine Crochet peut aussi venir, pour elle j'ai un ami qui fait du karaté.

— J'aimerais beaucoup y aller, mais je pars demain.

— Pour où ? La Havane ? Plus loin ? Tu quittes le pays ? Tu émigres ? Tu n'as pas peur de l'avion ? Moi, oui, j'ai très peur, parfois je rêve que je regarde à travers le hublot et que je vois l'aile se détacher, je veux en avertir le pilote mais je reste sans voix, c'est quelque chose de très bizarre, Wendy. Je rêve de ça et ensuite je raconte à ma copine que j'ai rêvé que l'avion s'écrasait et elle me demande si j'étais à l'intérieur ou à l'extérieur. Moi, pour ne pas lui faire peur, je lui dis que j'étais assis sur la promenade maritime à La Havane quand je l'ai vu tomber à la mer.

— Oh, mais tu as une petite amie ?

— Et alors, qu'est-ce que ça vient faire ? Tu veux te marier avec moi ? Parce que si c'est le cas, on va à la mairie tout de suite.

— Je suis trop jeune, dis-je en me levant. Je vais retrouver mon amie.

— Allez, va avec la moche qui ressemble à un mec. Continue à vivre ta vie de merde dans ce Cienfuegos qui est le trou du cul du monde, moi, je voulais t'emmener à La Havane.

— À La Havane ? Je ne rate rien, je t'ai dit que je partais.

Et c'était vrai, je partais en Angola.

OceanofPDF.com

Tu les vois se dessiner à l'horizon, d'abord une, puis en nombre ; tu aimerais les confondre avec des mouettes, mais alors les ailes deviennent bois, coques, rames et ce que tu as confondu avec un cri d'oiseau devient une voix articulée indiscutable ; les Achéens débarquent, pourtant ils ne sont pas venus nous tuer, ils veulent quelque chose, ils veulent Hélène. Une sentinelle en tunique courte et sandales de cuir entre dans le palais où je me trouve avec mon père et se contente de crier :

— Des Achéens !

Nous montons sur les murs de Troie. Mon père et tous ses enfants. Sauf Pâris qui dort encore et que personne n'est allé réveiller. Je sais qu'ils viennent pour elle, pour la sorcière.

— Laisse-les l'emmener, dis-je à mon père.

Le vieux Priam tire sur sa longue barbe et regarde sa fille qui, debout devant lui, semble encore plus petite que d'habitude. Il regarde les guerriers achéens qui laissent déjà derrière eux l'autel consacré à Poséidon, si proche de la plage, et avancent sur le sentier qui mène à Troie. Ils sont à peine une vingtaine. Priam pourrait ordonner leur massacre s'il le voulait, ils viennent demander à un roi de s'humilier, ils apportent de l'huile, de la myrrhe et un cheval blanc à la crinière vertigineuse. Ulysse marche en tête de la délégation, Priam le reconnaît à ses larges épaules et à sa façon de fuir son regard. Les autres marchent, sombres, économes de leurs mots, loin de leurs habituelles rodomontades. En cette journée si ensoleillée, il y a pourtant quelque chose de triste dans l'atmosphère, et le destrier à la crinière blanche semble sentir qu'il va être sacrifié en l'honneur du dieu au trident. Ils arrivent au pied de la muraille. Les archers préparent leurs armes mortelles et fixent le roi.

— Rends-la-leur, murmure Cassandre, la fille aux cheveux noirs.

Le soleil resplendit sur leurs épées nues. La lance d'Ulysse sonne quand il la laisse tomber dans la poussière et déclare qu'il vient en paix.

— Ouvrez les portes ! dit le roi.

Mon frère Hector le regarde, apaisé, naïf, il pense que tout peut s'arranger avec une course à pied et quelques amphores de vin. Mon pauvre frère sort le premier et donne l'accolade au sombre Ulysse qui vient au nom des Atrides. Je vois onze mouettes survoler les dix vaisseaux achéens, l'un des oiseaux pousse un cri et s'enfonce dans la mer en quête d'une proie, il y a maintenant dix mouettes et dix bateaux. Dix années de guerre s'annoncent, la onzième Troie tombera. Je le sais, c'est marqué au fer rouge sur la peau du temps, on n'y peut plus rien, ils seront vains les ex-voto à tous les dieux, vaine l'hécatombe, tout est marqué au fer rouge, Troie tombera et je regarde mon père, les larmes aux yeux.

Mon frère José m'attend à la maison dans le salon, on lui a dit que j'étais rentré très tard cette nuit avec un petit short moulant et que, de dos, je ressemblais plus à une femme qu'à un homme, celle qui l'a averti, c'est la voisine du troisième, celle qui aime tant Carlos Puebla et *tu querida presencia, comandante Che Guevara* (ta présence bien-aimée, commandant Che Guevara). C'est presque la seule chanson qu'elle écoute.

J'ai dix-sept ans, mon frère ne vit plus chez nous, il est sur le point d'émigrer et malgré tout il est venu me demander des explications. Il me ressemble dans une version brune, il est un peu plus grand, mais à peine. Il a hérité la carrure de notre père. Sous sa chemise moulante, ces muscles me regardent avec méfiance.

— T'es homo, Raulito ?

— Non.

Ma mère va rentrer du travail dans un instant, le sol en damier deviendra une mer de lignes parallèles, je le sens, mais je redoute ce que ces lignes vont me dire, alors je regarde mon frère dans les yeux. Ce que j'y vois n'est pas de l'amour, mais de la peur. Mon frère me dévisage avec horreur comme si j'étais, non une personne, mais un serpent à cent têtes.

— Si le vieux apprend ça, il te tue ; lui, il est viré du Parti et peut-être même de son boulot, il est interdit d'avoir un fils homo. Donne-moi ces vêtements de femmes, je vais les jeter tout de suite, allez ; et tout ça, c'est la faute à maman... Tu crois que je suis pas au courant ? Maman t'a bousillé, c'est elle qui a fait ça de toi.

Pour mon frère je suis le « ça » qu'il montre du doigt, l'innommable ; Raulito le Sans-Os est devenu Raulito le Sans-Ombre, mais quand je sors la nuit, je suis Wendy et je rencontre des jeunes gens qui me traitent comme une fille très tendre, un être à part entière, une jeune femme qui ne laisse personne fouiller dans sa culotte, parce qu'elle est vierge. Comme les vagues de la mer lorsque le jour ne s'est pas encore levé, cette fille si jolie est vierge, bien qu'elle

se laisse embrasser par n'importe qui, qu'on colle ses lèvres aux siennes, sa langue à la sienne et qu'on avale sa salive parce qu'elle se laisse faire ; elle a plutôt l'air facile la petite, ce serait plutôt une Européenne, une Française ou une Allemande, visiblement.

Mon frère entre dans ma chambre et cherche des vêtements de femme, mais il n'y a rien dans ma chambre, je ne suis pas si bête ; nos vêtements, mon ami et moi, nous les cachons dans une demeure abandonnée où plus personne n'habite, là nous avons un tiroir, dans lequel nous gardons nos vêtements et notre maquillage, nous sommes si prudentes ! Nous y entrons quand personne ne nous voit, nous ne sortons que si la chienne à laquelle nous donnons à manger n'aboie pas. Cette chienne s'appelle Alice et la maison Le Pays des Merveilles ; elle se trouve de l'autre côté du miroir.

Si je pouvais rentrer à Cienfuegos, ô mon Zeus, je retournerais dans ce petit palais qui s'effondre chaque jour un peu plus et tout redeviendrait pareil, mais les Érinyes volent déjà au-dessus de ma tête et s'obstinent à me chanter :

« Fuselé aux pieds, fuselé aux pieds, fuselé aux pieds ! » Les Érinyes ont donné de leurs voix tonitruantes, et là-bas, dans la lointaine Cienfuegos, ma chienne Alice, qui vit au Pays des Merveilles, aboie soudain de façon inconsolable. Mon temps est compté, je le sais, car les paroles du lieutenant à la peau sombre, qui remplit la même fonction dans la division de l'armée cubaine qu'Hermès dans l'Olympe, résonnent même dans les oreilles du capitaine.

— Ai-je bien fait ?

— Bien sûr que tu as bien fait de me prévenir, répond enfin le capitaine, c'est à ça que servent les amis.

Moi, en revanche, je ne suis pas l'ami du capitaine, j'ai été la chose dans laquelle il a vidé ses angoisses, sa nostalgie et son sperme. Je suis maintenant un caillou dans son soulier, je ne suis même plus assez bon pour lui lire la lettre froissée qu'il conserve dans la poche.

— Son honneur dépend de ton silence, murmure Apollon à mon oreille.

Je suis invisible. Carlos ne m'engueule même pas quand j'arrive en retard à l'entraînement.

Un après-midi, après l'exercice, Agustín me conseille de désert.

— Où irais-je ?

— Je sais pas, moi, mais fais comme si tu t'étais perdu... Si on me demande où tu es, je dirai que tu es allé à l'infirmerie, je sais pas, j'aurai bien une idée, on va te faire du mal, Raúl, si tu t'en vas pas... Le capitaine est comme fou, dégage !

Mon père a lâché un crabe. Il l'a laissé marcher au milieu du salon que ma mère avait nettoyé avec tant de soin. Il a mis partout du sable sur le sol en damier et nous a regardés, les pinces dressées, il semblait heureux, comme si son sort était différent de celui de ses frères, destinés à la grande marmite pleine d'eau bouillante. J'ai cinq ans et mon père a laissé un crabe en liberté pour que mon frère et moi, nous nous tenions tranquilles. Assis tous les deux sur le canapé, nous l'avons regardé aller et venir, comme s'il se demandait quel est cet endroit, cette nouvelle planète où il est arrivé dans un sac, au milieu d'amis qui ne sont plus là. Le crabe est seul au milieu de la pièce, il est vivant mais déjà mort, car mon père va bientôt l'attraper. Triste sort d'un crustacé qui a au moins des pinces pour feindre de se défendre.

J'ai mon AK, le capitaine va m'appeler, il va me toucher furtivement les pieds et me murmurer de sortir de la tente, qu'il faut parler. Tout le monde fera semblant de dormir, même Agustín fera semblant de dormir. Puis il m'emmènera dans la forêt, pour un voyage sans retour.

Je reviens sur cette photo où nous sommes tous des nouveaux venus en Angola. J'ai le journal à la main, je suis assis à l'infirmierie pendant que l'homme en blouse blanche me regarde avec un sourire aussi énigmatique que celui de la Joconde. Il tient mon pied droit dans sa main et dit que sa peau est aussi lisse que celle de mon visage, que c'est la plus belle chose que j'aie. Il le murmure parce qu'il y a d'autres soldats qui entendent. Il ne leur reste qu'un an avant de revoir Cuba. Moi, je ne rentrerai pas. Je sens la main de l'infirmier sur mon pied et je vois la photo sur laquelle je viens d'arriver en Angola, j'ai l'air d'un faux petit soldat et tout est gris autour de nous. L'infirmier me baise les pieds, je sens son humidité sur la plante, puis sur ma cheville.

— Des pieds de petite fille, dit-il, sans un seul poil.

Ensuite il fermera l'infirmierie et pensera à moi, un peu aussi au capitaine. Il sait que nous sommes condamnés, le capitaine et moi. Il sait que la rumeur est comme une colonne de chars qui avance et que déjà à l'état-major de la division, on en parle. C'est pourquoi il m'a dit ce qu'il m'a dit, il sait que je ne vais pas en sortir vivant.

— Il y a trop de pièces en jeu, il est difficile de faire simple dans la vie, car la vie ce n'est pas comme les échecs, me dit Agustín.

Assis devant moi, en train de jouer, il sacrifie sa reine pour me mettre en échec, manœuvre illusoire qui finit en partie nulle.

— La mer me manque, reprend Agustín. Quand je reviendrai à Cienfuegos, j'irai à Rancho Luna et je passerai un mois sans sortir de l'eau.

— Le temps est compté, lui dis-je.

— Il ne va rien t'arriver, les choses semblent parfois plus terribles qu'elles ne le sont. N'aie pas peur.

— Je sais, mais j'ai toujours peur.

— Tu n'aurais pas dû venir.

— Je suis venu à cause de deux centimètres de trop.

— Il ne va rien t'arriver, je ne crois pas qu'ils te fassent du mal.

— Pourquoi devraient-ils me faire du mal ?

— Je ne sais pas, dit Agustín car on n'en parle pas.

C'est quelque chose qui est dans l'atmosphère comme l'esprit du léopard, comme la tornade des morts, comme les Érinyes qui chantent au-dessus de ma tête leur « fuselé aux pieds ».

Je mettrais presque les mains sur les oreilles pour ne pas les entendre, mais je ne le fais pas. Je les connais tellement, depuis mes jours à Troie, elles m'entourent de leurs cheveux hirsutes, leurs yeux exorbités, ce sourire impatient, en rien heureux. Je suis également entouré des guerriers morts, de Martínez et du Sud-Africain que j'ai tué.

Le vendredi, après l'instruction, c'est le jour du nettoyage des armes, je prends mon AK, je le désarme, je le nettoie à l'essence et je commence à le graisser. Je lui ai donné un nom, il s'appelle Cassandre, tout comme moi, car sa crosse est en bois clair, presque blond. Les soldats de ma compagnie chantent en désarmant et nettoyant leurs armes. Ils chantent *Sabía que en el bollo le cabía un cañón de artillería, cuatro tanques y un tranvía del ejército alemán* (Je savais que le chignon pourrait contenir un canon d'artillerie, quatre chars et un tramway de l'armée allemande).

La voix qui se détache le plus est celle de Johnny le Rocker, une voix haut perchée d'où se dégage, tel un dauphin sauteur, un timbre de ténor rare. Puis ils enchaînent sur *Ya me voy de tu tierra, mejicana bonita, bondadosa y gentil, y lo hago emocionado como si en ella dejara...* (Je quitte ton pays, jolie Mexicaine, gentille et douce, et je m'en vais ému comme si j'y laissais...) et ils finissent sur *La barca de oro que debe conducirme, yo ya me voy, sólo vengo a despedirme, adiós, mujer, adiós para siempre, adiós* (La barque d'or qui doit m'emmener, je m'en vais,

je viens juste te faire mes adieux, au revoir, femme, au revoir pour toujours, au revoir).

Je les écoute ici, ô Zeus, sur le sol où je me trouve, poussière parmi la poussière. Ce *corrido* m'accompagnait depuis que nous nous préparions à débarquer en Angola. C'était notre véritable hymne national. Nous le chantions quand nous trouvions du rhum ou de l'alcool à 90°, et faute d'en trouver, nous le chantions, et maintenant ici, sous le soleil d'Afrique, quand nous savons déjà ce que c'est d'être en guerre, ce que c'est de trembler de fièvre avec une soif que rien ne peut éteindre, ce que c'est d'avoir une peur grosse comme une maison, nous la chantons aussi. Tout cela pour que Johnny se mette soudain à entonner, au moment où l'on s'y attend le moins, *Hotel California*, d'une voix haut perchée, faisant semblant d'être un rocker yankee et que nous sommes ses fans.

— Marilyn Monroe, danse ! crie Martínez, encore en vie, qui oublie, quand il a bu, son rang d'officier et se mêle aux soldats.

— Recrue Raúl Iriarte, alias Marilyn Monroe, venez donc au milieu et exécutez une danse hollywoodienne pour l'édification des têtes creuses ici présentes, ordonne le lieutenant Martínez, diplômé en journalisme et responsable de la formation politique du bataillon.

Moi aussi, j'ai trop bu, j'ai bu deux verres qu'Agustín m'a servis avec un sourire en coin, et pour mon mètre cinquante-cinq et mes quarante-cinq kilos, c'est trop, alors je me place au centre, tout près de Johnny le Rocker, je ferme les yeux et bouge langoureusement, mais ma danse n'a pas grand-chose à voir avec les Marilyn de ce monde, je bouge comme nous dansions mes sœurs et moi quand, avec ma mère, nous rendions hommage à Hécate, la sombre déesse lunaire. Je bouge et touche mes seins lourds, désormais invisibles, de mes mains ornées de bracelets également invisibles, je sens l'odeur de la chair des offrandes, je vois les pieds des autres femmes et les bracelets à leurs chevilles. Je suis une princesse parmi d'autres princesses tandis que le Rocker chante *Hotel*

California et nous sommes tous ivres, à l'exception des officiers qui se sont rendus à Luanda.

Laisser le bataillon à la charge de ce minet de Miramar, c'est le livrer au néant, à la débauche. C'est Martínez et le sergent Carlos qui donnent les ordres quand personne d'autre n'est là, et le premier qu'ils donnent est d'aller au village le plus proche chercher de l'eau-de-vie et boire jusqu'à en crever. L'alcool, nous l'échangeons contre des boîtes de corned-beef russe et de pâté, ce genre de pulpe de porc humide et huileuse qui a un goût de nuits blanches. Je danse pendant que le Rocker chante *Hotel California*, mais quand il s'apprête à nous chanter un morceau des Beatles, le sergent Carlos, fatigué de l'anglais imaginaire de Johnny, qui donne quelque chose comme *Chuotell cayiforlnia, yustinau usi yustinau usi*, dit :

— Ça suffit maintenant, tu nous casses la tête avec ta petite musique, nous allons danser une *conga*.

Carlos commence à taper dans ses mains, plusieurs se mettent à taper sur les caisses qui contenaient des fusils, puis la voix d'Agustín brise la triste nuit angolaise.

— *King Kong, King Kong, te persigue un batallón !* (*King Kong, King Kong, tu es poursuivi par un bataillon !*), chante Agustín, et c'est comme si, peu ou prou, nous étions à nous tous l'énorme singe amoureux que la police de New York poursuit de gratte-ciel en gratte-ciel.

— *King Kong, King Kong, te persigue un batallón !*

Je chante avec Agustín et les autres, ô mon Zeus, et soudain je me rends compte que je suis heureux et que je serais plus heureux encore s'il n'y avait plus rien à venir, si nous étions à jamais fixés sur la toile de ta mémoire, si nous n'en bougions jamais plus, mais quand Agustín a fini, Martínez lui demande de chanter comme Bola de Nieve, il lui dit qu'il n'aurait jamais dû venir ici gaspiller son talent, alors Agustín s'interrompt pour *Vete de mí* (*Éloigne-toi de moi*), les musiciens improvisés cessent de taper sur les caisses d'AK, les Angolaises suspendent le tam-tam au rythme duquel elles broient le yucca, les

singes et les oiseaux cessent de brailler dans les arbres et les pas du léopard se font plus furtifs.

— *Tú, que llenas todo de alegría y juventud, que ves fantasmas en la noche de trasluz, y oyes el canto perfumado del azul, vete de mí. No te detengas a mirar las ramas muertas del rosal que se marchitan sin dar flor, mira el paisaje del amor que es la razón para soñar y amar. Yo, que ya he luchado contra toda la maldad, tengo las manos tan deshechas de apretar que ni te puedo sujetar, vete de mí. Seré en tu vida lo mejor de la neblina del ayer cuando me llegues a olvidar, como es mejor el verso aquel que no podemos recordar...* (*Toi qui remplis tout de joie et de jeunesse, qui vois des fantômes dans la nuit des chandelles, et entends le chant parfumé du bleu, éloigne-toi de moi. Ne t'arrête pas pour regarder les branches mortes du rosier qui se fanent sans donner de fleur, regarde le paysage de l'amour qui est la raison de rêver et d'aimer. Moi, qui ai déjà lutté contre tous les maux, j'ai les mains si fatiguées de serrer que je ne peux même pas te retenir, sors de moi. Je serai dans ta vie le meilleur de la brume d'hier quand tu arriveras à m'oublier, comme est meilleur le vers dont on ne peut se souvenir...*), chante Agustín, les yeux perdus dans le vide, alors Cuba revient d'où elle n'aurait jamais dû partir, elle pénètre en Angola où nous avons tous tant choses sur lesquelles méditer, ô mon Zeus, tant de choses.

J'ai dix ans, je lis « Le Puits et le Pendule », assis sur le trottoir de mon école, en attendant que la cloche sonne pour rentrer en classe. Près de moi se trouve le buste de José Martí qu'on n'a toujours pas nettoyé, si bien qu'il est couvert de poussière et de feuilles d'amandier. Je porte une paire de sandales que la Russe a données à mon père pour moi. Des sandales marron clair très féminines au goût des Cubains. À cause de ces sandales, un de mes camarades de classe va me traiter de « fillette ». Je tiens mon livre ouvert sur les genoux quand soudain un homme s'approche, je le sens qui traîne des feuilles d'arbres sous ses pieds ; devant moi, son ombre me couvre insidieusement, je lève enfin la tête et me trouve face à un individu en costume ancien, coiffé d'un étrange chapeau, au regard tourmenté ; il me parle dans une langue que je ne comprends pas. Ces yeux qui brillent comme de la braise au milieu d'un visage très pâle, très peu conforme aux tropiques, sont ce qu'il y a de plus remarquable chez lui. Je les regarde et l'école s'évanouit. L'homme tend la main et, quand je la serre, je sens quelque chose de froid couler dans mes veines, quelque chose que je ne peux pas nommer.

Puis il prend mon livre, le regarde attentivement et le feuillette. De tous ses vêtements, de toute sa silhouette se dégage quelque chose de très ancien, de vétuste, mais il y a aussi autre chose qui émane de lui, quelque chose que j'ignore, bien que sur le sujet j'aie déjà beaucoup lu, ce quelque chose est la mort. Je la devine dans cet homme de taille moyenne debout devant moi, pendant que les enfants en récréation jouent, courent, boivent ce soda qu'on nous donne au goûter avec deux sucreries chacun. Personne ne voit l'homme, il est invisible aux autres. C'est une « apparition », me dis-je, parce que j'ai entendu ce mot dans la bouche de ma mère et de ma tante Nancy, elle qui me ressemble tellement. Autour de nous deux, le silence ; personne ne s'approche pour m'inviter à jouer, personne ne remarque l'homme qui me rend soudain le livre et d'un geste me demande de me lever et de le suivre. Nous quittons la

cour d'école, empruntons le couloir vers la sortie, mais au moment où nous allons franchir la porte, une personne pose la main sur mon épaule.

— Où vas-tu, mon petit ? dit-elle.

Et, quand je me retourne, je vois la professeure d'espagnol qui me regarde avec de grands yeux alarmés.

— Je pars avec lui, dis-je, mais quand je regarde à nouveau, l'homme est parti.

Je n'en ai parlé à personne, mais des années plus tard, dans *El Caimán Barbudo*, un magazine, j'ai vu une photo du fantôme et j'ai compris que c'était Edgar Allan Poe. C'était le premier mort que je voyais ; je l'ai vu avant d'être Cassandre, je l'ai vu avant les dieux, qui sont ensuite arrivés un à un, comme ces grosses gouttes qui précèdent l'orage. Maintenant, je suis en Angola, entouré de morts, ils se pressent au-dessus de nos têtes, ralentissant tellement nos gestes, nos actions, qu'on finit par s'arrêter comme des pantins dont le ressort s'épuiserait, par ne plus avancer d'un pas et rester figés là ; les actions se chevauchent les unes les autres et le capitaine me dit que son honneur dépend de mon silence, tandis que le lieutenant noir lui demande s'il a bien fait. Affirmation et questionnement, en suspens, ne tiennent qu'à un cheveu, ô Zeus qui règne sur l'Univers et le Néant. Je pourrais dire au capitaine : « Donne-moi la paix » ; alors ma mort aurait une certaine dignité, je ne serais pas qu'une recrue traînée et achevée dans la nuit, comme meurent les léopards et les hyènes. Je pourrais lui dire cela et le capitaine ne serait pas obligé de s'expliquer :

— Je t'ai amené ici pour parler, Raúl, parce que nous avons beaucoup de choses à nous dire... Tu as tout raconté aux autres, et ça je ne peux pas le laisser passer.

Je n'aurais pas dû lui répondre : « Je n'ai parlé à personne » ; je n'aurais pas dû lui dire cela, j'aurais dû me taire, mais dans mon dos la déesse Athéna me suggérerait les réponses ; en regardant le capitaine dans les yeux, je savais que quelques minutes plus tard son AK parlerait, je savais que les balles

frapperaient mon corps, tandis que le bataillon, la division, l'armée cubaine, tout le monde dormirait, et même les sentinelles. Agustín, allongé dans son hamac si près du mien, dormirait, oublieux de la promesse faite à mon père de me protéger. La raison pour laquelle je suis revenu dans l'Ancien Monde est désormais en train de s'accomplir, le capitaine veut maintenant que je m'agenouille, il veut m'humilier, pour que je ne lui rappelle plus tant la femme morte à Cuba, et je m'agenouille et je m'humilie et je lui demande de ne pas me tirer dessus :

— Par pitié, je n'ai parlé à personne, je ne dirai rien.

Je tends les mains vers lui, je le supplie :

— Non, mon capitaine, pour ce que vous avez de plus cher au monde, non, mon capitaine.

— Tu t'es moqué de ce que j'aimais par-dessus tout, dit-il, pour finalement lever son AK et pointer mes yeux bleus. Une vermine comme toi ne mérite rien d'autre, je vais te rayer de la carte, tu as ruiné l'honneur d'un combattant, tu m'as tout pris, Rauli, tout.

Maintenant que je ne suis plus là, ma mère pose la robe préférée de Nancy sur le dossier d'une chaise et dialogue sans fin avec sa sœur, elle lui dit tout sur moi, que je suis en Angola et que là-bas j'ai grandi, je mesure presque deux mètres, je me suis aussi musclé et j'ai appris l'anglais, le français et le portugais, je vais revenir marié à une princesse très noire à la taille fine, qu'elle va accepter, car on doit respecter les goûts de ses enfants, si l'on ne veut pas qu'ils partent comme l'a fait José qui est maintenant à Miami, à quatre cents kilomètres, et dont personne n'a de nouvelles.

— Si je l'avais accueilli quand il m'a présenté cette petite danseuse noire, Nancy, maintenant tout serait différent, poursuit ma mère en se balançant dans son rocking-chair devant la robe bleu de Prusse que revêt le fantôme de Nancy.

— *Esta tarde vi llover, vi gente correr, y no estabas tú. El otoño vi llegar, al mar oí cantar, y no estabas tú* (Ce soir j'ai vu pleuvoir, j'ai vu des gens courir, et tu n'étais pas là. J'ai vu arriver l'automne, j'ai entendu chanter la mer, et tu n'étais pas là), chante-t-elle d'une voix mélodieuse, en tricotant un bonnet de laine pour la fille que je vais avoir de ma princesse angolaise, elle tricote pendant que Radio Progreso annonce *Ton feuilleton de midi*, elle chante et je suis sur le point de mourir.

Personne ne sait que le capitaine m'a amené ici pour me tuer et tout le monde sait que le capitaine m'a amené ici pour me tuer, tous ces jeunes soldats et ces sergents qui l'admiraient tant savent qu'il m'a amené ici pour me tuer, tous les officiers du bataillon qui jouent au base-ball avec lui, qui boivent du rhum avec lui, qui se grattent l'aine avec lui, savent que ce soir c'est ma nuit, que je m'en vais, que Marilyn Monroe va cesser d'être un problème, ils le sentent.

— Je ne peux pas laisser passer ça, tu as joué avec mon honneur, me lance le capitaine avant de tirer.

Le capitaine tire, les balles me traversent et je vacille comme un navire qui gîte, je meurs lentement et j'ai envie de m'excuser, car il me regarde mourir comme on regarde mourir un petit animal blessé, il s'accroupit devant moi, il voudrait me demander pardon et on dirait qu'il va pleurer, il ne peut pas pleurer, il se moque complètement de ma mort même s'il voudrait ne pas s'en moquer, pour ne pas se sentir si mort au fond de lui-même ; personne ne viendra en entendant les coups de feu, personne. On entend si souvent des coups de feu dans la nuit africaine. Je sens que je cesse de respirer, je sens que les Érinyes m'appellent, me tendent leurs mains et continuent de chuchoter « fuselé aux pieds, fuselé aux pieds, fuselé aux pieds, fuselé aux pieds ». Je meurs lentement pendant que le capitaine me regarde. Puis il va me porter jusqu'au terrain d'entraînement et m'enterrer dans le trou même que j'ai creusé en « supplément de service ». Il le fera, parce qu'il se sent coupable de ne pas m'avoir tué plus tôt. Il va prendre ce risque. Pourtant, personne ne le verra, ou personne ne voudra voir.

— Où est passée Marilyn Monroe ? Elle a déserté ? demandera le lendemain mon sergent Carlos devant les soldats en rangs, en constatant mon absence.

— Il doit sûrement dormir, dira Johnny le Rocker.

Tu regardes un morceau de bois sur le rivage, un tout petit bout de bois que tu as trouvé entre les rochers, là où la plage se fait plus accidentée ; tu regardes ce bout de bois dans lequel on a gravé une inscription dans une langue qui te ramène à d'autres temps ; alors ce bout de bois, si ancien qu'il est impossible qu'il se trouve entre tes mains, commence à pousser, à prendre une forme galbée, à devenir autre chose, et tu deviens toi-même autre chose avec le bois, tu es assise sur le rivage d'une mer qui n'est pas celle de Cuba ; derrière toi il y a la ville, toi aussi tu es autre chose, tu es finalement Cassandre, et dans quelques minutes on t'appellera par ton nom ailé.

— Viens, te dira-t-on, viens, cours, les navires approchent, laisse cette vieille statue d'Hécate abandonnée par les prêtres, viens à côté du temple de Poséidon, viens et chante-nous ces vers que nous aimons tant, Cassandre, viens.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Cathédrale des Noirs, Belleville éditions, traduit par Maïra Muchnik, 2019.

Pour en savoir plus sur **Marcial Gala** ou *Appelez-moi Cassandre*, n'hésitez pas
à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

CATALOGUE NUMÉRIQUE DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ZULMA ESSAIS

Tout un monde d'idées

Collection initiée par Néhémy Pierre-Dahomey

KATE CRAWFORD

Contre-atlas de l'intelligence artificielle

Les coûts politiques, sociaux et environnementaux de l'IA

traduit de l'anglais (Australie)

par Laurent Bury

ANGELA DAVIS

Femmes, race et classe

traduit de l'anglais

par Dominique Taffin-Jouhaud

SREĆKO HORVAT

La Poésie du futur

Manifeste pour un mouvement

de libération mondial
traduit de l'anglais
par Laurent Bury

PANKAJ MISHRA
L'Âge de la colère :
Une histoire du présent
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos

TIMOTHY MORTON
La Pensée écologique
Être écologique
traduits de l'anglais
par Cécile Wajsbrot

MICHAEL SFARD
Le mur et la porte :
Israël, Palestine, 50 ans de bataille
judiciaire pour les droits de l'homme
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli

TIFFANY WATT SMITH
Le Dictionnaire des émotions :
Ou comment cultiver son intelligence émotionnelle
traduit de l'anglais
par Frederick Bronsen

SHOSHANA ZUBOFF
L'Âge du capitalisme de surveillance
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli
et Anne-Sylvie Homassel

Littérature

ANJANA APPACHANA
L'Année des secrets
traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

Le fantôme de la barsati
traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI
De la forêt
traduit du bengali (Inde)
Par France Bhattacharya

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN
Le Messie du Darfour
Les Jango
traduits de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin

VANESSA BARBARA
Les Nuits de laitue
traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

BENNY BARBASH
Little Big Bang
Monsieur Sapiro
My First Sony
traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

La vie en cinquante minutes
traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER
Grand-père avait un éléphant
La Lettre d'amour
traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

BERGSVEINN BIRGISSON
La Lettre à Helga
traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

SOFFÍA BJARNADÓTTIR

J'ai toujours ton cœur avec moi

traduit de l'islandais

par Jean-Christophe Salaün

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Ce qu'ici-bas nous sommes

Dans l'épaisseur de la chair

Là où les tigres sont chez eux

L'Échiquier de Saint-Louis

L'Île du Point Némó

Le Rituel des dunes

GERD BRANTENBERG

Les Filles d'Égalie

traduit du norvégien

par Jean-Baptiste Coursaud

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Zinzolins et nacarats

CHANTAL CREUSOT

Mai en automne

RENÉ DEPESTRE

Popa Singer

BOUBACAR BORIS DIOP
Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG
Les Beaux Amants
traduit du coréen
par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

PASCAL GARNIER
Cartons
Comment va la douleur ?
Le Grand Loin
Les Hauts du Bas
Lune captive dans un œil mort
La Place du mort
La Solution Esquimau
La Théorie du panda
Trop près du bord

EINAR MÁR GUÐMUNDSSON
Les Rois d'Islande
Un été norvégien
traduits de l'islandais
par Éric Boury

GUNNAR GUNNARSSON
Le Berger de l'Avent
traduit de l'islandais

par Gérard Lemarquis et María S. Gunnarsdóttir

HUBERT HADDAD

Casting sauvage

La Cène

Corps désirable

Géométrie d'un rêve

L'Invention du diable

Mā

Meurtre sur l'île des marins fidèles

Opium Poppy

Palestine

Le Peintre d'éventail

Premières neiges sur Pondichéry

La Sirène d'Isé

Théorie de la vilaine petite fille

Un rêve de glace

L'Univers

Un monstre et un chaos

ALYSON HAGY

Les Sœurs de Blackwater

traduit de l'anglais (États-Unis)

par David Fauquemberg

HAN KANG

Les Chiens au soleil couchant

traduit du coréen sous la direction

de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ZORA NEALE HURSTON

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Sika Fakambi

HWANG SOK-YONG

Shim Chong, fille vendue

traduit du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

SHIH-LI KOW

La Somme de nos folies

traduit de l'anglais (Malaisie)

par Frédéric Grellier

KOFFI KWAHULÉ

Nouvel an chinois

GERT LEDIG

Sous les bombes

traduit de l'allemand

par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U

La vie rêvée des plantes

traduit du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ANDRI SNAER MAGNASON

LoveStar

traduit de l'islandais

par Eric Boury

MARCUS MALTE

Aires

Le Garçon

Garden of love

Musher

La Part des chiens

Qui se souviendra de Phily-Jo ?

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

L'anarchiste qui s'appelait comme moi

traduit de l'espagnol

par Jean-Marie Saint-Lu

MEDORUMA SHUN

Les Pleurs du vent

traduit du japonais

par Corinne Quentin

KEI MILLER

L'authentique Pearline Portious

traduit de l'anglais (Jamaïque)

par Nathalie Carré

DANIEL MORVAN

Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN

Le Guide et la Danseuse

traduit de l'anglais (Inde)

par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance

traduit de l'anglais (Inde)

par Dominique Vitalyos

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

L'Embellie

L'Exception

Ör

Rosa candida

Le rouge vif de la rhubarbe

traduits de l'islandais

par Catherine Eyjólfsson

Miss Islande

La vérité sur la lumière

traduits de l'islandais

par Éric Boury

MAKENZY ORCEL

L'Ombre animale

NII AYIKWEI PARKES

Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)

par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA

El Edén

traduit de l'espagnol (Mexique)

par François-Michel Durazzo

GORAN PETROVIĆ

Soixante-neuf tiroirs

traduit du serbe

par Gojko Lukić

RICARDO PIGLIA

Argent brûlé

traduit de l'espagnol (Argentine)

par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

L'Appartement

C'est moi qui éteins les lumières

On s'y fera

Un jour avant Pâques

traduits du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

RĂZVAN RĂDULESCU

Théodose le Petit

La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane

traduits du roumain

par Philippe Loubière

JOCA REINERS TERRON

La Mort et le Météore

Traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

JOACHIM SCHNERF

Cette nuit

ENRIQUE SERPA

Contrebande

traduit de l'espagnol (Cuba)

par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE

Chârulatâ

Kumudini

Quatre chapitres

traduits du bengali (Inde)

par France Bhattacharya

Marcel THEROUX
Au nord du monde
traduit de l'anglais
par Stéphane Roques

INGRID THOBOIS
Sollicciano

PRAMOEDYA ANANTA TOER
Le Monde des hommes – Buru Quartet I
Enfant de toutes les nations – Buru Quartet II
Une empreinte sur la terre – Buru Quartet III
La Maison de verre – Buru Quartet IV
traduits de l'indonésien
par Dominique Vitalyos

DAVID TOSCANA
L'Armée illuminée
El último lector
Un train pour Tula
traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

ROSA MARIA UNDA SOUKI
Ce que Frida m'a donné
traduit de l'espagnol (Venezuela)
par Margot Nguyen Béraud et l'auteure

LAURENCE VILAINE

La Géante

ABDOURAHMAN A. WABERI

La Divine Chanson

BENJAMIN WOOD

Le Complexe d'Eden Bellwether

traduit de l'anglais (Royaume-Uni)

par Renaud Morin

S.X.

Les Portes de la Grande Muraille

traduit du chinois

par Emmanuelle Péchenart

ZHANG YUERAN

Le Clou

traduit du chinois

par Dominique Magny-Roux

L'Hôtel du Cygne

traduit du chinois

par Lucie Modde

Les Kâma-sûtra

suivis de *l'Anangaranga*

traduit du sanskrit par Jean Papin

Apulée #1 – Galaxies identitaires
revue de littérature et de réflexion

Si vous désirez en savoir davantage sur le catalogue numérique des éditions
Zulma n'hésitez pas à vous rendre sur **notre site**.

OceanofPDF.com

CATALOGUE
DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ZULMA ESSAIS
Tout un monde d'idées

Collection initiée par Néhémy Pierre-Dahomey

KATE CRAWFORD
Contre-atlas de l'intelligence artificielle
Les coûts politiques, sociaux et environnementaux de l'IA
traduit de l'anglais (Australie)
par Laurent Bury

ANGELA DAVIS
Femmes, race et classe
traduit de l'anglais
par Dominique Taffin-Jouhaud

SREĆKO HORVAT
La Poésie du futur

*Manifeste pour un mouvement
de libération mondial*
traduit de l'anglais
par Laurent Bury

PANKAJ MISHRA
L'Âge de la colère
Une histoire du présent
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos

TIMOTHY MORTON
La Pensée écologique
Être écologique
traduits de l'anglais
par Cécile Wajsbrot

MICHAEL SFARD
Le mur et la porte
Israël, Palestine, 50 ans de bataille
judiciaire pour les droits de l'homme
traduit de l'anglais
par Bee Formentelli

TIFFANY WATT SMITH
Le Dictionnaire des émotions :
Ou comment cultiver son intelligence émotionnelle
traduit de l'anglais

par Frederick Bronsen

SHOSHANA ZUBOFF

L'Âge du capitalisme de surveillance

traduit de l'anglais

par Bee Formentelli

et Anne-Sylvie Homassel

Littérature

JACQUES STEPHEN ALEXIS

L'étoile Absinthe

AMBAI

De haute lutte

traduit du tamoul (Inde)

par Dominique Vitalyos et Krishna Nagarathinam

BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI

De la forêt

traduit du bengali (Inde)

Par France Bhattacharya

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN

Les Jango

Le Messie du Darfour

traduit de l'arabe (Soudan)

par Xavier Luffin

VANESSA BARBARA
Les Nuits de laitue
traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

BENNY BARBASH
Little Big Bang
Monsieur Sapiro
My First Sony
traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

La vie en cinquante minutes
traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

A. IGONI BARRETT
Love is Power, ou quelque chose comme ça
traduit de l'anglais (Nigéria)
par Sika Fakambi

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER
Grand-père avait un éléphant
Les Murs et autres histoires (d'amour)
Le Talisman
traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

DOMINIQUE BATRAVILLE

L'Ange de charbon

BERGSVEINN BIRGISSON

La Lettre à Helga

traduit de l'islandais

par Catherine Eyjólfsson

SOFFÍA BJARNADÓTTIR

J'ai toujours ton cœur avec moi

traduit de l'islandais

par Jean-Christophe Salaün

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Ce qu'ici-bas nous sommes

Dans l'épaisseur de la chair

La Mémoire de riz

La Montagne de minuit

Là où les tigres sont chez eux

L'Île du Point Némó

Le Rituel des dunes

GERD BRANTENBERG

Les Filles d'Égalie

traduit du norvégien

par Jean-Baptiste Coursaud

EILEEN CHANG
Deux brûle-parfums
Love in a Fallen City
traduits du chinois
par Emmanuelle Péchenart

CHANTAL CREUSOT
Mai en automne

RENÉ DEPESTRE
Popa Singer

BOUBACAR BORIS DIOP
Murambi, le livre des ossements

PASCAL GARNIER
L'A26
Cartons
Comment va la douleur ?
Le Grand Loin
Les Hauts du Bas
Les Insulaires et autres romans (noirs)
Lune captive dans un œil mort
Nul n'est à l'abri du succès
La Solution Esquimau
La Théorie du panda

EINAR MÁR GUÐMUNDSSON

Les Rois d'Islande

Un été norvégien

traduit de l'islandais

par Éric Boury

GUNNAR GUNNARSSON

Le Berger de l'Avent

traduit de l'islandais

par Gérard Lemarquis et María S. Gunnarsdóttir

HUBERT HADDAD

Casting sauvage

La Cène

La Condition magique

Corps désirable

Géométrie d'un rêve

Les Haïkus du peintre d'éventail

L'Invention du diable

Mā

Le Nouveau Magasin d'écriture

Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture

Nouvelles du jour et de la nuit

Oholiba des songes

Opium Poppy

Palestine

Le Peintre d'éventail

Premières neiges sur Pondichéry

La Sirène d'Isé

Théorie de la vilaine petite fille

Un rêve de glace

L'Univers

Un monstre et un chaos

Vent printanier

ALYSON HAGY

Les Sœurs de Blackwater

traduit de l'anglais (États-Unis)

par David Fauquemberg

ZORA NEALE HURSTON

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Sika Fakambi

HWANG SOK-YONG

Le Vieux Jardin

traduit du coréen

par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot

Monsieur Han

Shim Chong, fille vendue

traduits du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

YITSKHOK KATZENELSON

Le Chant du peuple juif assassiné

traduit du yiddish

par Batia Baum et présenté par Rachel Ertel

SHIH-LI KOW

La Somme de nos folies

traduit de l'anglais (Malaisie)

par Frédéric Grellier

KOFFI KWAHULÉ

Nouvel an chinois

ANDRI SNAER MAGNASON

LoveStar

traduit de l'islandais

par Éric Boury

MARCUS MALTE

Aires

Fannie et Freddie

Le Garçon

Garden of love

Intérieur nord

La Part des chiens

Qui se souviendra de Phily-Jo ?

Toute la nuit devant nous

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ
L'anarchiste qui s'appelait comme moi
traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

MEDORUMA SHUN
L'âme de Kôtarô contemplait la mer
traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako,
Véronique Perrin et Corinne Quentin

Les Pleurs du vent
traduit du japonais
par Corinne Quentin

KEI MILLER
L'authentique Pearline Portious
By the rivers of Babylon
traduits de l'anglais (Jamaïque)
par Nathalie Carré

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN
Le Guide et la Danseuse
Dans la chambre obscure
traduits de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

JAMES NOËL
Belle merveille

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

Rosa candida
L'Embellie
L'Exception
Le rouge vif de la rhubarbe
Ör

traduits de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

Miss Islande
La vérité sur la lumière
traduits de l'islandais
par Éric Boury

MAKENZY ORCEL

Les Immortelles
L'Ombre animale
Maître-Minuit

MIQUEL DE PALOL
Le Jardin des Sept Crépuscules

Le Testament d'Alceste
traduits du catalan
par François-Michel Durazzo

NII AYIKWEI PARKES
Notre quelque part
traduit de l'anglais (Ghana)
par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA
El Edén
traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

GORAN PETROVIĆ
Soixante-neuf tiroirs
traduit du serbe
par Gojko Lukić

SERGE PEY
La Boîte aux lettres du cimetière
Le Trésor de la guerre d'Espagne

RICARDO PIGLIA
Argent brûlé
La Ville absente
traduits de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

C'est moi qui éteins les lumières

Comme tous les après-midi

Le Goût âpre des kakis

Un jour avant Pâques

On s'y fera

traduits du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

RĂZVAN RĂDULESCU

Théodose le Petit

La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane

traduits du roumain

par Philippe Loubière

JOCA REINERS TERRON

La Mort et le Météore

Traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

MAYRA SANTOS-FEBRES

Sirena Selena

La Maîtresse de Carlos Gardel

traduits de l'espagnol (Porto Rico)

par François-Michel Durazzo

JOACHIM SCHNERF

Cette nuit

ENRIQUE SERPA

Contrebande

traduit de l'espagnol (Cuba)

par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE

Chârulatâ

Quatre chapitres

Kumudini

traduits du bengali (Inde)

par France Bhattacharya

Kabuliwallah

traduit du bengali (Inde)

par Bee Formentelli

Marcel THEROUX

Au nord du monde

traduit de l'anglais

par Stéphane Roques

INGRID THOBOIS

Sollicciano

PRAMOEDYA ANANTA TOER

Le Monde des hommes – Buru Quartet I

Enfant de toutes les nations – Buru Quartet II

Une empreinte sur la terre – Buru Quartet III

La Maison de verre – Buru Quartet IV

traduits de l'indonésien

par Dominique Vitalyos

DAVID TOSCANA

L'Armée illuminée

El último lector

Un train pour Tula

traduits de l'espagnol (Mexique)

par François-Michel Durazzo

ROSA MARIA UNDA SOUKI

Ce que Frida m'a donné

traduit de l'espagnol (Venezuela)

par Margot Nguyen Béraud et l'auteure

LAURENCE VILAINE

La Géante

ABDOURAHMAN A. WABERI

La Divine Chanson

PAUL WENZ

L'Écharde

BENJAMIN WOOD

Le Complexe d'Eden Bellwether
traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin

S. X.
Les Portes de la Grande Muraille
traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart

ZHANG YUERAN
Le Clou
traduit du chinois
par Dominique Magny-Roux

L'Hôtel du Cygne
traduit du chinois
par Lucie Modde

Snapshots – Nouvelles voix du Caine Prize
traduit de l'anglais par Sika Fakambi

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Présentation d'*Appelez-moi Cassandre*

Présentation de Marcial Gala

Présentation des éditions Zulma

Page de copyright

Appelez-moi Cassandre

Du même auteur

Le catalogue numérique des éditions Zulma

Le catalogue des éditions Zulma (dernières parutions)

OceanofPDF.com